

ERIC CEPRA NI



 EDITIONS HAUTES-TERRES

DU MÊME AUTEUR
CHEZ HAUTES-TERRES

LE REFLET

1. VIERGE DE SANG 1
2. VIERGE DE SANG 2

www.hautes-terres.net

Ceprani Eric

Novae

© 2014, Ceprani Eric
ISBN : 978-2-9537718-2-4

Pour Marie, Emmanuel, Marc, Patrick, Véronique
Pour tous ceux qui m'aident et me soutiennent,
Avec toute mon affection

Chapitre 1

[R]

Quel est ce vieux monde, qui me contemple de ses yeux ternes ?

Ne sait-il pas que le rêve est mort, et que pour le ressusciter, je dois verser son sang ?

Quels sont ces pitoyables innocents, qui me regardent les yeux emplis d'incompréhension ?

Ne voient-ils pas les corps fragiles qu'ils ont piétinés pour pouvoir régner ? Ne voient-ils pas les destins qu'ils ont spoliés, pour pouvoir jouir ?

Ils en ont oublié jusqu'à leur propre conscience, abandonnée, attachée, bâillonnée, avec tous les rêves d'amour partagé, sacrifiés lorsque vint l'âge de raison.

Quel est ce silence qui nous sépare, mon amour, maintenant que j'ai versé l'impur ichor ?

Quelle autre solution avais-je ? Quel choix ? Quelle voie ?

Parce qu'ils prenaient tout, j'ai dû décider de tout perdre, jusqu'à toi.

Mais il fallait bien que quelqu'un le fasse, que quelqu'un prenne cette place.

Ils étaient le mal, je suis devenu le méchant.

Et je me perds, me condamne, souffre de me voir dans tes yeux et m'acharne.

Ils voulaient tout, je leur prendrai autant.

Je, nous, je deviendrai Légion.

Nous serons des milliers à nous sacrifier ainsi, des milliers d'esclaves que le monde libre a engendrés, parce qu'il le faut, si on veut qu'après subsiste encore un espoir.

Nous devons retirer le mal, cautériser la plaie.

Nous devons soigner le monde, avec la seule arme qui nous reste, notre sang.

Et je les hais de faire de moi ce monstre, et je me hais d'avoir ce courage.

Et je hais cette haine qui me fait, me défait, qui me forme et me déforme.

Il faut que je la sorte, que je l'extirpe, avant de mourir, je dois la tuer.

Chaque cri sous ma main est le fruit de sa faim. Pour ne pas qu'elle me dévore, je dois faire vite, encore et encore.

Par le geste, je dois l'extruder, chaque coup porté sera une partie de sa fin.

Vite vite, encore.

Vous avez fait de moi un monstre.

Subissez.

[Pierre L.]

En attendant... Le temps use tout, il nous use, use nos sentiments, nos joies, nos amours, pourquoi n'userait-il pas les malheurs ? Fil par fil, jusqu'à ce qu'ils se délitent. Une anesthésie, pour partir à notre tour avec moins de regrets.

En attendant de mourir, le temps disperserait les souvenirs de toutes ces choses qu'on a faites et de celles qu'on n'a pas faites, de ces mots qu'on n'a pas osé dire, de ces gestes qui sont restés avortés, de cette vie qu'on n'a pas osé vivre.

Des souvenirs... ceux des choses qu'on a faites, celles qu'on n'a pas faites... et le pire.

Et je marche, dans une rue vide, avec pour seuls compagnons le vent et le silence.

Je pense, et les images se bousculent dans ma tête.

Les années pèsent tant sur mes épaules que je courbe l'échine, le regard rivé au sol.

Les images se bousculent dans ma tête, les sourires, l'absence.

J'y pense tellement que je m'arrête, incapable de bouger, fixant des yeux ce papier gras au sol, sans même le voir.

J'ai comme une boule au fond de la gorge, si profondément ancrée que je ne pourrais plus jamais hurler.

Rendez-moi ma famille.

Un peu à côté, il y a une flaque d'eau, dans laquelle se reflète la lumière du réverbère. Une autre image habite la flaque, celle d'un visage glauque, le mien. Mes cheveux filasses, mes joues maigres mangées par la barbe, ma mâchoire émaciée à moitié cachée par mon pardessus élimé.

Je tends ma main vers cette image dans laquelle je ne me reconnais pas. Ma main... quand est-elle devenue si décharnée ? Nouveuse, parcourue de veines bleues saillantes.

Le temps...

Je revois cette même main, jeune, des siècles plus tôt, qui caressait les cheveux de ma fille, son petit visage illuminé de sourire... son

sourire qui me remplissait de chaleur, avec ce petit trou adorable laissé par sa dent de lait tombée.

Je revois ma main caressant la peau de ma femme, apaisée, après l'amour.

Toutes ces images qui s'entrechoquent dans ma tête...

Je lève mon visage vers la nuit, la bruine froide vient gonfler le flot de larmes.

Rendez-moi ma famille.

Un peu plus loin, dans l'ombre, quatre ombres que je n'avais pas vues. L'une d'elles se dirige vers moi d'un pas ridiculement chaloupé. « Laisse, lui dit une des autres ombres. C'est le vieux fou. Il a jamais rien. Il a encore moins de tunes que nous, meskin ».

L'ombre revient sur ces pas, et tous ensemble, ils m'ignorent.

Le monde m'ignore.

Je ne suis rien, plus rien.

Je me remets à avancer, serrant mon manteau contre moi, par réflexe. Mais le froid m'ignore, comme la nuit.

Je n'existe pas, je ne suis rien.

Rien.

Rendez-moi ma famille.

[Jean-Pierre R.]

Je fais partie du petit peuple, de ceux qui subissent sans lever les yeux parce qu'ils ont trop peur et ont peur de le perdre. Pas assez pauvre pour se révolter, trop pour espérer. Dès le départ, on m'a dit de me faire petit, pas de vague si tu ne veux pas te faire balayer. Et on m'a endormi, avec des jeux, des images, des rêves qu'on construisait pour moi, en me faisant croire que le bonheur était là. On m'a appris à en vouloir plus, tout le temps, des images saccadées pour attirer mes yeux, des émotions préfabriquées, et ces jolis logos de couleur pour donner un nom à ce que je devais désirer.

Je suis le produit de la consommation, qui a cru que vivre pour soi était le summum, la seule façon d'exister. Je suis ce que le monde a fait de moi, un cerveau conditionné, un objet sans volonté.

Et je me retrouve là, un soir de panne, sans rien pour m'occuper, si ce n'est réfléchir, et finalement comprendre, que je ne suis là que pour attendre... ma date de péremption.

Moi je produis, je mange, je chie. Je fais mes heures, pour que d'autres profitent des leurs. Au fond de mon fauteuil, je me lamente sur le monde qui dépérit, ma canette dans une main, mes chips dans l'autre, et je me dis qu'il faudrait que ça change. Avec mes amis, au travail, à l'apéro, j'en parle, je dis qu'il faudrait que ça change. Le soir, lorsque je regarde mes enfants s'endormir, je me dis qu'il faudrait que ça change. Et puis pour m'endormir à mon tour, je me remets devant les images, et cela marche, elles m'endorment, et le lendemain, j'ai tout oublié, parce que je le veux bien.

Je n'ai pas grand chose, mais c'est ce que j'ai. Sortir, me révolter, ce serait prendre le risque de le perdre. Alors je reste dans le rang, sauf les quelques fois où je me dis qu'il faudrait que ça change. Mais TF1 est là, mon somnifère de la vie. Alors j'oublie.

Ma vie n'a pas beaucoup de goût, mais juste assez pour ne pas être insipide. Juste assez pour que je ne me révolte pas.

Je suis un esclave consentant.

Je suis un esclave, con, sans temps. Le mien est volé par le travail, le chômage, les courses, les enfants, la voiture, l'alcool, la clope, le petit joint du soir, mon sofa, et la télé... Ma télé, ma petite télé, ma

gigantesque grande petite télé. Mon évasion rêvée, mon mensonge adoré. J'écoute sa musique et mes yeux se ferment, je regarde ces images et mon cerveau entre dans le moule.

Je suis un produit conditionné, et nous sommes tous ainsi, des cons additionnés.

Nous produisons, mangeons, chions. Nous faisons nos heures pour que d'autres profitent des leurs.

Et parfois nous avons un petit sursaut de conscience, un petit éclair de réflexion. Une question qui frôle notre esprit, est ce que c'est ça la vie ? Et puis la télé nous montre que ça pourrait être pire. Merci le 20h, de me remettre dans le droit chemin. Un instant, j'ai cru que je pourrais m'insurger. Mais non. Je n'ai pas grand chose, mais c'est trop pour prendre le risque de le perdre.

Et puis, l'improbable arrive... une panne.

Pas de télé. Juste moi, face à un écran vide.

Alors je pense, réfléchis, vaguement, à tout. A toutes ces images que j'ai vues, à toutes ces choses à côté desquelles je passe sans y faire attention.

Des crédits ras la gueule, je regarde ma grande petite télé dont la garantie est périmée.

Des crédits ras la gueule, je me demande si je suis condamné à rester sans télé, presque orphelin.

L'improbable arrive, une panne. Et c'est comme un début de révolution.

Le premier jour, je me suis dit que je pourrais m'y faire.

Le deuxième jour, j'ai cru que je m'y ferais.

Le troisième jour, condamné à ne pas rester inactif, mon cerveau s'est remis à fonctionner.

Dans le petit écran, j'avais vu des hommes changer le monde, en mieux. Dans la vraie vie, j'ai regardé le monde et j'ai vu en quoi les hommes l'avaient réellement changé. Je ne voyais pas où pouvait se trouver ce mieux.

Je me suis tapé un peu de nostalgie, des « c'était mieux avant », pour réaliser que non, en fait, c'est surtout bien pire maintenant.

Et maintenant ?

Maintenant, je regarde ma fille dormir, et je me demande si c'est là son avenir, ce monde odieux que je participe à construire en oubliant sagement le soir, après ma dose de somnifeuilleton.

Maintenant, je rejoins ma femme et réapprends le désir.

Je parle avec elle, et me souviens d'avant, du début. Je me souviens que nous parlions longuement ainsi. Je me souviens des rêves qui étaient les nôtres, avant, juste avant que la vraie vie nous rattrape, avant le monde du travail, le début des responsabilités, du loyer à penser, des couches à changer, et ce glissement, lent, tout doucement, dans une vie sans énergie, parce qu'happés dans le tourbillon savamment construit pour nous.

Je parle avec elle, mais je ne dis pas tout. Je ne parle pas de ces bizarres idées qui me traversent l'esprit, ces bizarres envies de tout changer, de nous donner une chance d'avoir une vraie vie.

Mais je ne suis rien, nous ne sommes rien. Tout changer juste pour nous est impossible, du moins c'est un leurre. S'il doit y avoir changement, c'est pour tout le monde. Car la vie pour soi n'est qu'un mensonge inventé pour contrôler, diviser pour mieux régner.

« Penses un peu à toi ! Aimes toi ! Consomme ! »...

Conneries.

S'il faut changer quelque chose, il faut le changer pour tout le monde.

Changer la société, un rêve de fou.

Je ne dis pas que je suis sain d'esprit.

Mais cette conscience que j'ai prise, cette conscience nouvelle que j'ai acquise, peut-être puis-je la partager, la transmettre, la donner, l'offrir ?

Une petite révolution, peut commencer par une grande panne de télévision.

[Edouard L.]

On peut dire que j'avais la foi. J'y ai cru, longtemps, profondément, je pensais qu'on pouvait changer les choses.

J'étais de tous les combats. Les barricades en soixante huit, LIP en soixante treize, la défense des régimes de retraites, contre la disparition du service public. Je considérais qu'il ne fallait jamais laisser échapper une opportunité de rétablir l'équilibre en faveur des « spoliés ».

L'investissement personnel dans le syndicalisme était une implication évidente pour moi. Je pensais qu'il était important de soutenir un contre-pouvoir face aux entreprises et à leur vision réductrice du travail. Considérer celui-ci sous son aspect uniquement économique, c'est nier les besoins humains et c'est même nier son rôle originel. Le travail n'a pas été inventé, il est une fonction naturelle de l'homme, le travail est par définition ce que l'homme fait pour vivre, pour assurer sa subsistance. Au départ, il chassait, il pêchait, il cueillait, et puis les tâches se sont multipliées, se sont spécialisées, mais il s'agit toujours de la même chose. L'homme doit travailler pour vivre. Et si on laisse les entreprises décider de qui doit travailler ou non, cela revient à dire qu'on les laisse décider de qui a le droit de vivre. Et avec leur champ de considération étroit et la myopie humaniste qui les caractérisent, les entreprises ne sont pas aptes à avoir ce pouvoir.

Bien sûr, une entreprise a le droit de décider qui travaille pour elle, mais dans la généralité, les entreprises, les structures privées, n'ont pas le droit d'imposer une pression sociale qui exclut une partie de la population du monde du travail. Et pourtant elles prennent ce droit, parce qu'il va dans le sens naturel de leur épanouissement. Mais l'épanouissement des entreprises n'est pas celui de la race humaine, alors il était de mon devoir de lutter contre elles.

Le syndicalisme est une nécessité incontournable dans une société capitaliste.

J'y ai cru.

J'y crois encore. Cependant la réalité des syndicats s'est tellement écartée de ce qu'elle aurait dû être que je n'ai pu que me rendre à l'évidence : c'était un échec.

Je ne sais pas vraiment où ça a foiré, et quand. Mais un matin, je me suis réveillé et je me suis rendu compte que le cœur n'y était plus.

Nous nous sommes fait manger, je pense. Nous sommes restés campés sur nos théories du début du vingtième siècle, alors que la société elle-même changeait. Nous avons gardé les mêmes armes, les mêmes discours, alors que le combat se déplaçait. Et nous sommes restés derrière.

...

Ça fait plus de cinq ans que j'ai arrêté tout ça. Je suis les mouvements sociaux de loin, bien sûr, je regarde la politique se dévoyer tout autant que le syndicalisme, et du haut de son trône, je vois le dieu Argent qui imprime son empreinte sur tous les aspects de notre société.

On a perdu le combat.

J'ai perdu mon combat.

J'y avais sacrifié tout mon temps. J'y avais investi mes amitiés, mes amours, ma vie.

Et maintenant, je regarde tout ça avec détachement.

Je ne dis pas que j'ai raté ma vie, non. J'en garde des souvenirs impérissables, des combats joyeux, des combats sanglants, des combats désespérés, et quelques réussites.

Mais en définitive, il faut quand même reconnaître qu'on a perdu.

Liberté, égalité, fraternité. J'inscrivais ma lutte dans la continuité, la perpétuation de l'esprit de ces mots dans le pays que j'aime... Que j'aimais. Parce qu'à bien y regarder à présent, il en a oublié le sens. Il s'en travestit encore, comme un slogan publicitaire efficace, mais il ne reste plus que cela.

Chaque jour je regarde la société accélérer un peu plus alors qu'elle se dirige contre un mur, et je me demande ce que je peux encore faire.

Alors je parle, j'essaye de donner un avis mesuré. J'ai créé un blog pour ça, il faut bien vivre avec son temps. Et j'avoue que cela a un côté intéressant, quelques retours constructifs qui me permettent d'étayer ma réflexion. J'y suis à ma place dans une certaine mesure, une goutte dans un océan.

J'ai toujours en moi la tentation d'une révolution, mais je ne sais pas quel aspect lui donner. J'écris mon avis quand l'envie m'en prend, c'est à dire souvent - je reste bavard, on ne se refait pas – mais j'en reste là. Peut-être suis-je dans une de ces phases où il me faut un déclic, un quelque chose pour me donner l'étincelle.

Ou peut-être aussi suis-je trop vieux pour avoir encore le désir de lutter. Et peut-être encore suis-je trop dégoutté, lassé, déçu, par ceux en qui j'ai cru et qui ont tourné leur veste. Le pouvoir de séduction de l'argent... Il est si facile de se laisser convaincre...

Je ne sais pas...

Je ne sais pas si c'est la société qui est devenue trop dure pour moi, ou si je suis simplement trop usé. Et peut-être ai-je fait mon temps, cela n'est plus mon époque.

Mais où est le relais ?

Je regarde notre société et je reste un peu en retrait, simple spectateur, parfois commentateur, mais plus acteur. Je ne me sens même plus révolté par ce que je vois, j'en ai tellement vu. Je crois que le terme exact est... désabusé

Oui, c'est ça, je suis désabusé, je ne crois plus.

Le temps qui passe écorne inexorablement les idéaux, jusqu'à ce qu'il reste une petite bille, bien lisse et bien propre, sur laquelle tout glisse.

Chapitre 2

[Soufiane B.] Le parisien, 19 février 2011

Même si la France fait figure de mauvais élève en Europe pour ce qui concerne le taux d'homicide (17 pour 100 000 en 2002), elle reste globalement proche de celui de ses pays limitrophes (14 pour 100 000 au Royaume Uni, 12 en Italie, 12 en Espagne, 11 en Allemagne ...). Parmi ces homicides le taux d'homicides non élucidés évoluait suivant les mêmes proportions que dans les autres pays jusqu'à assez récemment. En 2008, la France a décroché. Pas de beaucoup, certes, mais 10 homicides non élucidés de plus, sur les 80 attendus, représentent un pourcentage apte à perturber nos courbes statistiques. Il aurait pu s'agir d'un simple concours de circonstances malheureux, mais cette tendance s'est confirmée sur les deux années suivantes.

S'il en était allé de même dans les autres pays, il aurait été logique de penser qu'il s'agissait d'une tendance liée à l'évolution du climat sociétal global. Or, ce n'est pas le cas.

Cette spécificité est encore plus perturbante lorsqu'on analyse le profil des victimes. Depuis 2008, entre 15 et 17 pour cent des homicides non élucidés concernent des personnes appartenant aux hautes couches sociales, alors que cette catégorie ne représentait que 4 pour cent d'entre elles auparavant.

4 pour cent de 80 représentent 3 personnes, 15 pour cent de 91 représentent 14 personnes, soit 11 morts de plus par an, chiffre à

rapprocher de l'augmentation constatée d'homicides non élucidés. On tue plus d'hommes (ou de femmes) riches en France depuis 2008.

La représentation géographique de ces crimes reste cohérente avec la répartition de la population dans notre pays, et aucun mode opératoire particulier ne les relie.

Néanmoins, certaines similitudes peuvent être relevées ; sur ces 14 homicides de « riches », tous sont des hommes, 11 en moyenne ont été perpétrés avec une arme à feu. Qui plus est, il n'y a dans la plupart des cas aucun vol constaté, aucune trace de violence sur les lieux du crime, juste le corps de la victime, avec la plupart du temps une balle dans la tête. Jamais un seul témoin direct, apparemment aucune revendication... du travail de professionnel pourrait-on dire. Des exécutions.

De prime abord, les victimes n'ont aucun point commun en dehors de leur statut social. Quelques-unes avaient été impliquées dans des histoires de détournement de fond, des délits d'initiés, mais aucune n'avait jamais été condamnée. Rien ne les relie, du moins rien d'évident, et chaque enquête a été menée indépendamment des autres.

Les faits sont là, mais rien ne permet d'en expliquer clairement la présence. Une chape de plomb entoure ces crimes. Personne ne sait rien, personne n'a même effectué de recoupement entre ces faits, officiellement encore une fois.

Mais comment la police aurait-elle pu passer à côté de ces données ? Personne n'effectue donc d'étude aussi poussée des statistiques gouvernementales ? Ou si elle l'a fait, comment se fait-il que personne ne soit au courant de rien lorsqu'on pose des questions sur le sujet ?

Y a-t-il une guerre secrète dont personne ne sait rien ? Un mouvement politique révolutionnaire de grande envergure ? Un tueur en série dont la discrétion n'aurait d'égale que l'efficacité ?

Certes, il s'agit de statistiques et tout ceci pourrait n'être que le fruit du hasard, mais le hasard ne frappe pas trois années de suite. Une telle continuité ne peut qu'avoir une explication.

Qui nous la fournira ?

[Yann C.]

Nous maudissons la société, responsable de tous nos maux. Et pourtant, la société, qu'est-ce si ce n'est nous ?

Mais elle n'est pas nous tous, pas complètement. La société est la somme des actions, et ceux qui agissent le plus font pencher la balance. Le juste, le sensible, le raisonné, n'empiètent pas sur les droits des autres, ils restent mesurés, agissent peu. Mais l'envieux, le colérique, le jaloux, ceux-là... Ils médisent, volent, manigancent, manipulent et pèsent, pèsent sur la balance, transforment notre monde en un désert de sentiments, où le mal domine.

Nous vivons dans un monde de souffrance, parce que le bon se tait.

Bien sûr, ce n'est pas que le mal prime, le mal à l'état pur n'existe pas. Il n'y a que l'égoïsme, l'égocentrisme et l'individualisme, encensé jusqu'au crédo, par un étrange virage de notre société. Il s'agit d'une espèce de comportement déviant, de folie, voir même de plusieurs folies, cumulées.

Si la douleur règne sur nos vies, c'est parce que, communément, chacun pense plus à lui-même qu'aux autres, « charité bien ordonnée... » De fait, on est le seul à agir dans son propre intérêt, alors que les autres, œuvrant pour le leur, agissent à notre encontre. Un contre tous.

C'est un schéma caricatural, la réalité est un peu plus nuancée, presque. En fait, une très grande partie d'entre nous œuvre pour la communauté, ou pense le faire, alors que leurs efforts, les effets de leur travail, sont détournés par d'autres, à leur unique avantage. Les autres, ce sont ceux qui dirigent le monde, cette classe dominante dont la richesse croît proportionnellement à la pauvreté.

Et nous, les gentils, ployons sous leur joug. N'est-ce pas étrange cette soumission volontaire ? Je ne dispose pas du recul nécessaire, pour savoir s'il en a toujours été ainsi. J'ai dans la tête des dates de révolutions, de révoltes, mais à bien y réfléchir qu'ont-elles apporté ? La tyrannie change de visage, mais elle semble avoir toujours été présente. J'ai pourtant l'impression d'une époque pas si lointaine, où les inégalités n'étaient pas aussi abruptes. Peut-être est-ce une erreur d'interprétation, le fameux effet « c'était mieux avant ». Mais lorsque

j'ouvre les yeux, la somme de tous les maux qui nous entourent m'abasourdit. Je me demande parfois comment je fais pour rester calme et poli, alors que j'ai cette rage au fond de moi qui bouillonne, cette rage qui ne demande qu'une occasion pour surgir et s'exprimer.

[Pierre L.]

J'arrive dans mon appartement. Pas de chauffage, triste, miteux, comme tout l'immeuble.

Je ne paie pas mon loyer. Plus personne dans l'immeuble ne paie son loyer. Tôt ou tard, l'immeuble sera détruit, mais l'avis ne vient pas.

Ici, c'est un refuge comme un autre. Non, pas comme un autre. Ici, c'est quand dehors je ne peux plus oublier. Ici c'est ma cachette à alcool, où je n'emmène personne. C'est ma boîte à oubli. Tout est rangé, sous un amas de poussière. Mes secrets, des photos, des objets qui m'étaient précieux, rien que je ne puisse toucher, les reliques de... ma famille.

Je ne garde pour moi que le vieux sofa en cuir tout craquelé et la table basse sur laquelle j'entrepose mes réserves, lorsque je gagne assez pour m'en faire.

Les jours fastes, quand j'ai l'équivalent de plusieurs billets, je cours au supermarché tant qu'il fait jour, j'achète une ou deux bouteilles, et je viens les déposer ici, religieusement. Seul frisson de joie, je sais qu'elles seront là quand j'en aurais besoin, quand viendra la crise des souvenirs, lorsqu'en un subit éclair de clarté je ne suis plus assez fou.

Je m'affale sur le sofa, sans même quitter mon pardessus. Je ne le sens pas. Il est comme une seconde peau, presque. A mon image, usé, sale, plein de trous, ce qui reste d'une époque passée, un débris.

Moi je ne partirais pas quand viendra l'avis. Je resterai ici et je laisserai les murs s'effondrer sur moi. Lorsque les énormes machines viendront, je resterai là, à ressentir le sol vibrer et puis tout se refermera sur moi, comme la parenthèse sur une remarque inutile. Personne ne notera mon absence, je ne suis déjà plus là. Je ne suis rien. Je disparaîtrai dans une grande explosion de poussière. Et je retournerai à la poussière.

Poussière, tu étais poussière...

Je me souviens de l'enterrement de ma femme. La pluie, les yeux de ma fille qui me regardait sans comprendre pourquoi je n'étais pas à côté d'elle. Ma fille me regardait, et moi je baissais les yeux, j'avais honte...

Ma main se dirige toute seule vers la bouteille de whisky, sur la table basse. En tremblant, elle en porte le goulot à mes lèvres, et je bois. Le liquide brûlant coule en longues gorgées dans mon gosier, je bois, bois, bois. Le liquide coule et emporte tout, une nouvelle dose d'anesthésie en attendant que le temps passe et m'amène à l'oubli.

[Jean-Pierre R]

J'ai racheté une télé.

On ne peut pas se sevrer comme ça, du jour au lendemain, ...il faut être réaliste.

Je l'ai allumée. Cela ne m'a pas fait du bien. Mon esprit critique retrouvé s'emportait à chaque coupure pub.

La vérité, sincèrement, c'est que tout ne devrait pas avoir le droit d'être diffusé.

Les idées oui.

La pub ? Non. Pourquoi la pub ?

Qu'est-ce qu'elle apporte ? Un droit de mentir sur un produit ? Le droit de vous donner envie d'une chose dont vous n'avez pas vraiment besoin ? Le droit de vendre plus ? Le droit d'influencer les esprits ?

Je dis non.

Notre devoir, en tant que citoyen, en tant qu'adulte, est de protéger les faibles, ceux qui sont influençables. La publicité, c'est le début de l'abus de faiblesse, voir pire, c'est attiser nos envies, notre matérialisme, notre égocentrisme, c'est solliciter l'expression de nos défauts.

Je ne vois aucun intérêt à la publicité.

Si la demande pour un produit existe, il y aura toujours quelqu'un pour proposer le produit, pas besoin de pub pour ça.

Combien de millions ça draine la pub ? Quel pourcentage occupe-t-elle dans le prix de ce qu'on achète ? Combien gagnerait-on en pouvoir d'achat si elle n'était pas là ?

Au pire on peut envisager le mécénat, le sponsoring, pour défendre une image de marque. Pourquoi pas même une action humanitaire ! Au moins cet argent servirait utilement.

La publicité, c'est de la pollution intellectuelle.

Bien sûr, les « argumentateurs » argumenteront. Ils diront que la pub fait vivre beaucoup de monde, des milliers de personnes.

Certes.

Des milliers de personnes qui engrangent un fric fou en faisant quelque chose dont personne n'a vraiment besoin, à part ceux qui veulent gagner toujours plus.

Je suis sûr que ces personnes pourraient accomplir des choses positives, remplir des postes utiles à la société, plutôt que de la pourrir. Puisque l'argent est là, autant le dépenser de manière constructive. Mais comment faire ?

[Edouard L.]

Quels moyens de lutte nous reste-t-il pour faire entendre notre voix ?

Cette idée tourne dans ma tête depuis que j'ai quitté les syndicats, sans que j'en trouve la véritable réponse. Bien sûr, la voie politique semble la plus évidente, mais, comme je l'ai souvent dit, nos votes ne servent plus à rien, les politiques sont inféodés aux intérêts privés, et quelles que soient leurs promesses lors des périodes pré-électorales, tout le monde sait qu'ils les oublient aussi vite qu'ils les ont proférées.

Le parti socialiste n'a plus de socialiste que le nom, les partis extrémistes s'enfoncent dans les discours simplistes, et la droite assume avec effronterie son manque total d'humanisme.

Notre gouvernement, depuis longtemps maintenant, nous manipule, détourne le sens de nos actes, ridiculise nos revendications. Si nous descendons dans la rue, par centaine de milliers, pour protester contre leur politique, contre l'accroissement des inégalités qu'elle engendre, ils nous répondent d'un ton condescendant qu'ils ont compris nos critiques, qu'ils ont compris que nous leur reprochions de ne pas avoir été assez vite dans leurs réformes et qu'ils allaient donc s'y atteler plus encore.

Nous prendre pour des cons ? Ils ont dépassé ce stade depuis longtemps. Pour eux, nous ne sommes rien, qu'une masse confuse sans réelle identité, sans intelligence, qu'ils ballottent d'une idée à l'autre au gré de leurs manipulations médiatiques.

Et ils n'ont pas tellement tort, nous sommes devenus un électorat parodique, qui a oublié sa conscience politique par overdose d'individualisme.

Il y a longtemps que le combat social a perdu la bataille, en partie à cause des syndicats. La grève, qui a eu sa période de gloire comme outil de lutte, est devenue leur unique mode de négociation, alors qu'elle a perdu tout intérêt. Elle n'est plus accessible à la majorité du secteur privé, et de fait elle n'impacte plus les intérêts économiques du pays. Parce qu'elle ne concerne plus que le secteur public, son seul résultat est de mécontenter les usagers, et d'appauvrir l'état, c'est à dire notre qualité de vie, à nous tous, citoyens. Pour les intérêts privés,

ceux qui détiennent la véritable autorité sur le pays, ces grèves ne sont que brouille, et au contraire, elles renforcent leur argumentation pour accélérer la dissolution du service public. On privatise les secteurs susceptibles de rapporter des bénéfices, et on laisse les autres à la charge de l'état, augmentant les déficits budgétaires de celui-ci, justifiant des mesures plus draconiennes contre les prestations sociales, ce qui accroît d'autant la pression sur les travailleurs du privé. Comment peut-on alors espérer les motiver pour entrer en grève ?

C'est ça le chômage : la pression sociale. Des millions d'inemployés, pour lesquelles les droits sont réduits régulièrement, qu'on sait être disponibles pour nous remplacer si nous déplaçons à notre employeur. Des millions de chômeurs et son cortège de conséquences, la misère, l'insécurité, un niveau d'éducation en déficit, la moralité en berne, toutes les conditions pour que la société se sente en crise. La société, mais pas ceux qui la dirigent. Eux sont bien à l'abri, et continuent de faire fortune.

Et tout est tellement bien verrouillé que je ne vois pas de solution.

Chapitre 3

[Soufiane B.]

La situation a vite évolué. La police agit toujours plus vite lorsqu'il s'agit d'emmerder le monde. Le soir même de la parution de mon article, j'étais convoqué par nos amis à casquette, pour le lendemain.

J'ai été reçu par un capitaine de police, Bertrand Bellard, sans casquette et en civil, mais pas plus sympathique que ses compères à la circulation. Poli sans être affable, le genre qui vous fait comprendre que le vernis de cordialité pourrait disparaître en deux secondes, si un seul indice venait à indiquer que vous avez quelque chose à vous reprocher.

Son coup de pression a glissé sur moi comme l'eau sur les écailles d'un poisson. Je n'ai rien à cacher, je leur ai expliqué comment j'avais avancé dans mon raisonnement. L'enquête sur les sociétés des frères Levarre, suite à l'assassinat de l'aîné d'entre eux, mon hypothèse sur la liaison avec l'affaire Dupré-Rédan. La recherche d'informations supplémentaires sur ces deux meurtres inexplicables, pour trouver des nouvelles pistes, et je suis tombé sur l'hécatombe de riches sur l'année 2009. Après je n'avais plus qu'à consulter les données officielles et à les dépouiller un peu sérieusement pour voir que quelque chose clochait. J'ai récupéré toutes les informations possibles sur les meurtres non élucidés, j'en ai établi des statistiques, les chiffres parlent d'eux-mêmes.

Ensuite, pour le reste, le bébé est entre leurs mains, ils en savent sans doute plus que moi. Moi j'étais prêt à coopérer, en toute...

transparence. Si on peut s'échanger des informations, ça ne peut que servir à nos deux camps. Mais Bellard a semblé douter de ma sincérité, déformation professionnelle assez classique, reloud, mais classique. J'ai l'impression qu'il ne comprend pas comment j'ai pu en arriver là à partir de mes intuitions, pourtant il ne s'agit que de raisonnement, c'est quelque chose qu'ils devraient connaître eux non ?

De mon côté, j'ai essayé de lui soutirer quelques renseignements : peine perdue, il est aussi coopératif qu'un pitbull qui couve son os. Par contre, je crois qu'il ne sait vraiment pas ce qui se passe, et qu'il n'a pas plus de piste que moi. Autant de morts et aucune piste valable, c'est quand même incroyable. Bon d'accord, une dizaine par an dans toute la France, ça n'est pas perceptible par les gens du commun, ou même par nous les journalistes, mais j'ai du mal à croire que la police n'ait pas eu l'occasion de mettre ça en évidence.

Mon hypothèse, c'est qu'ils nous cachent quelque chose, pas obligatoirement Bellard, à moins qu'il soit meilleur acteur que les apparences ne le laissent penser, mais les autres, les gros pontes. Je crois qu'il y a un gros truc là-dessous, pas obligatoirement une conspiration, pas non plus une entreprise terroriste de grande envergure, sans revendication cela n'aurait pas grand sens, mais quelque chose de trouble, une histoire bien puante.

Il faut que je trouve une piste, un informateur. En tout cas, ce qui est sûr, c'est que ce ne sera pas Bellard, je lui ai fait comprendre à demi-mots qu'on pourrait s'entraider, même « matériellement » si nécessaire, il n'a pas très bien réagi. Les incorruptibles... une vraie plaie pour nous les journalistes. Heureusement qu'il n'y en a pas beaucoup.

Et puis il reste les subalternes, sous-payés, pas très motivés... il y a toujours moyen d'obtenir quelques indiscrétions.

[Johan K.]

Je regarde le monde autour de moi s'effriter lentement. Et je reste là, assis.

Je pense à cette souffrance qui nous est devenue coutumière. Nous la voyons sans la regarder, nous l'ignorons.

Cet enfant qui se fait voler sa casquette, cette jeune femme qui se fait battre par son ami, cet homme, entouré par une bande d'imbéciles, qui s'est fait repousser dans la petite ruelle sombre devant laquelle nous passons.

Nous restons sourds, aveugles, et remercions le ciel, parce que mieux vaut eux que nous.

Nous oublions si facilement que nous sommes « eux ».

Je reste là, assis, et je me demande comment nous en sommes venus là. Quel chemin nous a fait devenir si lâche, si égoïste ? Nous sommes ce que la société fait de nous. Mais qui fait la société ?

Il faut croire que nous avons renoncé, quelque part, sur le chemin de l'évolution. L'homme aurait pu devenir plus qu'un animal, mais il a préféré perdre son humanité, en échange de la jouissance. Le bonheur demande trop d'effort, trop de courage, il a préféré se contenter de la facilité du plaisir, jouir de sa bouffe, jouir de sa voiture, du sexe, de la drogue, des jeux, tout pour éviter de se rappeler qu'il est devenu un salaud.

Je reste assis et je me regarde.

Je ne fais de mal à personne, et pourtant je suis un de ces salauds. Je mange à ma faim, et même plus que je n'en ai besoin. J'ai un lieu où habiter, des loisirs, la paix ou presque. Et je me plains, de la vie trop chère, de ces plaisirs que je ne peux pas acquérir parce que je n'ai pas assez de richesse, de cette odieuse météo qui ne respecte même plus les bonnes vieilles saisons, de ces politiciens qui nous volent nos vies, de cette inertie qui me cloue dans mon fauteuil, de ma graisse, du temps qui passe, de ces rides sur mon visage.

Je ne vois la vie qu'à travers moi, le filtre de mes envies.

L'homme a perdu son humanité depuis qu'il a découvert son nombril. En devenant un individu, il renonce peu à peu à la communauté, alors elle se délite peu à peu, et avec elle la société.

Nous avons vaincu la nature, les menaces qu'elle faisait peser sur notre espèce. Nous l'avons domptée, maîtrisée, enchaînée. Notre espèce n'a plus de réel ennemi, elle a vaincu les lois de la sélection, alors elle n'évolue plus, elle dégénère.

C'est donc cela finalement, nous sommes des dégénérés.

Pas complètement, pas tous, bien sûr.

Mais combien d'obèses ? Combien de riches ? Combien de maladies héréditaires qui s'accumulent ? Combien d'égocentriques ? Combien d'allergies ? Combien de pollueurs irresponsables ?

[Jean-Pierre R.]

Quelle conne !

Quelle grosse putain de conne !

« La compassion c'est la passion des cons ». Comment peut-on être assez débile pour dire ça ?

Une phrase toute faite, pour un esprit tout fait, un pur produit de notre société formatée.

Une grosse conne oui !

La compassion, c'est notre dernier rempart ! Le dernier refuge de notre humanité. Lorsqu'on n'est plus capable de comprendre la douleur des autres, de se mettre à leur place, on devient pire qu'une machine, car une machine ne pense pas qu'à elle. Lorsqu'on perd cette capacité, on devient l'ennemi de la communauté, parce qu'on est alors incapable d'œuvrer pour son bien.

Un être dépourvu de compassion est un psychopathe. Il sera capable d'accomplir les pires choses sans une once de remords.

Et c'est ça qu'on veut nous donner en exemple ? C'est une femme capable de dire ce genre de connerie qu'on désigne comme coach moral pour une bande de petits crétins imbus de leur personne, dans une émission de prime time sur une chaîne à grande audience ? C'est ça dont on veut abreuver nos enfants ?

Mais comment peut-on permettre ça ? Comment peut-on en arriver à un tel niveau d'absence d'honnêteté intellectuelle ?

Ça me met hors de moi. Je serai en face d'elle au moment où elle prononce ces paroles, je... je...

C'est ça le mal, l'exemple type de ce qui pervertit notre société. Petit à petit, graduellement, on met dans le cerveau de nos enfants des exemples de plus en plus aberrants, et ils s'y habituent, ils en font leur normalité. Alors nos enfants deviennent des monstres, petit à petit, insensiblement.

Je ne veux pas que mes enfants deviennent comme ça.

Je m'emporte, et je me fais sourire. Encore un de ces jours de petites révoltes. Je m'insurge, mais cela ne servira à rien, si je n'utilise pas cette énergie de manière constructive.

Pour convaincre les gens, il faut passer par le dialogue. Il faut que je trouve un moyen efficace de communiquer avec mes semblables, de trouver ceux qui pensent comme moi, pour que nous puissions nous rassembler et mettre en place des actions efficaces...

[Yann C.]

Ainsi s'élève le mur, brique par brique.

Je veux plus, un peu plus, encore, encore.

Je n'ai pas assez, je mérite mieux, je le vauds bien.

Un mur construit autour de notre conscience, pour qu'elle reste sagement silencieuse, à l'abri.

Ainsi privée d'horizon, elle s'endort petit à petit, protégée et aveugle.

Ainsi isolée, elle en perd même la parole.

Nous pouvons alors vaquer à nos occupations, comme de méchants petits robots sans cœur, sans avoir cette petite boule d'angoisse qui nous rappellerait désagréablement que nous sommes les salauds.

Le rêve européen ! le rêve américain ! Le rêve asiatique ! Devenir riche ! Déjà gros et gras de possessions, nous rêvons de devenir obèse du compte en banque. Qu'importe si nous ne pouvons pas tout utiliser, le simple fait de l'avoir nous fera bander !

Et ceux qui sont un frein à notre enrichissement devront être écartés.

Et ceux qui peuvent servir notre enrichissement devront être exploités.

Je regarde ce pauvre vieux qui fait la manche, assis sur les marches du métro, et toute cette horde qui passe à côté de sa main tendue. La plupart l'ignorent, certains détournent le regard, d'autres encore ne le voient même pas, habitués à ces présences fantômes qui accompagnent leur monde, l'abominable normalité.

Et moi ? Que puis-je y faire ? Suis-je différent ?

J'ai ces a-priori en tête, ces mots communs, les pièces dans sa main, transformées tôt ou tard en vin. A quoi sert-il d'oboler, c'est à l'état de s'en occuper... A l'état, n'est ce pas ?

Encore une fois, nous oublions que l'état, c'est nous. Si nous le voulions, il n'y aurait pas de pauvres. Mais notre modèle économique ne peut exister sans pauvres, sans exploités, sans mis au rebus.

Je reste pathétiquement bloqué, à contempler son visage perdu dans le vague. Il a les yeux d'un gris bleu limpide, seule tâche de clarté

dans le gris sombre qui l'enveloppe. Il regarde ailleurs, loin, lui aussi prisonnier de son monde.

Des petits pieds s'arrêtent à peine à un mètre de lui, ils hésitent et attendent. La gamine à qui ils appartiennent se retourne vers sa mère, qui tarde. Je vois le regard du vieux qui s'anime, presque s'illumine. Il sourit bêtement, gentiment, en direction du petit minois. Il ne cherche pas à capter son regard, mais pourtant c'est comme s'il n'attendait que ça.

Mais elle ne fait pas attention à lui.

La mère qui arrive, par contre, a bien vu ce gueux qui regarde sa fille. D'autorité elle s'interpose entre eux, les traits marqués par le dégoût qu'il lui inspire, puis entraîne sa progéniture dans l'escalier.

Et je vois le sourire du vieux s'effacer, se changer en peine.

Sa main se recroqueville contre son cœur, comme si lui-même rapetissait.

Son regard, empli de brillants, s'enfuit au loin, et moi je reste là, la gorge serrée, sans savoir pourquoi.

[Pierre L.]

Je n'attends plus rien, je n'espère même plus.

Assis sur mes escaliers, la main tendue par l'habitude, je n'attends rien. Mais je n'ai nulle part où aller, rien à faire, à part subir le temps qui ne passe pas.

Autour de moi, la ville poursuit sa monotonie, grise, froide. Je sens les regards qui glissent sur moi sans avoir besoin de les voir.

Je laisse mon esprit dériver, pour ne pas penser. J'y arrive bien maintenant.

Et puis...

Il s'est assis à côté de moi, sur les escaliers, un homme que je n'avais jamais vu. Dans ses mains, il tenait deux sandwiches, il m'en a tendu un en me disant qu'il n'aimait pas trop manger seul, comme si c'était moi qui lui rendait service.

Je l'ai accepté sans rien dire, encore emmuré dans mon absence. Alors il a sorti une canette d'une des poches de sa veste, du jus d'orange, qu'il m'a également tendue, avant d'en sortir une autre pour lui, de la poche opposée.

Les gens passaient autour de nous comme si de rien n'était, comme si lui aussi était sorti du monde.

Il s'est mis à manger, un sourire dans les yeux, alors mécaniquement, je l'ai imité.

Entre deux bouchées, il a ouvert sa canette, tout en observant alentour la ville qui s'affairait.

« Je déteste ce qu'on a fait de notre monde... » a-t-il dit.

J'ai levé ma canette à la santé de ces mots, puis je me suis repris : « C'est pas le monde, c'est nous. On est moche. On pense moche... c'est nous l'enfer ».

J'avais entendu ça quelque part, il y a longtemps. Et j'en avais fait ma vérité. C'est nous l'enfer, c'est moi. C'est moi qui l'ai tuée...

Il a récupéré in-extremis ma canette, qui manquait de se renverser alors que j'étais reparti à la dérive, dans ces pensées que je cherchais à éviter. Ça m'a bousculé un peu, je suis remonté à la surface.

« C'est pas pour autant qu'il faut oublier de vivre », il m'a dit.

Et ça m'a bousculé encore plus. Je lui en voulais un peu pour ces mots, mais il s'était remis à mâchouiller son sandwich, tout en regardant le ciel. Il avait les yeux bleus, presque aussi clair que les miens. J'ai attendu qu'il reporte son attention vers moi, et j'ai mordu féroce dans mon sandwich, comme un défi à son attention. Ça l'a fait sourire.

Moi aussi.

C'était pas un clodo, pas un mec bourré. Un homme normal, qui me parlait comme si j'étais normal. Il ne donnait pas l'impression de faire une bonne action, ni de soulager sa conscience.

On a fini notre déjeuner en silence. Moi je le regardais, lui était perdu dans ses pensées.

« Toi aussi tu regardes ailleurs, t'as des problèmes ? j'lui ai demandé.

- C'est pas faux, a-t-il relevé.
- Et t'as personne à qui en parler ?
- Pas vraiment, y'a pas d'oreille adéquate ».

J'ai hoché la tête en signe d'acquiescement.

Il a réfléchi longtemps après ça. Moi j'étais pas pressé.

Je croyais que j'avais encore de la psychologie.

« Tu sais, tous ces trucs qu'on a fait, reprit-il finalement, ces trucs qu'on aimerait effacer, ou refaire ? »

J'ai hoché la tête, je le comprenais, comment n'aurais-je pas pu ? Je me suis même demandé s'il lisait en moi.

« C'est de la connerie, me surprit-il, on sait bien qu'on ne peut rien refaire. A quoi ça sert de rejouer un film dans sa tête, alors qu'on sait qu'il n'aura jamais lieu. Il faut assumer, c'est tout. Assumer et avancer. Continuer.

- Parfois c'est utile, quand même, j'ai rétorqué. On oublie un moment ce qu'on est devenu, on pense à ce qui aurait pu arriver...
- Ça sert à rien. On ne va pas s'arrêter de vivre parce qu'on a fait une erreur. Il faut continuer à avancer, à chercher le meilleur chemin.
- T'as fait une erreur ?
- Non... j'ai fait un choix.
- Un choix qui changent tout ? »

Il a hoché la tête à son tour, et je l'ai imité.

« Faut être fort pour ne pas y repenser. Pour ne pas que ça te tourne dans la tête... »

A ce moment, là, c'est lui qui s'est mis à me regarder.

« T'as fait un mauvais choix ? m'a-t-il demandé.

- Non. Une erreur.

- Le regret, c'est comme une prison. Mais une fois qu'on a fait son temps, il faut savoir passer à l'étape suivante.

- Mais y'en a qui prennent perpète...

- ... Peut-être. Oui. C'est possible... Et il y a aussi ceux pour qui c'est la peine capitale, ceux qui abandonnent.

- C'est pt-être une forme de justice, la justice qu'on se fait à soi-même. »

Il a acquiescé, avant d'ajouter tout bas : « Le prix à payer. »

[Edouard L.] <http://de-la-lutte.over-blog.com>

Tous pourris ?

Les politiciens sont pourris, c'est un fait, du moins pour l'immense majorité de ceux qui dominent notre paysage. Ils ne visent que leur propre intérêt, oublions-les. Ou plutôt : remplaçons-les.

Il devrait être interdit de faire de la politique par carriérisme, car on ne peut pas servir la société en se servant soi-même. Pour atteindre cet objectif, il n'existe que peu de solutions : réduire les salaires des acteurs politiques, interdire le cumul des mandats, augmenter les peines encourues pour malversation ou détournement. D'un côté, tu voles une voiture tu vas croupir en prison, de l'autre tu voles les contribuables, tu t'en sors avec une amende ? Non. C'est inadmissible.

Être élu, c'est censément se mettre au service de ceux dont on a demandé la confiance. Hors, la santé du système démocratique dépend étroitement de la qualité de cette confiance. A partir du moment où on accepte le statut que cela implique, il n'y a plus d'excuse possible du type « c'est humain ». A partir du moment où on dit « J'accepte de vous représenter, j'accepte la fonction que je vous ai promis de remplir », la faillibilité morale doit être laissée de côté. Si on n'est pas capable de respecter cet engagement, on ne doit pas avoir le droit de remplir cette fonction. Un seul échec de ce type doit engendrer une interdiction à vie d'exercer des responsabilités publiques, parce que notre communauté a trop besoin de ces fonctions pour en laisser la charge à quelqu'un de faillible, et parce que la démocratie a besoin que la confiance soit rétablie entre les élus et ceux qu'ils représentent.

De toute manière, les choses sont assez simples, s'il n'y a plus de moyen de faire de l'argent en étant dans la politique, les rapaces iront chercher ailleurs. Donc légiférons pour empêcher que des postes d'élus puissent être utilisés pour faire de l'argent, et nous assainirons le paysage politique.

Le problème est qu'actuellement, ceux qui ont la main-mise sur la création des lois sont justement ces rapaces.

D'où la nécessité urgente de les remplacer.

Ce blog est dédié à cela, la lutte : Pour que le peuple réinvestisse la place politique et en chasse les élites opportunistes.

PS : Et si vous avez des solutions, n'hésitez pas, proposez-les-moi.

Chapitre 4

[R]

Tout se paie.

J'aimerais qu'il en soit ainsi.

Trop d'indulgences ont été signées pour ceux qui causent le malheur.

Tout ne se paie pas. Pourtant tout à un prix.

La richesse, le profit, ce que l'on prend, un autre le perd.

Quand l'un possède pour dix, combien sont volés d'une partie de leur dû ? Neuf ? Dix ? Cent ? Mille ?

Et quand l'un possède pour des millions, combien de pauvres, de démunis, de réduit au désespoir ?

Et lui sourit, ce millionnaire sans conscience, ce vampire immoral.

Il se pavane en toute inhumilité, se vend en exemple.

Et les pauvres, les pauvres, rêvent de cette inhumanité.

Le voilà le mensonge, le beau mensonge, la richesse fait le bonheur.

Regarde donc dans la balance, immense menteur. Un homme heureux pèserait plus que mille malheureux ? Qu'il doit être précieux cet argent, pour pouvoir ainsi acheter le jugement !

Quel pouvoir il a, surtout, pour pouvoir ainsi effacer la raison !

Il faut bien que tôt ou tard, quelqu'un dise non.

A nous de le décider, à nous de la montrer.

Tout a un prix.

Tout doit se payer.

[Soufiane B.]

J'ai fait publier la lettre ce matin.

Lorsque je l'ai reçue hier, je ne savais pas à quoi elle correspondait, je ne voyais pas pourquoi on m'envoyait ça. Et puis la nouvelle est tombée pour Mavaud. Un homme d'affaire aussi important, retrouvé assassiné dans un parking, c'était énorme. Une balle dans la tête, deux dans le cœur et une lettre posée sur son corps. Son chauffeur a dit qu'il avait reçu un appel du secrétariat lui disant de prendre son patron devant la sortie principale de l'immeuble. Mavaud s'est retrouvé comme un con dans le parking en sous-sol, sans personne pour lui porter secours, sans témoin. Les caméras les plus proches étaient HS...

C'est ça qui est étonnant dans cette affaire, une préparation de professionnel et cette lettre qui laisse penser à un motif tout sauf professionnel. A moins que ce soit un professionnel qui soit payé par des illuminés ?

Toujours est-il que j'avais la lettre, elle n'était pas signée, pour confirmer mon intuition, je me suis rendu sur place, j'ai pris à part l'homme d'entretien qui a découvert le corps, je lui ai montré la lettre, et il m'a bien confirmé qu'il s'agissait du même texte.

Le tueur m'a envoyé une copie de la lettre qu'il a laissée sur le corps de la victime ! C'est incroyable ! Je ne pouvais pas laisser passer ça. Les flics n'étaient pas prêts de lâcher l'original, j'ai grillé tout le monde sur le coup.

C'est à moi qu'il a envoyé la lettre, c'est trop énorme ! C'est monstrueux ! Un homme d'affaires riche tué ? Il m'envoie la lettre après l'article que j'ai fait sur les meurtres non élucidés. Ça veut dire qu'il revendique ! Il les revendique tous, les meurtres dont je parlais !

Je suis sur le coup, la police va me mettre une pression infernale, mais je lâche pas l'affaire, c'est trop gros.

Bien sûr, peut-être que je me fais balader aussi. Peut-être ne s'agit-il que d'un gars qui rebondit sur l'hypothèse que j'ai soulevée et qui veut faire parler de lui... Sauf qu'il n'a pas signé, il ne cherche pas à se faire connaître ou quoi que ce soit, il se contente d'expliquer pourquoi il agit.

Et il m'a pris pour correspondant, les autres journaux n'ont rien reçu... j'ai l'exclusivité.

..

Bien sûr, ça peut être chaud pour moi...

Mais ça peut rapporter gros aussi. C'est un jeu dangereux, mais j'ai mis le pied dedans. Les flics vont me tomber dessus, je vais me faire allumer, c'est sûr. Mais c'est la liberté de la presse mon pote ! J'ai le droit de sortir ça, et c'est même presque un devoir. Les flics nous baladent, nous sortent des banalités sur l'affaire depuis deux semaines, cette lettre là nous en apprend plus que leur dizaine de conférences de presse.

Et maintenant, c'est l'effervescence. Depuis la parution de mon article, ça fait du bruit dans les bureaux feutrés, ça crie. Sans compter les médias... tout le monde s'interroge sur mon hypothèse de tueur en série, se demande qui ça peut bien être, pourquoi il ne signe pas, pourquoi il ne revendique pas. Ça les perturbe ça, qu'il ne revendique pas, qu'il ne coure pas après la gloire.

Pour ma part, je dirais que les choses ne sont pas aussi évidentes que ça. L'article que j'ai fait pour accompagner le texte, j'avoue, je l'ai un peu chargé, c'est vrai. Mais c'est pour faire sortir les loups. En étudiant bien les réactions, je pourrais en apprendre encore plus. Pas sûr le tueur, pour l'instant il faut attendre son prochain mouvement, mais plutôt sur les autres joueurs, petit ou gros, qui doivent roder autour de cette affaire. Pour l'instant, ça sent la peur. Cette lettre là, elle sent l'idéalisme, elle laisse penser que le tueur n'a rien à faire de la reconnaissance. Il tue par conviction.

Qui peut bien être derrière tout ça ?

[Jean-Pierre R.]

Ma croisade contre la télé a commencé en début de semaine.

Première conclusion : dès qu'on parle de ses ravages, tout le monde hoche la tête, acquiesce à qui mieux-mieux, mais la réponse finale est toujours la même, « Que veux-tu qu'on y fasse ? »

Alors j'expose ma vision, une société où on fournirait des occupations ludiques aux enfants pour éviter qu'ils restent le cul vissé devant un écran à longueur de temps, une vie de quartier qui privilégierait le contact entre les personnes, l'entraide, une vie sociale intense, un apprentissage de la culture sous tous ces aspects...

Ça a beaucoup de succès... du point de vue humoristique, comme une bonne blague. Beaucoup de rires, de sourires entendus et les remarques classiques affluent, je ne suis qu'un socialiste d'arrière garde, un idéaliste loin des réalités actuelles, j'ai raté soixante huit, on ne peut pas lutter contre la puissance hypnotique de la télévision...

Même mes plus proches amis considèrent que c'est un combat perdu d'avance.

Forcément, si on ne se bat pas, on ne risque pas de gagner.

C'est tellement démoralisant que je ne sais pas par quoi commencer.

Mais Karine me soutient. Être à deux, c'est sans doute ça le secret pour avancer. Il reste au moins ça, toujours, l'amour, le soutien de ceux qui vous aiment.

C'est déjà ça, une des forces sur lesquelles s'appuyer pour avancer, un début de piste pour moi. La raison du combat, et en même temps, un objectif : se battre pour ceux qui vous aiment, se battre pour leur bien. C'est ça le début de la communauté.

[Pierre L.]

En vacance...

C'est ça. Je crois que mon esprit était en vacance. Pendant longtemps.

Pas la vacance du travail non... celle de l'absence.

J'ai le souvenir d'un flot continu de chaos cotonneux, incessant.

Et là, je vois clair. C'est comme si je voyais vraiment clair depuis... une éternité.

L'alcool... quelle saloperie.

Là j'ai pas envie de boire. J'ai juste un sandwich dans la main. J'attends encore un peu. Je veux avoir vraiment faim.

J'ai mangé très peu, pendant longtemps, l'alcool me suffisait. Je suis maigre, je n'ai presque plus de muscle. J'étais devenu un fantôme, pas encore translucide, mais presque. Un fantôme dans une brume cotonneuse... Qui aurait pu me voir ?

Yann.

Il a le regard perçant. Il voit les gens au delà de leurs apparences. Parfois il me parle d'eux, comme il les devine, comme il les perçoit, la manière dont ils détruisent le monde autour d'eux.

Comme moi j'ai fait.

Ça fait plusieurs mois maintenant qu'il vient me voir. Il emmène de quoi manger à chaque fois. Juste des sandwiches souvent, et des jus de fruit... ou de l'eau. Des siècles que j'avais pas bu de jus de fruit avant lui...

La nourriture... c'est intelligent. Ça prolonge l'instant, ça nous permet de garder des moments de silence. On mâche, on pense. Ça faisait longtemps que je n'avais pas pensé pour de vrai. Entre quelques bouchées, on aborde un sujet ou un autre, parfois complètement obscur. On est comme des philosophes, assis dans un monde qui se rue dans le vide. On parle de ce qui se passe, d'avant, d'après, du présent qui disparaît. Puis on saute du coq à l'âne...

On a adopté un banc sur le canal. On n'a pas de rendez-vous. Je pense même que des fois il y va sans me trouver et mange en regardant l'eau. C'est hypnotique l'eau, c'est beau, ça calme.

Je crois que Yann a un problème. Me parler lui permet de mettre ses idées au clair, même si je ne comprends pas toujours tout, on parle souvent à demi-mots. Il évoque ses problèmes, et moi les miens, et ça fait comme deux histoires qui se rencontrent, en écho, sans être les mêmes.

Et puis des fois, on évoque des choses vraies. La vie qui tourne autour de nous, comme un bateau ivre sur une mer de chaos. C'est une phrase de Yann ça. J'aime cette idée.

Un bateau ivre... Des fois c'est moi le bateau...

Lui, il ne boit pas. Jamais. Il n'aime pas perdre le contrôle.

Et moi je le fuis, comme il dit, le contrôle. Je fuis la responsabilité, les décisions, la vie.

Je ne vis pas, il a raison.

Depuis combien de temps je ne vis plus ?

Je ne m'en souviens même plus.

Et puis quand il est là, ça change. C'est pas comme avec Gros Jacques. Gros Jacques, il parle, mais je ne serai pas là ce serait pareil. On est camarade de boisson, ami dans la galère. On ne s'écoute pas vraiment, et les phrases qu'on sort n'ont ni queue ni tête, sauf pour nous. C'est juste que l'alcool nous fait penser différemment. On fait des associations que les autres ne peuvent pas comprendre parce qu'on prend des raccourcis entre les idées, et les mots font pareil.

Mais avec Yann, j'arrive à mettre des idées droites. Et même des fois j'ai faim, j'attends qu'il vienne. Je ne pense plus comme avant.

Encore un peu, j'attends d'avoir plus faim.

Je bois moins maintenant.

Je pense à ma fille, que j'ai abandonnée.

Je ne lui en ai pas encore parlé. Enfin... je crois pas.

Je ne m'en souviens pas. C'est pour ça que des fois je me répète, souvent. Beaucoup plus souvent avant que maintenant. C'est ce qu'il m'a dit.

Il est assez jeune pour être mon fils. Mais... y'a pas de ça entre nous. Il est Yann, je suis Pierre. Pierre, et pas Pierrot, pas le vieux, pas le vieux fou. Juste Pierre.

Non, ça n'a rien à voir avec son père.

Je sais pas pourquoi on est comme ça. C'est juste qu'on se parle.

En fait, je crois qu'il me comprend. Et depuis, j'ai les idées qui commencent à se remettre en place.

Hier, il m'a dit que pour m'arrêter de fuir, il fallait que je comprenne ce que je voulais fuir, et que j'apprenne à le dire.

Depuis, j'y réfléchis. Ça tourne dans ma tête, c'est pas agréable.

Je sais ce que je fais

Je suis coupable et j'ai pas été condamné. Je l'ai tuée, ma femme. Celle que j'aimais. J'ai abandonné ma fille.

C'est ma faute. Tout est ma faute.

Lui il le sait pas ça. Il sait pas quel salaud je suis. C'est pour ça qu'il est bon avec moi.

...

J'aimerais tout recommencer. Tout changer. Reprendre à zéro, plus être un salaud.

Je s'rai encore avec ma femme et ma fille, et sa fille serait ma ptite fille.

On serait ensemble, une famille. On serait heureux.

...

Faut que j'arrête de fuir... Plus jamais.

Yann s'est assis à côté de moi. Il m'a emmené un autre sandwich, il regarde amusé celui que j'ai dans la main. Un jambon beurre, que j'ai acheté avec l'argent de la quête de ce matin. Je lui montre fièrement, son sourire s'élargit.

Chacun mord dans son sandwich en même temps, le canal coule tranquillement.

Le présent.

[**Edouard L.**] <http://de-la-lutte.over-blog.com>

Il ne faut pas confondre croissance et cancer.

Le leitmotiv du capitalisme, d'aussi loin que je puisse me souvenir, ce qui représente pour le moins presque une cinquantaine d'années, a toujours été que la course au profit était l'un des moteurs essentiels de la croissance, la condition même du développement de l'emploi et l'élévation du niveau de vie (discours du CNPF, le 19 janvier 1965).

Pour autant la croissance est-elle vraiment la condition la plus souhaitable pour l'équilibre d'une société. Nous avons trop tendance à oublier qu'un organisme obéissant aux lois naturelles croît jusqu'à atteindre sa taille adulte, puis ensuite cesse sa croissance et vit en prenant autour de lui ce qui lui est nécessaire pour vivre, sans plus, jusqu'à ce que son temps arrive. Une croissance sans fin est un état qui ne se retrouve nulle part dans la nature, pour la bonne et simple raison qu'il est nuisible à l'évolution du système dans son ensemble.

Dans le corps humain, comment appelle-t-on un tissu ou un organe qui n'arrête pas de croître ?

Un cancer.

Notre société est cancéreuse, elle porte en elle le germe de sa propre fin. Si un organe, en se développant continuellement, accapare toutes les ressources d'un organisme, il condamne celui-ci à mort. Un organe, pour être pérenne, doit se trouver en équilibre avec l'organisme dans lequel il réside, ainsi il rend service à l'organisme en remplissant sa fonction, et celui-ci, en retour, lui assure les apports nutritifs nécessaires à sa survie.

La seule chose que permet la croissance perpétuelle promue par le capitalisme, et ensuite le libéralisme, c'est non seulement l'enrichissement continu des classes dominantes, mais aussi l'accroissement des disparités. C'est ce que montrent toutes les courbes d'évolution de répartition de richesse, le libéralisme n'a rien à voir avec le bien-être et la survie de la société. De plus en plus riches, les riches accaparent toutes les ressources de notre monde, et tous ceux qui composent le reste de la société en souffrent proportionnellement.

La question est de savoir si notre société sera capable de survivre à son cancer.

Par contre, ce qui est sûr, c'est qu'un cancer ne se guérit jamais de lui-même, et lorsque c'est un organe vital qui est touché, il faut agir de manière ciblée, multiple, et radicale.

Dites-moi, quelles thérapies voyez-vous à ce mal ?

Chapitre 5

[R]

Je m'appelle équité.

Je m'appelle liberté.

Je m'appelle paix, amour, compassion.

Je suis toutes ces valeurs malmenées.

Je suis la révolte contre tout ce qui ne doit plus être supporté.

Tu voulais savoir mon nom ?

Je suis le prix à payer pour toutes les vies spoliées.

Tu voulais savoir mon nom ?

Appelle-moi Rédemption, car à travers moi, la mort rachète les souffrances distribuées avec tant d'insouciance.

Appelle-moi Prix du péché, si tu désires croire.

Appelle-moi Rétribution, si tu es soldat libéral.

Appelle-moi Folie, si tu préfères l'aveuglement.

Appelle-moi comme tu l'entends, qu'importe mon nom, puisque tu l'habilleras du mensonge plutôt que de reconnaître que je ne suis que la continuité logique du mal qui est fait.

Il n'est nul intérêt à connaître mon nom, mon statut social, mon niveau d'éducation. La seule chose à comprendre n'est pas qui je suis, mais quelle est la société qui m'a engendré.

Du constat honnête apparaîtra la solution, comme pour tous les maux qui nous affligent aujourd'hui.

[Bertrand B.]

La presse l'a nommé « Le Rédempteur ».

Stupide.

Pas très étonnant, toujours à faire dans le sensationnel, l'émotion facile. Les médias sont une plaie.

D'autant plus stupide que l'assimiler à un rédempteur sous-entend qu'il y a un péché à faire pardonner.

... Incendiaires.

...

Les premiers éléments du rapport psychologique indiquent qu'il désire se faire attraper, comme beaucoup de tueurs en série.

... Me demande si c'est pas du foutage de gueule tellement c'est banal comme hypothèse.

Un illuminé à la recherche de la gloire ?

... Pas d'accord. Un idéologue plutôt, un idéologue romantique. D'autant plus dangereux que ce mélange peut facilement séduire les jeunes.

Organisé et méthodique... Il est intelligent, mais pas professionnel.

Il ne doit pas avoir de connexion dans le monde de la pègre, sinon il n'aurait pas cambriolé une armurerie pour se procurer des armes, au début de sa carrière. Une chose que ne savent pas les parasites de la presse. Mais ils ne pouvaient pas faire le rapprochement entre ces affaires. Nous, nous avons nos rapports d'enquêtes, il faut bien qu'ils servent à quelque chose.

Ses meurtres sont longuement préparés, ça se voit aux résultats, très peu d'indices derrière lui. Ça veut dire qu'il y consacre beaucoup de temps. Difficilement possible s'il a un emploi à plein temps... Un chômeur... ou fils de riche... un rentier ? A moins qu'il ne dispose de sources de revenu non identifiées ? A creuser.

Il prend le temps de faire un repérage minutieux, il connaît l'emplacement des caméras autour du lieu où il veut agir. Mais on a chopé son ombre sur certaines vidéos, ça nous a permis de déterminer sa taille et sa silhouette, entre un mètre quatre vingt et un mètre quatre vingt cinq, corpulence moyenne. Il fait du quarante trois, porte au moins quatre types de chaussures. Il doit se déguiser, sinon nous

aurions pu faire des recoupements sur les vidéos des jours qui ont précédé les meurtres. On a tout récupéré, tout visualisé, les caméras des banques et des boutiques devant lesquelles il a dû forcément passer, les caméras qui surveillent la circulation, celles des transports en commun qui mènent à proximité des meurtres. Il ne pouvait pas faire autrement que passer devant elles.

Il fait très attention, il est méticuleux, il doit faire des plans très détaillés.

C'est de là que viendra sa perte. Tôt ou tard, un détail va le perturber, il sera obligé d'agir dans l'urgence. C'est à ce moment là qu'on récupèrera les indices nécessaires.

La hiérarchie me court sur le haricot, beaucoup de pression dans tous les sens... Je gère.

Ces imbéciles pensent sans doute qu'on travaille mieux avec des roquets qui nous jappent dans les pattes en permanence.

Pas très grave, j'ai l'habitude. Moi ce qui m'intéresse, c'est le tueur.

J'ai juste à attendre qu'il fasse son erreur. Il en a peut-être déjà fait d'ailleurs.

Je ne suis pas pressé. Je creuse... Je trouverai.

[Jean-Pierre R.]

J'ai rencontré des parents à l'école de ma fille. Trois d'entre eux sont réceptifs à mes idées, surtout Alain, une espèce d'écolo assez ouvert et au discours intéressant, très gauchiste, mais intéressant. En collaboration avec l'école, nous avons mis en place une activité périscolaire le samedi après-midi, axée autour de la découverte de la nature.

Une des professeurs s'est jointe à notre projet, et depuis deux mois nous accompagnons des gamins en forêt le samedi, on leur fait découvrir les arbres, les plantes, les petits animaux. J'ai dû me documenter sur les conseils d'Alain. J'ai appris plein de choses. On essaye de beaucoup les faire marcher, histoire que les enfants rentrent crevés et aillent se coucher tôt, sans passer par la case boîte-à-con. C'est toujours ça que les vendeurs d'illusions n'auront pas.

Ça nous fait des grandes ballades, des fois on pique-nique aussi. On respire quoi !

Ça prend pas mal de temps, mine de rien, mais en rentrant chez moi, à chaque fois, je me sens bien, j'ai passé un bon moment, ça me rend heureux, je crois.

Au début, on avait une dizaine de gamins, surtout les nôtres. Maintenant on en a entre vingt et vingt-cinq, ça dépend des fois. On a même quelques ados parfois. D'autres parents se sont intéressés, on essaye de les motiver pour mettre en place une forme de relais.

Même lorsqu'il pleut, on y va. Enfin, si la pluie n'est pas trop forte. Il suffit d'être habillé en conséquence. La forêt sous la pluie est différente, mais aussi belle. Et après l'averse, quelle symphonie d'odeurs ! C'est un de mes moments préférés, lorsque Stéphanie, ma fille, me tient la main et qu'on marche dans l'humus humide et dans les flaques, avec nos grosses bottes et ces bruits spongieux qui la font rire. Et autour de nous, pas d'autres sons que celui de nos présences...

Si j'étais poète, je pourrais écrire des choses sur ces instants, mais je n'ai pas les mots.

En tout cas, j'ai l'impression d'agir un peu dans le bon sens. C'est vrai, peut-être qu'on ne peut pas changer le monde, pas complètement,

pas si vite que ça, mais on peut le faire évoluer, en mieux, juste à notre niveau.

[Johan K.]

Au bout de combien de temps devient-on fou sans amour ? Au bout de combien de temps se met-on à parler tout seul, à converser avec le vide ? On développe des manies, des dysfonctionnements de l'esprit, pour détourner notre attention de la vérité. Cette solitude qui nous accompagne au milieu d'une vie qui perd son sens..

J'ai cette horrible impression de ne plus être normal, parce que je suis seul, parce que je n'inspire pas l'amour.

Qu'est-ce qui ne va pas chez moi ? Quelle difformité ? Quel odieux défaut ? Quelle fadeur me vaut ces sourires de sympathie ?

Et on ne peut pas pleurer, car chaque larme nous enfermerait un peu plus.

Oui, je suis laid. Mais je sais que mon âme est belle. Alors pourquoi le regard glisse t-il sur mon visage sans s'attarder sur ce que je suis vraiment ?

Seuls, nous sommes des millions ainsi. Laid ou gros, bêtes ou méchants, et plus souvent encore rien de tout cela, juste communs. Nous sommes innombrables, nous nous croisons chaque jour.

Alors pourquoi personne ne reconnaît en moi la moitié que je puis être ?

Nous n'avons jamais eu à notre portée autant de personnes qu'aujourd'hui, autant de rencontres possibles. Il n'y a jamais eu autant de célibataires, un joli mot pour nommer une vérité beaucoup plus insipide : la solitude. Ce n'est pas qu'avec le temps nous soyons devenus plus difficiles, c'est qu'on nous a enseigné l'insatisfaction, pour que nous apprenions à ne pas la supporter... Et nous en avons fait notre refrain.

L'homme est un animal sociable, mais la société en a fait un individu. L'homme est un animal raisonnable, la société en a fait le sujet de ses désirs.

On ne s'attache plus qu'aux apparences, parce que c'est la seule chose réalisable lorsqu'on va vite. Insatisfaction, nous cultivons ton

nom, et nous chantons le refrain, ce n'est pas assez, ce n'est pas assez bien, elle n'est pas assez belle, il est trop gentil, pas assez intelligent, trop ronde, pas assez riche, trop bête, pas assez trop, trop p'assez.

Et après tout ces " trop ", ces " pas assez ", on se retrouve au bout de la course plutôt seul, pas vraiment heureux. On s'enfonce dans l'isolement, pâle bruit de fond qui n'attire plus l'œil. Et la solitude fait son chemin, creuse le sillon de notre insatisfaction, de nos désirs avortés, de nos rêves oubliés. Elle creuse jusqu'à notre cœur, qu'elle fend pour atteindre notre raison.

Et là, petit à petit, nous succombons.

[Edouard L.] <http://de-la-lutte.over-blog.com>

On ne peut espérer résoudre un conflit par le verbe qu'avec des interlocuteurs accessibles à la raison.

Mais accessible à la raison ne signifie pas intelligent ou capable de raisonnement.

Nous pouvons tous agencer des idées, organiser une rhétorique, mais pour beaucoup leur opinion est aveuglée par leur égoïsme, leur lâcheté, leur intérêt personnel, quel qu'il soit.

Et d'autres, pires encore, ne sont pas aveuglés. En toute connaissance de cause ils ont fait le choix de défendre leur seul intérêt.

Et face à ces gens, quelle alternative reste-t-il ?

Celui à qui on a uniquement appris les notions de justice et de paix tentera de les convaincre, et il se fera manger.

Pour avoir la paix, il faut préparer la guerre. Une phrase qu'on prête aux belliqueux, aux va-t-en-guerre. Une phrase qu'on critique avec un hochement de tête entendu, devant son évidente ineptie, assis au fond de son fauteuil, dans une société policée et civilisée, en tant que philosophe bien pensant, déconnecté des réalités élémentaires, celles de la faim, de la peur, du besoin de survie.

Je me moque de vos arguties, je ne veux que la paix et l'amour. Pourtant, j'irais plus loin que cette première déclaration : Non seulement il faut préparer la guerre, mais il faut avoir la clarté d'esprit pour savoir quand la déclarer, et le courage de le faire quand c'est nécessaire. Agir pour ne pas périr.

Alors oui, je comprends ce qu'il veut dire, ce rédempteur. Je comprends sa colère, je comprends ses gestes. Pour autant, je ne peux que les condamner. Tuer ne sera jamais la solution.

On ne peut pas, jamais, bâtir une société équitable sur la mort. Regardez ce qui est advenu des Etats-Unis d'Amérique. Un peuple qui s'est élevé grâce au génocide et au vol des terres des peuples qui l'avaient précédé. Emmurés dans le mensonge et la négation de son acte, il a ensuite continué à bâtir son idéologie sous la même hypocrisie, se prenant pour le chantre de la liberté et du droit à la réussite, alors qu'il est le plus grand esclavagiste de l'histoire, qui ne

défend que sa propre liberté et sa propre réussite, au dépend de celles des autres.

Je ne peux pas avaliser les actes de ce tueur en série. Il existe d'autres moyens de lutter, d'autres chemins. Je ne peux pas dire quelle méthode amènera notre société à vaincre les démons qui nous habitent, je ne la connais pas. Mais je sais que celle qu'il utilise ne mène nulle part.

Il en tuera vingt, ou même cent. Et alors ? D'autres sont là, qui n'attendent que le vide laissé par l'absence des abuseurs pour prendre leur place.

Oui, il faut agir, maintenant. Mais pas comme ça.

Le dialogue ne fonctionne plus ?

Soit.

Engageons la lutte sur le seul terrain qui peut faire pencher durablement la balance : la politique.

Rallions-nous, tous ensemble, dans un mouvement de fraternité. Faisons émerger d'entre nous ceux qui auront le courage de défendre des idéaux, et pas leur intérêt propre. Élevons ces hommes de convictions aux responsabilités qui les méritent, et boutons tous ces carriéristes hors de notre paysage politique.

La preuve est faite que l'économie ne peut pas s'auto-réguler, et qu'il appartient à la politique d'orienter le monde. Réapproprions-nous celle-ci et choisissons notre avenir. C'est là le seul combat qui vaille la peine.

[Pierre L.]

Est-ce qu'on peut décrocher comme ça ? Décider du jour au lendemain de ne plus boire, et tenir uniquement par la volonté.

Ça fait trois jours que je n'ai pas bu une goutte d'alcool. Ça me donne une sorte d'euphorie, j'ai l'impression de ne plus avoir pensé aussi clairement depuis une décennie ou deux.

Mais est-ce que ça va durer ?

Yann m'aide à tenir. Il m'a dit que pour supporter ça, il fallait occuper mon esprit avec quelque chose qui lui plait.

Mais rien ne me plait, je ne fais plus rien depuis tellement longtemps.

Avant, je lisais, beaucoup.

Je connaissais beaucoup de choses, mais je ne sais plus trop où est passé ce que j'ai appris.

C'est bizarre...

Mes pensées sont claires, mais mes idées sont encore embrouillées. Et j'ai soif.

Non.

C'est pas vrai, pas vraiment ça. J'ai pas soif, j'ai envie de fuir, pas réfléchir.

J'voudrais que Yann soit là, faut que je parle avec lui. Il faut que je lui dise que j'ai compris, c'est pas contre l'alcool que je me bats, c'est contre moi.

Oui, je vais me battre contre moi, voilà.

Une fois qu'on l'a décidé, c'est clair.

Je vais me battre contre moi.

Et je dois sortir de.. ce que j'étais. Je dois renaître.

Je dois devenir un « moi » que j'aime, un « moi » dont elle serait fière... elle.

Chapitre 6

[R]

On ne peut pas sauver tout le monde.

Bien sûr, j'aimerais pouvoir convertir au bien ceux qui, par égoïsme, répandent la misère et son cortège de souffrance. Mais ils sont trop nombreux, et mon temps est compté.

Ceux qui sont accessibles à la raison se rendront sous la force de l'exemple.

Quant aux autres, pour certains ils seront l'exemple, et pour le reste, l'immensité qui reste, la multitude de petits égoïstes, de petits salauds qui s'ignorent, ils devront être dissuadés par la peur du prix à payer.

C'est l'impunité qui a permis aux veules de voler. L'impunité et l'héritage de notre archaïsme le plus flagrant : la loi du plus fort.

Bien sûr, dans notre monde policé, cette loi s'est déguisée, elle est devenue la loi du plus filou, du plus manipulateur, du plus intelligent, la loi du plus immoral, l'absence de scrupule élevée au rang de credo par les masses de self made men.

Et cette logique commence simplement, insidieusement. Elle part du prix juste se transformant graduellement en meilleur prix. La question n'est plus de savoir ce que mérite l'effort qu'on a fourni, mais jusqu'où quelqu'un serait prêt à payer pour obtenir le prix de cet effort.

Votre loi dit : « Le prix d'un bien est celui du montant qu'on est prêt à payer pour l'obtenir »... quelle hypocrisie, quel mensonge : Mon fils meurt de soif. Je donnerais ma main droite pour l'abreuver.

Alors le marchand réplique : « Parfait. Voici ton eau, donne moi ta main droite ».

Ma loi dit : « Ton fils a besoin d'eau pour survivre. J'ai mis trois jours à apporter cette eau jusqu'à toi : donne moi trois jours de salaire ».

L'argumentateur répondra que cette métaphore est inepte, un marchand ne demandera jamais une main comme paiement. Elle n'est pas monnayable.

C'est un fait. Mais ce que dit vraiment cet argument apporte une double hypothèse : soit l'argumentateur est un parfait imbécile, qui n'a pas compris la métaphore, soit il l'a parfaitement comprise et il cherche simplement une justification pour masquer sa culpabilité, ou pire, son amoralité.

Comment notre société a-t-elle fait pour en parvenir là ?

Simplement.

En fermant les yeux, en renonçant, parce que ceux qui sont en position d'agir sont ceux qui bénéficient du déséquilibre. La démocratie n'existe pas, elle n'a jamais existé. Si le peuple avait eu le pouvoir, il se serait préservé. Une définition simpliste dirait que le seul choix dont dispose le peuple aujourd'hui, au travers de notre système politique, est de choisir celui qui abusera de lui. Mais ce n'est même plus le cas. La politique a rendu les armes.

Moi, je ne suis que le fruit de l'aspiration à la justice, aspiration tant frustrée qu'elle s'est exacerbée jusqu'à l'insanité. Je suis irrationnel parce que la raison ne peut arrêter la folie. Je ne suis que la continuité logique de l'absence de raison.

Je tue ceux qui répandent la douleur, les icônes de l'injustice, les maîtres et plus fidèles soldats de l'inégalité. Je tue ceux qui ne pourront être sauvés, je tue les verrous qui cloîtent le droit de disposer de nos vies, en espérant réveiller ceux qui pourront se libérer.

Je tue, et inlassablement, je répèterai les mains pleines de sang :
Sauvez-vous !

[Jean-Pierre R.]

Ma première, nouvelle, étape a été d'interdire la télé à mes enfants.

Pas complètement bien évidemment, ils ont le droit à un petit film de temps en temps, un dessin animé.

Ça a été la guerre.

Alors pour faire passer la période de transition, Karine et moi avons décidé de passer plus de temps avec nos enfants, en nous relayant pour pouvoir réaliser les tâches ménagères chacun notre tour. J'ai arrêté la pause bière dans le canapé en rentrant du taf. Parce que sur le canapé, il y a la télécommande, tapie, qui attend qu'une cible passe à proximité. Et c'est comme un réflexe, un auto-conditionnement, le cul au chaud, la bière fraîche dans une main, à peine deux secondes plus tard la télécommande est dans l'autre main, sans qu'on sache vraiment comment elle y est arrivée, et les doigts, mus par une volonté propre, commencent à pianoter sur les petits boutons, l'étincelle hypnotique jaillie dans le poste noir, et c'est le début de la fin.

Non, fini la pause bière dans le canapé, à la place je me vautre sur le lit de ma fille et je la regarde faire ses devoirs ou s'amuser, et deux secondes plus tard, comme par magie, c'est elle qui me tire par la main pour venir l'aider ou jouer avec elle.

Et après manger, on fait un petit jeu avec les enfants, on leur raconte une histoire, nous nous rapprochons au lieu de nous éloigner chacun devant notre télé.

Les journées sont longues et fatigantes, mais lorsque je me couche, je me sens bien.

L'autre jour, j'étais trop fatigué, je me suis endormi sur le lit de mon fils. Je me suis réveillé un peu plus tard, sous le tâtonnement de ses doigts qui jouaient sur mon visage. Il a ri, j'ai ri.

Ça peut être simple la vie.

La télé, c'est la facilité. On y cède mais ce n'est pas la réalité, regarder, ce n'est pas vivre. Bien sûr, un film de temps en temps, c'est bien, une soirée vidéo avec des amis... Mais si on veut se construire, aider nos enfants à se construire, c'est au contact des uns et des autres qu'on peut y arriver.

On ne peut construire une société stable que sur le sens de la communauté, pas sur l'individualisme. Et c'est dans nos proches que commence la communauté.

[Ahmed A.]

« Mais pourquoi tu veux pas lui parler ?

- Je lui ai déjà parlé, imma*. Plusieurs fois. Ça sert à rien, il ne veut rien comprendre.

- Tu te trompes. Toi il t'admire, il t'écouterait si tu prends le temps.

- C'était avant. Maintenant il croit que je suis un mouton, à faire mes études comme les autres. Il ne respecte plus personne. »

Je lis dans les yeux de ma mère toute son inquiétude et toute sa confusion. Depuis que papa est mort, Youcef part vraiment en couille. Celle qui nous a portés et mis au monde en pleure tous les jours, et elle ne connaît pas la moitié de la vérité... pas la moitié de ce qu'il est devenu.

Et le pire, c'est cette fascination aveugle qu'il a pour ce Rédempteur débile. C'est juste un assassin... Et je sais que mon petit frère rêve de l'imiter, comme tous ses potes décérébrés. Et maintenant, ils ont une arme. Quand Ibrahim, mon cousin, me l'a dit, j'ai cherché Youcef partout pour le dissuader de faire une connerie. Je ne l'ai pas trouvé. Ça fait deux jours qu'il n'est pas rentré.

Peut-être que ce n'est pas lui qui porte ce revolver... Un autre, pourvu que ce soit un autre...

Ils sont assez stupides pour le faire, pour imiter cet assassin qui tue les riches en croyant venger les pauvres. J'espère juste qu'ils ne seront pas assez courageux, ou trop bêtes pour réussir.

Le Rédempteur. Un nom ridicule, comme au cinéma. Je ne sais pas si c'est lui qui l'a choisi, ou si ce sont les médias qui l'en ont affublé. Mais c'est en presque risible... s'ils n'avaient pas tué autant de personnes.

En même temps, j'ai du mal à croire que ce gars existe vraiment. On lui accorde trop de victimes, dès qu'un mec un peu bourgeois crève, même dans un accident, les journaux suggèrent qu'il s'agit d'une nouvelle victime de ce super meurtrier. Ça devient une vraie psychose, pas très rationnelle.

Je me demande plutôt s'il ne s'agit pas d'un groupuscule extrémiste, qui se cache derrière un faux tueur en série, un genre

* maman en arabe

d'organisation secrète. Si c'était juste un psychopathe, on se serait rendu compte plus tôt de son existence, et ce ne serait pas avec trois ans de retard qu'on commencerait à remonter sa piste. « Vingt-deux victimes identifiées avec certitude, après plus de trois ans d'activités » comme ils disent. Trois ans d'activité... comme si c'était son job.

Et puis il n'a pas de mode opératoire, comme l'a fait remarquer Benaziz, le premier journaliste à avoir été sur cette affaire, le seul qui me donne l'impression de prendre cette histoire avec un peu de retenu. Les profiler disent que c'est parce qu'ils n'ont pas encore réussi à identifier les points communs entre ces meurtres, mais je pense plutôt qu'ils pédalent complètement dans la semoule. Ou alors c'est ça son mode opératoire ? Tuer toujours d'une façon différente ?

Et il y en a qui le traite de génie. Ceux-là sont les pires, ces faux journalistes ou pseudo-intellectuels qui voient en lui la Némésis des temps modernes... Les imbéciles. C'est justement à cause de ce type de paroles que des gamins comme mon frère se prennent d'adoration pour ce tueur.

S'ils viennent à passer à l'acte, ils seront autant responsables qu'eux.

Et ils sont presque contents, les fils de putes. Ça y est ! On y est ! La France est enfin entrée dans l'ère moderne ! Nous avons notre Hannibal Lecter à nous ! Sauf que le nôtre, c'est un psychopathe politique. Normal, la vieille Europe ne peut pas se contenter d'un serial killer banalement irresponsable !

La société moderne a enfanté un nouveau monstre, un vrai sujet de cinéma. Quelle pitié... Encore un peu et il germera dans le cerveau d'un taré avide de fric l'idée d'en faire un film, et si on sombre dans le cynisme le plus total, ce sera le Rédempteur lui-même qui écrira le scénario, ou servira de conseiller technique, du fond de sa cellule... Parce qu'ils le prendront, tôt ou tard. C'est le seul truc que j'ai retenu de ces feuilletons télévisés, qui valorisent les malades mentaux tuant à répétition : tôt ou tard, ils font toujours une erreur.

Mon frère... devenir comme lui ?

Quelque part, ils ont déjà quelque chose en commun. Déshumanisés par une société inhumaine.

Ce que je dis de mon frère est à pleurer, mais qu'est ce que je peux dire d'autre ? Il n'a aucune conscience de la limite entre le bien et le mal.

Est-ce que c'est sa faute ? C'est en lui ? Ou c'est à cause de nous ? On n'a pas su l'éduquer ?

Lorsqu'il était petit, il n'était pas comme ça. Qu'est-ce qui a changé ?

Certains diraient que c'est la fatalité, mais je n'y crois pas, cela ne veut rien dire. Il n'était pas comme ça.

Mais la cité est dure... et à force d'endurcir ses enfants, elles les insensibilisent.

... Il était gentil. Mais quand il a grandi, c'est comme si le plus mauvais futur en lui s'était exprimé. Il a changé peu à peu. Son visage s'est fermé, comme tous les nôtres lorsque nous marchons dans la rue. Mais nous abandonnions ce masque lorsque nous rentrions à la maison. Et lui, ce masque est devenu son visage, petit à petit, graduellement.

Et qu'on ne me dise pas qu'il s'agit de sa nature, qu'il est juste comme ça. Si la proportion d'êtres amoraux est si importante dans les milieux miséreux, c'est bien que c'est la misère qui influence le comportement humain. Les gens naissent, et leur milieu de vie forme leur moralité, ou leur absence de moralité. Eux sont nés ici, je les ai vus grandir, lui et ceux de sa bande. A peu de choses près les mêmes, formatés dans un moule de vacance intellectuelle. Ils n'ont pas appris à réfléchir, pas appris à comprendre, ils sont l'incarnation du refus, le refus fait chair, comme disait un de mes professeurs de fac.

...

Moi aussi ça me donne envie de pleurer.

Cette putain de société part en couille, elle fabrique la misère parce que c'est un des outils de sa richesse. Et ils, ces putains de riches qui nous gouvernent, s'en foutent. Ils ne se rendent même pas compte qu'elle sera aussi l'outil de leur perte...

La misère créé l'insécurité, l'insécurité créé la répression, la répression créé la révolte. La boucle sera bientôt bouclée.

S'il existait une alternative, s'il y avait la possibilité d'une révolution intelligente, oui j'en serais. Mais là, que proposent-ils, ceux qui engrènent les jeunes sans cerveau comme mon frère ?

J'ai peur pour lui. J'ai peur qu'il meure en essayant de crever un gars qui n'y sera pour rien, un gars qui occupera sa place de privilégié juste parce qu'il est né dans le contexte qui devait le formater dans ce sens, un gars sans volonté propre, comme mon frère. Un de ces suiveurs, un de ces subisseurs qui composent la majorité de notre société...

Ma mère pleure entre mes bras parce que mon petit frère n'est pas rentré depuis deux jours. Et moi, je ne peux rien faire pour la consoler.

Je pourrais lui dire que tout va bien, que je vais le ramener...

Elle m'a fait, elle sait quand je mens.

Si jamais j'essaye de ramener mon frère de force, Nous nous battons. Peut-être que je gagnerais, peut-être pas, il est fort maintenant, il sait se battre, il a eu assez d'entraînement pour ça. Et si, malgré tout, je gagne, je crois que je le perdrais pour de bon.

La violence est un sinistre jeu de con, qui n'apporte jamais de solution à quoi que ce soit.

[Edouard L.] <http://de-la-lutte.over-blog.com>

A la limite, quelle que soit l'orientation politique d'un élu, libérale, ultralibérale, socialiste ou autre, cela importe peu. Si cette personne n'est pas capable de prendre en compte la réalité elle sera tout simplement inapte à exercer les responsabilités qu'on lui a confiées.

Qu'on pense que le plus intelligent, le plus malin, ou le mieux informé ait légitimement le droit de gagner plus d'argent qu'un simple travailleur à l'usine, ou au contraire qu'il faut répartir équitablement les richesses en ne prenant en compte que l'effort fourni, cela n'a pas grande importance au final. Parce que dans les faits, si on ne répartit pas équitablement les richesses, cela augmente le taux de chômage, le taux de mécontentement, le taux de suicides, le taux de malheur et en ricochet, le taux d'insécurité. Moins les richesses seront réparties, plus la violence augmentera, les agressions, les meurtres, les vols, les arnaques, tout ce qui fait de notre société un enfer. Et la répression n'y changera rien. Quelle que soit la force qu'on y mettra, à partir du moment où les gens ne sont pas heureux, ils mettent en œuvre les moyens qu'ils croient nécessaires pour obtenir ce qu'ils désirent ou ce dont ils ont besoin pour survivre. Et si la moralité devient un frein, alors les plus désespérés s'en affranchiront, et les générations suivantes les prendront en exemple.

Vous pouvez avoir une idéologie libérale si ça vous fait plaisir, mais un état ne peut être gouverné honnêtement selon cette doctrine, parce que s'il le fait, il accepte de générer sciemment une situation sociale qui tendra à terme vers le malheur du plus grand nombre. En ce sens, l'idéologie libérale ne peut coexister avec la démocratie, ou pour être plus précis, la démocratie n'est pas compatible avec le libéralisme, car si un gouvernement applique une politique libérale, il agit contre le peuple qui l'a élu, rompant ainsi avec les engagements implicites d'assurer son bien-être.

Croire que le marché s'autorégule n'est pas une illusion, c'est un mensonge. Tout le monde sait que la nature humaine n'est pas encore assez mature pour savoir se contenter de ce qui lui suffit, et tant que cela sera le cas, le marché suivra la simple règle du « toujours plus »,

et le « toujours plus » pour certains ne peut que s'accompagner du « toujours moins » pour tous les autres.

Là où se trouve l'illusion, c'est de croire que parce qu'on se trouve du bon côté des inégalités on sera toujours à l'abri des violences qu'elles génèrent. Toutes les révolutions l'ont prouvé.

Voulez-vous encore en arriver là ?

[Soufiane B.]

Je suis sur écoute. Cette fois, j'en suis sûr.

Depuis que je fais paraître les lettres du Rédempteur, j'ai l'impression d'être espionné. Je me demande si le gars qui fait la quête au coin de la rue n'est pas un flic, si la camionnette blanche en face des bureaux de mon journal est là depuis longtemps, si je n'entends pas un petit déclic lorsque je décroche mon téléphone.

Je deviens parano, c'est clair.

J'ai donné aux enquêteurs tout ce dont je disposais lorsqu'ils me l'ont demandé. Ils pensent que je leur cache des choses, parce que finalement, il n'y avait rien en dehors des enveloppes et des lettres.

Mais je n'ai rien d'autre, juste les éléments de l'enquête que je mène depuis huit mois, ce qui constitue sans doute beaucoup moins que ce dont la police dispose. J'aurais aimé tomber sur des indices précis, des éléments troublants qui pourraient me mettre sur une piste un peu différente de celle de la version officielle. Mais on n'a rien, et les flics n'ont pas plus. Je crois que c'est pour ça qu'ils se sont montrés aussi agressifs lors de mon audition. Ou alors c'est juste leur technique, partir du point de vue que le suspect est coupable. Pour eux, nous sommes tous coupables, tout comme pour le Rédempteur...

Bande de tarés.

Dans mes articles précédents, je n'avais fait qu'émettre des hypothèses, mais je ne sais toujours pas laquelle est la bonne.

Je sais que les lettres du Rédempteur sont véridiques, il joint à chaque fois une photo de l'endroit du crime, sans montrer la victime, annotée d'un nom et d'une adresse. Les enveloppes sont toujours postées autour du lieu du meurtre. Les lettres sont plutôt bien tournées, elles rendent le personnage très séduisant pour certains. Elles éclairent les meurtres sous une lumière complètement idéologique, du moins plus que celle de la banale vengeance obsessionnelle d'un raté.

Est-ce que c'est une manipulation ? Le danger, c'est que je suis de gauche, celui qui m'envoie les lettres le sait. Il sait que je suis sensible à une partie de ses arguments. Il m'utilise pour faire connaître ses idées, mais jusqu'à quel point croit-il lui même en ces idées là ? Est-ce

que ce n'est pas une manière de nous détourner des vrais motivations de ces meurtres ?

Mon boulot, c'est de douter. Mais à part l'évident lien de classe sociale entre les victimes, je ne trouve rien.

Même pour le dernier en date, celui d'avant-hier, ce Bernard Pieta, je ne vois que l'évident et pas ce qui pourrait donner un autre sens à l'histoire écrite par le Rédempteur. Pourtant cet homme d'affaires a trempé dans toutes les magouilles possibles et imaginables... un sacré fils de pute qui faisait croire qu'il était de gauche et qui s'était empoché quelques centaines millions d'euros sur le dos des contribuables, après un jugement qui puait autant la magouille que toute sa carrière.

Mais le meurtre de cet homme là sent autant la démagogie que la vie qu'il a eue. En même temps, si on évalue à l'échelle de valeur du Rédempteur, ça se tient, il était on ne peut plus coupable. Les quatre cent millions qu'il a récupérés, c'est l'argent de l'état, c'est l'argent des français, l'argent qui vient des impôts. On peut dire qu'il nous a bien dépouillé. Et globalement, on peut dire qu'il est représentatif des magouilles qui ont lieu dans le monde des affaires, il est l'exemple même du fait que dans notre société on peut impunément dépouiller les autres pour faire fortune, et si la magouille ne suffit pas, l'influence permet de le faire grâce aux lois.

Ensuite, est-ce que cela rend ce meurtre justifiable, c'est une autre histoire. Je ne m'intéresse pas à ça. Je veux juste comprendre ce qui se passe vraiment.

Et puis à la fin de sa lettre là : en quoi le meurtre de Bernard Pieta pourrait pousser les gens à se sauver ?

Non, je réduis le sujet, ce sont les meurtres qui sont censés pousser les gens à se sauver eux-mêmes.

...

Voilà que je me mets à raisonner sur le contenu de la lettre, je fais exactement ce que le Rédempteur veut m'amener à faire, et je n'aime pas ça.

Je ne sais pas pourquoi je doute, c'est peut-être de la parano...

Ou peut-être pas.

Mais je ne sais rien avec certitude sur ce tueur, rien de clair et de précis, comme s'il n'était personne.

Et c'est peut-être ça la vérité... On ne trouve rien sur lui parce qu'il n'est personne ? Il n'aurait aucune relation avec un quelconque milieu, politique ou autre, personne ne saurait ce qu'il fait parce qu'il n'en parle à personne, ne se fait aider de personne...

Si c'était ça, il serait ce qu'il y a de plus dangereux pour la police. Elle cherche des traces, des relations, elle cherche un réseau, ou au mieux un être d'exception, alors qu'il ne serait que commun, un banal citoyen...

Mais comment trouver un gars comme ça ?

[Mélodie B.]

Je me heurte à un mur incessamment.

Ma voix ne porte nulle part.

Mes parents me prennent pour une débile parce que je parle de décroissance avec un téléphone portable dans la main et un notebook dans l'autre.

Ils ne comprennent pas que la décroissance ne signifie pas jeter toute la technologie par la fenêtre, mais simplement apprendre à consommer plus justement, et donc moins.

Mon téléphone portable est un outil de communication, il me permet de rester en contact avec ma tribu, c'est un outil communautaire. Mon notebook, c'est mon cahier, mon stylo, ma télé, mon album photo, mon journal d'information, ma porte sur le monde. Ce sont juste des éléments indispensables à la vie moderne. Mais je fais attention à ce que j'achète, je ne mange pas beaucoup de viande, je ne consomme que des légumes de saison, je n'ai pas un dressing-room plein de trucs que je ne mets pas, je n'ai que quatre paires de chaussures, je trouve ça débile d'avoir trois télévisions dans un appartement, je privilégie les transports en commun, j'adore mon vélo. Je ne nie pas l'intérêt du confort, je dis qu'il faut savoir différencier le confort de l'inutile et de l'abusif.

Nos grands-parents vivaient très bien sans climatisation, alors je ne vois pas pourquoi cela serait devenu indispensable maintenant. Les 4x4 sont juste un signe extérieur de connerie, autant ça peut être utile en campagne dans certains cas, autant en ville c'est d'une débilité sans nom.

Et tout ça, ça se cumule.

Mes parents disent que je méprise ces bienfaits parce que je vis confortablement, mais qu'à leur époque j'en aurais rêvé comme eux.

Et bien ils ont tort.

C'est pas parce qu'ils étaient des petits cons irresponsables et aveugles que j'aurais été pareille

Parce que les problèmes étaient déjà flagrants à leur époque, et ils ont préféré faire la sourde oreille, se consacrer à leur petite carrière, à leur évolution sociale, à leur putain de confort.

La pollution ne date pas d'hier. La pollution, c'est toute notre société qui en est responsable, et depuis bien avant le début du vingtième siècle. Le changement climatique aurait pu être évité si nos parents n'avaient pas pensé qu'à leur gueule. La pauvreté dans le monde, la famine, les épidémies, tout ça aurait pu être évité si nos grands-parents et leurs parents n'avaient pas été que des salauds de colonialistes, pillant à tour de bras tous les peuples qui n'avaient pas la chance d'avoir leur avance technologique. Et s'ils n'ont pas participé directement à ces monstruosité, nos ancêtres, quels qu'ils soient, étaient de sales égoïstes, parce que leur devoir en tant qu'être humain était de se révolter contre ces abus.

Il faut vraiment être un salaud pour penser qu'on a le droit d'exploiter d'autres êtres humains simplement parce qu'on peut leur imposer ce qu'on veut par la force, et il faut vraiment être privé de toute honnêteté morale pour se justifier en disant qu'on a le droit de le faire parce qu'ils sont inférieurs.

Ils étaient bien contents nos grands-parents lorsque les Américains ont débarqué pour les délivrer des nazis. N'importe quelle colonie française, anglaise ou autre aurait été pareillement contente d'être débarrassée des envahisseurs qui volaient leurs ressources. Mais non, ça ils ne pouvaient pas le comprendre, nos ancêtres. Le fait qu'on annexe les terres des Algériens, des Africains, des indiens d'Amérique, c'était normal.

Mes parents, ils ne veulent pas comprendre ça, ils ne veulent pas que je dise du mal de leurs parents et de leurs grands-parents, ils disent qu'ils n'y pouvaient rien.

Mon cul qu'ils n'y pouvaient rien ! Ils y pouvaient la même chose que nous on peut maintenant se révolter parce que nos gouvernements continuent à abuser, parce que nos sociétés continuent à imposer la loi du plus fort, et à pousser notre société vers le désastre malgré toutes les sirènes d'alarmes.

Le devoir de nos parents était de s'insurger, et ils ont été trop égoïstes pour le faire... ou alors trop stupides... choisi ton camp camarade.

En tout cas, moi je ne pense pas qu'à ma gueule, et je refuse de me laisser porter par le courant des profiteurs.

Alors maintenant, ils viennent pleurer parce qu'un gars se met à les décimer ?

J'ai qu'une chose à leur dire : bien fait pour leur gueule.

Je ne dis pas que c'est bien de tuer les gens, mais là, ça part trop en couille partout et ceux qui tiennent les rênes n'en ont rien à foutre. Alors forcément il ne reste que la violence. Qu'est-ce que vous voulez faire d'autres ? On manifeste, et l'autre président-soleil rigole bien du haut de son trône. On gueule, et ils font voter des lois pour nous empêcher de gueuler...

Alors quoi ? Il ne reste que la violence.

Moi, je n'aime pas la violence, je ne pourrais jamais tuer quelqu'un. Mais je comprends celui qui le fait et je ne peux même pas le condamner. J'aime bien la citation de lui qu'il y avait dans le journal l'autre jour :

« Et s'ils n'écoutent pas, je serai violent. Car ce langage là, ils ne peuvent pas le contourner.

Ils savent que s'il ne le contrôle pas, il les détruira. Et il n'existe que deux moyens de contrôler la violence : la terreur, dont on sait que tôt ou tard elle ne fonctionne plus et cause la perte de ceux qui l'emploient, ou remédier aux problèmes à l'origine de cette violence. »

Voilà, la violence parce que c'est la seule solution qu'on nous laisse.

Et si nos parents s'étaient insurgés plus tôt, lorsque les problèmes ne faisaient que commencer et étaient pourtant évidents, on n'en serait pas là.

Alors oui, le devoir de nos parents était de s'insurger.

Et oui, Nous on va s'insurger, parce que Eux ne l'ont pas fait.

[Pierre L.]

C'est étrange. Quand je suis saoul, je parle plutôt bien, comme un homme qui a de l'éducation presque, alors que quand je suis sobre je parle comme tout le monde, comme un poivrot sobre. C'est Gros Jacques qui m'a fait remarquer ça.

J'en ai parlé avec Yann, pour avoir son avis. Il m'a retourné la question, parce qu'il savait que j'avais la réponse. Alors j'ai réfléchi.

La vérité, c'est que l'éducation, j'en ai. J'ai fait les grandes écoles même, je m'en souviens, dans ma vie d'avant. Je lisais beaucoup, je parlais bien. C'est comme ça que j'avais séduit Anne...

Alors pourquoi je parle mal quand je suis sobre ?

Pour me faire oublier, pour me fondre dans la masse, être comme ceux qui m'entourent. Un étrange mimétisme qui disparaît lorsque je suis saoul, parce que, dans ces circonstances, je n'en ai plus rien à foutre de leur avis, de leur acceptation.

Rien à foutre...

Non.

Je n'en ai rien à faire. Cela ne m'intéresse pas. Peu m'importe leur avis.

Alors qui je suis vraiment ? Yann m'a regardé bien droit dans les yeux avec sa question, sans accusation, sans violence.

Qui je suis vraiment ... le vieil alcoolo ou l'homme cultivé ?

Ni l'un et l'autre, à mi-chemin entre les deux, ou plutôt, à l'étape d'après, la somme de ces deux histoires séparées. Jusqu'à encore récemment, un homme qui avait renoncé à son identité. « *Savoir parler, notre qualité d'élocution, c'est en partie savoir qui on est* » à continué mon ami.

Il a raison. Savoir parler correctement permet de raisonner, d'assembler des idées, d'exprimer justement nos perceptions et notre avis. Et par les mots que nous proférons s'affirme notre identité. Parle-moi, je te dirais qui tu es. Laisse moi parler, je te dirais qui je suis.

Laisse moi parler...

C'est ça, c'est ça que je dois faire, trouver les mots justes pour aller lui parler.

Et lorsque je serai prêt, je pourrais aller vers elle, lui parler dignement, et lui expliquer.

[Yann C.]

Pierre se tient droit, il regarde les gens en face.

J'ai presque l'impression qu'il est plus grand.

Les autres, ceux de son clan de SDF, le regardent différemment. Ils réalisent que quelque chose a changé en lui.

Et il est différent, c'est vrai, mais il reste l'un des leurs, un miséreux. Combien d'entre eux ont suivi un chemin proche du sien ? Ils étaient quelqu'un, jusqu'à ce qu'ils chutent. Ils avaient une place, jusqu'à ce que le cours de la vie les écarte. Non, pas la vie, la société. La vie en elle-même n'est en rien responsable de cet ostracisme, c'est un choix de civilisation.

Malheur au vaincu.

Quand on voit combien la société est cruelle et injuste, on comprend pourquoi certains d'entre nous en sortent.

Ils sont en dehors du monde presque, échoués. Certains d'entre eux se disent exilés volontaires, mais à partir du moment où il s'agit d'une fuite, ce n'est plus vraiment un choix, puisque c'était la seule solution, le moindre malheur.

Quel que soit le vernis dont notre civilisation se pare, elle reste une barbarie qui écarte les faibles, pour les laisser mourir dans leur coin parce qu'inutiles à la tribu. Et nous participons tous à cette barbarie à chaque fois que nous fermons les yeux.

Nous sommes si peu à avoir la compassion nécessaire pour les considérer comme faisant encore partie du « nous », c'est d'ailleurs peut-être ce « nous » qui n'existe plus vraiment en fait. Comme si la valorisation de l'individu s'était faite au détriment de la notion de communauté.

Est-ce une fatalité ? Pour devenir quelqu'un, doit-on oublier les autres ?

Je ne crois pas, ou je ne veux pas y croire. Et puis, ce serait un non-sens, on ne peut être quelqu'un que par rapport aux autres.

Alors d'où provient ce délitement du sens communautaire ? Je crois que c'est inhérent à l'idéologie dominante actuelle, l'économie libérale. On prône la réussite personnelle au travers de l'accession à la richesse, et c'est un fait, nous ne pouvons pas tous être riches.

Puisqu'il y a des gagnants, c'est qu'il y a des perdants, et cela n'est tolérable pour notre conscience que si celle-ci accepte que le « nous » est moins important que le « je ».

...

Depuis que je suis tout petit, mes parents me mentent. Les valeurs du monde actuel sont à l'exact opposé de celles qu'ils m'apprenaient au travers de leurs histoires, des comptes et fables qu'ils me récitait.

Je crois qu'on raconte aux enfants ce qu'on sait être le bien, puis, lorsqu'on se retrouve entre adultes, on n'œuvre plus qu'à notre propre bien, comme les autres.

Ce n'est pas de ce monde là que je veux. Et ce n'est pas être irréaliste. Je le vois à chaque fois que je parle avec quelqu'un, l'amour est là, au bord de chaque phrase prononcée lorsqu'on en arrive à parler dans l'intimité, de sa famille, de ce qu'on voudrait, de ce qu'on espère.

Alors pourquoi si peu de personnes luttent-elles dans ce sens ?

Chapitre 7

[R]

Chaque vie est un astre. Chaque astre dispose de sa couleur, sa chaleur.

Certains astres sont éteints, ternes, d'autres illuminent et rayonnent.

La différence, la différence... c'est l'amour, le cœur.

Les pulsations du cœur, comme des explosions de silence radieux, des vagues qui affluent et refluent, en marée de lumière.

Chaque pulsation de cœur est source de chaleur, nourrissant les astres qui gravitent autour.

Lorsqu'un astre se referme, lorsqu'il ne se dédie plus qu'à lui même, il perd sa nature. Il s'effondre et change, aspire la lumière. Il devient trou, noir sans fond, attirant ce qu'il y a autour de lui dans la destruction.

La belle nature de l'astre est d'illuminer.

Il faudrait être soleil, tous, donner.

Chaque vie autour d'elle offrant, chaque vie source de vie.

Mais cette nuit, le ciel est sombre, noir sur noir, empli par ces trous qui volent la lumière parce qu'ils sont devenus incapables d'en donner.

Quel remède à ces dévoreurs de vie ?

Il faudrait dépasser les lois de l'univers, les sublimer. Espérer et de la foi faire naître une nouvelle vérité. Que quelques astres, dans une explosion subite, en sublime nova, éclipsent et fassent disparaître les trous noirs, les brûlant à la source de leur amour.

Combien en faudrait-il pour illuminer notre firmament ?

Un ? dix ? cent ?

Mille. Mille soleils.

Au-dessus de vos couches, mille soleils, sacrifiés pour rendre sa couleur au ciel.

Sacrifier, tout donner, pour vaincre la folle aspiration, pour changer la nature de ceux qui ont perdu le sens.

Mille soleils parce qu'un ne suffirait pas, à contrer l'inertie, à vaincre l'aveuglement et l'envie.

Mille soleils parce que les lois de l'homme sont telles, qu'un seul n'est qu'exception et qu'il faut une multitude pour imposer la raison.

Mille soleils.

Mille.

[Bertrand B.]

Gros con ce journaliste...

Faut être assez stupide pour laisser imprimer un texte comme ça.

'pas parce que c'est poétique que c'est intelligent cette lettre. C'est un appel au meurtre enrobé de jolis mots, le Rémouleur veut que d'autres l'imitent, il veut être rejoint dans sa quête.

Heureusement qu'une bonne partie de ces fans n'ont pas de cerveau... comprendront pas les allusions... 'fin... j'espère. Sauf que les commentateurs de tous poils vont pas pouvoir s'empêcher de commenter, et le message va pas tarder à être compris.

Ça promet un joyeux bain de sang.

Cela dit, analytiquement, ça veut dire quoi son ptit poème là ?

Il se sent tout seul. Il a peur de pas en faire assez pour changer les choses... Il se voit comme un héros solitaire. Il pense que ce qu'il fait est un don d'amour. Pas de doute c'est un illuminé, et ça arrange pas mon affaire. Un illuminé, ça peut être n'importe qui. Et tant qu'on n'aura pas localisé plus précisément sa position géographique, on ne pourra pas interroger les annales psychiatriques. On ne peut pas se faire tous les hôpitaux du pays...

Néanmoins, il a le temps de faire des investigations en profondeur pour choisir ses victimes. Le gars qu'il a refroidi faisait partie du comité d'un fond de pension américain. Il a mal choisi son moment pour venir prendre ses vacances dans le sud de la France le bonhomme.

... Mais comment le Rétameur a-t-il su que sa cible venait en vacances en France, et où ? S'il s'intéressait à cette personne en particulier, il...

Mais non, ça n'a pas de sens. Le gars habite à l'étranger. Le Refroidisseur n'agit qu'en France, il ne peut pas cibler un étranger !

A moins qu'il agisse aussi à l'étranger ?

...

Hmmm... il va me faire devenir chèvre ce con là. Qu'est-ce que ça veut dire ?

S'il tue à l'étranger, la théorie du tueur solitaire ne tient plus la route. Il faut une structure bien établie pour aller ailleurs qu'en France.

En Europe, c'est envisageable, on peut penser qu'il se balade avec sa voiture et ses armes cachées dedans. Mais en dehors de frontières européennes, il ne pourrait pas passer ses armes.

Et puis de toute manière non, aucune lettre n'a jamais été déposée à l'étranger.

En même temps les lettres ne sont apparues qu'à partir du moment où Benzaziz a levé le lièvre dans son article... Une diversion ?

Hmmm... on a des contrôles à faire là.

Indice supplémentaire, peut-être un détail, il y avait un poil de chien dans l'enveloppe qu'on a récupérée. Toujours ça de pris. On aura les résultats bientôt. En même temps, dans l'enveloppe précédente, il y avait un poil de chat, un persan, ça nous a pas servi à grand chose... mais si le Retrousser a une ménagerie, ça peut toujours aider à l'identifier.

Qui plus est, ça va permettre aux psychos d'affiner son profil, en attendant qu'on découvre comment il choisit ses cibles et s'il s'agit bien d'un « mal français ».

Autant d'indices et si peu de pistes... je m'fais pitié là.

Va falloir que je me ressaisisse.

[Mélodie B.]

Il est beau.

Je suis sûre qu'il est beau.

Même s'il est laid, il est beau.

Parce que je suis sûre qu'il y a du feu dans son regard. Il est beau parce qu'il est convaincu de ce qu'il fait, et qu'il ne le fait pas pour lui.

S'il était chauve et bedonnant, je serai grave désespérée. Mais en même temps, ce serait marrant.

Mais non, il ne l'est pas. Je le vois brun, plutôt grand, le visage déterminé. Un regard sombre mais pénétrant, un regard qui brûle.

Je fantasme trop sur lui, et en même temps, il me fait un peu peur.

Parce qu'il tue des gens.

Mais ces richards là, est-ce qu'ils se posent des questions lorsque leur argent achète ou condamne la vie de travailleurs, ici, ou à mille bornes de là ? Ils n'en ont rien à foutre des gens qui perdent leur travail, des familles entières qui crèvent de faim. Alors c'est un peu justice que quelqu'un les fasse payer non ?

Si je le rencontrais..

Je serai grave folle de lui.

Mais lui, il m'enverrait bouler. J'suis qu'une gamine. Lui c'est un genre de héros.

...

Ça se trouve c'est une femme aussi ? Pourquoi pas...

Non. C'est pas possible. C'est un homme.

Ça pourrait être quelqu'un que je connais... Mais non, je ne connais que des gamins, dont la plupart rêve d'être lui.

Ou alors un papa ? Le père d'une des filles que je connais ?

Si c'était monsieur Dulacq, j'avoue que père d'Ambre ou pas...

Mais non, ce serait trop de la chance si je le connaissais. Je ne peux pas le connaître, un homme comme ça, ça se reconnaît quand ça se voit.

Et si je le croisais dans la rue, je le reconnaîtrais ?

Non. Je suis sûre que non. Il doit être trop un pro pour passer inaperçu, sinon la police ne lui courrait pas après depuis trois ans.

Ça se trouve, je le croise chaque matin et je l'ignore. C'est vrai que quand je marche dehors, je suis enfermée dans mon univers, mes pensées, ma musique, mes discussions avec mes amis. Et à côté de moi, il passe, le gars de mes fantasmes, sans que je le remarque. Pour lui je peux être n'importe laquelle de ces jeunes écervelées qui rient fort dans la rue. Il ne sait rien de moi tout comme je ne connais rien de lui.

Et si nos regards se croisaient... Peut-être que juste ça suffirait.

Ou alors... alors...

Si on se croisait, si on se tombait dessus, le jour où il est poursuivi par la police. En pleine fuite, les flics sur ses talons, les balles qui sifflent. Il se ferait acculer dans un coin, et moi je courrais vers lui, je protégerai son corps de mon corps. La police penserait que je suis avec lui, ils tireraient quand même. Les mêmes balles traverseraient nos chairs et nous tomberions au sol, l'un contre l'autre, notre sang se mélangerait. Je me retournerais contre lui, nos regards se riveraient l'un à l'autre, comme au ralenti. Il verrait dans mes yeux que j'étais prête au même sacrifice que lui, et on s'embrasserait. Nos langues mêlées, le goût du sang, et on mourrait comme ça, dans un dernier souffle, sous le regard des assassins ébahis.

J'suis grave folle de me faire des films comme ça, mais c'est marrant. Et c'est mieux que de faire les mêmes rêves que mes moutons de parents, de vacances au soleil au pays des esclavagistes, de tout posséder sans se rendre compte que ça signifie ne rien laisser aux autres...

Ouais, je fantasme sur le Rédempteur, et je sais qu'il est beau.

Et même s'il est moche, je le prends quand même.

[Edouard L.] <http://de-la-lutte.over-blog.com>

Hier, j'ai participé à un débat politique avec un ancien maire de Paris, la première fois depuis longtemps. Cela m'a rappelé pourquoi je détestais tellement cette race. Pour montrer ce qui est à l'origine de ma réflexion, je vous retranscris ici une partie de ce débat que j'ai enregistré :

Lui : De quoi m'accusez-vous exactement, Monsieur Landermier ? D'être un criminel ? Je suis un homme politique, je fais de la politique, et cela implique parfois de prendre des décisions difficiles, qui peuvent faire du mal à certains pour le bénéfice du plus grand nombre. Personne n'aime payer des impôts, mais il est du devoir d'un homme politique de déterminer quelles sont les taxes qu'il convient d'imposer. Être un politicien est difficile, mais ce n'est pas un crime.

Moi : Là où votre assertion est mensongère, c'est qu'elle est mal formulée, et par là, elle travestit la vérité. La problématique n'est pas de savoir si c'est mal d'être politicien, mais de savoir si c'est un crime de mettre en place un système politique qui va engendrer et perpétuer de la pauvreté en toute connaissance de cause. La pauvreté cause des morts. Être responsable de la mort de quelqu'un est un crime.

Lui : Ce sont les comportements extrémistes comme les vôtres qui causent des morts. Nous, hommes politiques, héritons d'une situation contre laquelle nous faisons ce que nous pouvons, avec nos idéaux et notre bonne foi. Ce sont les circonstances qui causent éventuellement des décès, la crise, le froid en hiver, le désespoir face à la pauvreté. Mais nous ne créons pas cette pauvreté ! Nous ne sommes que des hommes, comme les autres, qui nous battons pour la société, avec nos idées.

Moi : Encore un mensonge, et qui plus est un mensonge dans lequel vous ne croyez pas vous-même. La politique devrait être un combat d'idées, mais elle n'est devenue, depuis longtemps, qu'une affaire de carriériste. Et il est impossible de défendre honnêtement des idéaux lorsque le seul souci qu'on a en tête est de s'élever socialement et de gagner toujours plus d'argent. C'est tout simplement antithétique.

Lui : En quoi s'élever socialement est un mal, n'est-ce pas l'inspiration de tout être qui veut avoir une vie meilleure ?

Moi : En ce que défendre des idéaux signifie placer les idées au-dessus de soi, de son intérêt personnel, être prêt à sacrifier une partie ou la totalité de sa carrière pour faire gagner ses idées. Or, aux yeux des politiciens dont vous faites partie, rien n'est plus important que soi-même, et vous le prouvez chaque jour, comme le montre les incessantes affaires amenées devant la justice.

Lui : Encore des critiques faciles, c'est de la démagogie. En quoi êtes-vous au-dessus de tout ça ? En quoi apportez-vous une solution ?

Moi : La solution est incluse dans la critique, pour qui regarde la problématique avec honnêteté. Puisque je déplore l'absence de morale dans le monde politique, la solution est de réintégrer la morale dans ce domaine.

Lui : Mais personne n'est immoral en politique. Nous sommes juste humains, avec nos qualités et nos défauts.

Moi : Cela n'a pas à être.

Lui : On n'a pas le droit d'être humain ?

Moi : Non. A partir du moment où vous vous présentez pour être élu, vous n'avez pas le droit de revendiquer cette qualité. Si vous demandez au citoyen de vous faire confiance, alors vous devez de mettre cette faillibilité de côté. C'est juste une question de volonté. Et si vous n'avez pas cette volonté, alors vous n'avez moralement pas le droit de vous présenter, et de promettre que vous agirez pour le peuple, alors que vous savez dès le départ que ce sont vos propres intérêts que vous allez servir.

Lui : C'est quoi cette notion de moralité dont vous parlez ? C'est une illusion. Il ne faut pas croire que lorsqu'un politicien dérape c'est parce que dès le départ il n'était là que pour ça. C'est juste que le pouvoir met à notre disposition des tentations, et que parfois certains cèdent. C'est tout, c'est humain. Il n'y a pas d'histoire de moralité là-dedans.

Moi : Bien sûr que si. Vous essayez de justifier ce qui n'est pas justifiable. En quoi est-ce si difficile de dire " non, je ne prendrai pas cet argent qui ne me revient pas " ? On ne vous demande pas d'être infaillible toute votre vie, mais juste pour la période de temps durant laquelle vous vous êtes engagé à servir l'état. Accepter d'être faillible

ne signifie pas s'exonérer de tout devoir. Et le meilleur moyen pour forcer les politiciens à respecter leur devoir est de faire qu'il ne soit plus possible de faire de l'argent grâce à la politique.

Lui : C'est profondément stupide. Puisque la politique donne le pouvoir, elle ne peut que permettre de s'enrichir, ne serait-ce que parce que de hautes responsabilités entraînent une haute rémunération.

Moi : Être bien payé ne signifie pas devenir riche. Il est normal d'être bien payé, et c'est même souhaitable, pour tout le monde, mais il est anormal de devenir riche. Et pour ré-instaurer la morale dans la politique d'ailleurs, la première des actions serait d'interdire la politique aux riches.

Lui : Ridicule. Et pourquoi cette discrimination s'il vous plait ?

Moi : Parce qu'il y a conflit d'intérêts. On ne peut pas servir l'état en servant la richesse. Je vous rappelle que notre devise est « Liberté, Egalité, Fraternité ».

Lui : Je ne vois pas le rapport.

Moi : Être riche, c'est être en plein dans l'inégalité. Garder les richesses pour soi est à l'opposé de la notion de fraternité. Si on ne croit pas dans les valeurs de l'état, comment peut-on servir ses intérêts ?

Lui : N'importe quoi ! Et même ! Même si on interdit la politique au riche ? En gravissant les échelons de la politique, on gagne en influence, en relation, et la richesse vient à soi.

Moi : Cela ne doit pas être permis, pour les mêmes raisons. Servir l'état doit être un engagement personnel, et accepter cet engagement signifie laisser de côté l'appât du gain. Si on rendait impossible le fait de pouvoir s'enrichir en faisant de la politique, les êtres amoraux s'écarteraient automatiquement de cette carrière, et le monde politique s'assainirait aussitôt.

Lui : C'est de l'utopie bêtifante. La politique a toujours été ainsi, et vous ne la changerez pas avec vos belles paroles.

Moi : C'est bien de cela dont vous devriez vous méfier, monsieur le député-maire-président de conseil d'administration. Nous savons très bien que nos paroles ne suffiront pas.

Lui : Qu'est-ce que cela sous-entend ?

Moi : Que parce que vous n'écoutez pas la parole du peuple, celui-ci devra tôt ou tard vous forcer à le faire.

Lui : C'est très dangereux ce que vous dites monsieur Landermier.

Moi : Dangereux pour qui ? Pour moi qui n'ai rien ? Pour ceux que vous dépossédez chaque jour un peu plus ? Pour les millions de personnes en France qui vivent sous le seuil de pauvreté pendant que vous vous gavez de vos multiples émoluments ?

Voilà. J'ai peut-être été un peu loin dans mon propos, je ne suis pas pour la violence. Mais la mauvaise foi des politiciens de ce genre m'horripile.

Pourtant la vérité est simple, elle s'étale sous nos yeux, et cela m'a fait réfléchir un peu plus avant sur cette problématique.

Aujourd'hui, quel est l'unique objectif d'un parti politique ?

Gagner les élections.

Dans cette optique, les membres qui dirigent ce parti vont orienter leur programme en fonction des opinions publiques, séduire les électeurs en les caressant dans le sens du poil.

Mais succomber à cette stratégie ne peut se faire qu'aux dépens des idéaux pour lesquels le parti politique est censé combattre. L'avis populaire fluctue, une orientation politique ne peut pas se permettre cette lubie, sauf à en perdre son identité. Et on se retrouve alors dans la situation actuelle, où on ne sait plus qui est de droite, qui est de gauche, qui est libéral, qui est social, un flou politique marasmique dans lequel il devient impossible de se retrouver.

Comment des électeurs pourraient-ils alors s'investir dans une campagne politique, sans repère solide ? D'autant plus que la société, dans laquelle ces pseudos partis politiques sévissent, s'engluie dans l'inefficacité, car à force d'orienter leurs décisions et leurs actions en fonction des sondages et des intérêts de leur tribu, les politicards ne poursuivent plus de politique, dans le sens originel du terme.

Cette attitude est un véritable danger pour notre société, en ce qu'elle démobilise les citoyens vis à vis de la chose politique, et donc de leur propre bien-être et avenir, car censément, c'est de ça dont devraient s'occuper ceux qui sont élus.

La seule solution consiste à virer les politicards du paysage politique, et pour cela, il faut que la base se révolte, parce que les sangsues sont bien accrochées. Quand je parle de la base, je parle des militants, de quelque parti qu'ils soient. Les militants doivent faire l'effort d'identifier parmi eux ceux qui sont là par idéal et les porter aux postes de responsabilités, au détriment des carriéristes.

Comment faire la différence entre les deux ?

A mon sens, le premier indice, c'est l'honnêteté. Quelqu'un qui s'assoie sur ses principes pour pouvoir gravir les échelons peut difficilement être classé parmi ceux en qui on peut avoir confiance pour défendre les idées du parti.

Il faut également se méfier des forts en gueule. Les débats politiques de nos jours ne sont que des joutes oratoires où on ne juge pas des idées de chacun, mais où l'objectif est de prendre l'ascendant sur son « adversaire », en lui coupant la parole à la moindre remarque, en sortant de bons mots pour le ridiculiser, en jouant de l'indignation ou de tout autre sentiment qu'on juge propre à servir notre propos. Ce n'est pas ça la politique. Ça, c'est juste du spectacle, le règne de la communication dans un monde de superficialité. Tous ceux qui utilisent de telles méthodes doivent être écartés, parce qu'ils desservent les idéaux, et que leur présence empêche notre société de retrouver une cohérence politique.

Je ne dis pas que c'est simple à faire, je ne dis pas que cela suffira. Mais c'est une étape incontournable pour soigner le mal dont nous souffrons.

Et vous ? Qu'en pensez-vous ?

[Jean-Pierre R.]

Après réflexion, je me demande si je ne me suis pas trompé de cible.

Les enfants doivent être protégés de la télé, c'est un fait. Mais si on ne rééduque pas leurs parents, cela ne sert pas à grand chose.

Autour de moi, petit à petit, les choses se sont un peu améliorées, ces derniers mois. A force d'avoir une démarche volontariste, pour un éveil intellectuel de meilleure qualité de nos progénitures, nous avons rencontré de nouvelles personnes, forgé de nouvelles amitiés, élaboré de nouveaux projets. Il existe à présent une vraie dynamique, mais ceux qu'elle a touchés ne sont que ceux qui y étaient sensibles, et ce n'est pas la majorité.

Bien sûr, nous avons aussi interpellé la mairie pour avoir son soutien et lui faire comprendre que c'était dans son intérêt, qu'en aidant les adultes à s'occuper de leurs enfants, on contribuait à pacifier la vie sociale.

Mais après un peu plus d'un an d'activité dans ce sens, le bilan est mitigé.

Oui, ma qualité de vie est meilleure, ainsi que celle des personnes que j'ai réussies à emmener avec moi. Mais cette influence ne s'étend pas au delà du quartier, et même dans celui-ci elle ne touche pas tout le monde, loin s'en faut. Les autres, ceux qui m'entourent et que je ne connais pas ou peu, font aussi partie de mon univers. Leurs vies impactent la mienne, et la qualité de mon bonheur et de ceux que j'aime dépend des limites du leur. Quelle que soit la qualité de vie que j'acquiers, si les choses continuent d'empirer pour les autres, j'en souffrirais tôt ou tard. Je ne suis pas à l'abri d'une révolte sociale, qui embarquerait mes enfants dans sa tourmente, je ne suis pas à l'abri d'un disjoncté de la vie qui désirerait prendre chez moi quelque chose qu'il n'a pas. Aucun de ceux que j'aime n'est à l'abri d'un fou, d'un malfrat, d'un alcoolique au volant, de la simple misère, qui pousse un homme parmi d'autres à une action irrationnelle.

Ce que j'ai commencé à faire change un peu les choses, mais pas assez. Pas assez tant que nous ne serons que quelques acteurs isolés, quelques gouttes d'eau dans une mare, qui contemplent l'océan.

La société évolue au fil de la croissance de nos enfants, et ceux-ci grandissent en calquant et en amplifiant les exemples que cette même société leur vend.

Quels sont ces exemples ? Des politiques carriéristes qui érigent le mensonge en credo, qui manipulent et trompent, simplement pour être élus, des réussites sociales indexées sur l'argent amassé, quel que soit le coût moral de celui-ci. Et cette publicité, cette putain de publicité qui érige en référence des exemples incompatibles avec notre réalité, qui transforme le cerveau de nos enfants pour le pire et jamais le meilleur. Cette publicité irresponsable, par son amplification à outrance, par ses raccourcis intellectuels qui formatent nos modes de pensée.

Non, ce n'est pas normal de se gaver de nourriture toute la journée, non ce n'est pas souhaitable d'avoir le dernier 4x4, ni pour moi ni pour le monde autour de moi, non ce n'est pas un progrès de pouvoir regarder soixante quatorze chaînes de télévision vingt quatre heures sur vingt quatre.

Non, ce n'est pas normal que les législateurs que nous avons élus ne mettent pas en place des lois pour nous protéger de la zombification de masse. Parce que oui, l'homme est faible. Nous avons du mal à résister au petit plaisir des émotions faciles que génère le petit écran, nous avons tendance à nous laisser aller à la facilité, et plutôt que de cultiver notre jardin (que d'ailleurs plus grand monde n'a), nous préférons rester le cul vissé dans notre fauteuil.

Pour autant, que dit-on à nos enfants dès que nous les voyons se vautrer des heures devant la télé ?

Consciemment, nous savons que c'est un mal, de passer ainsi autant de temps à ne rien faire. Mais combien d'entre nous résistent ? Bien sûr, il est nécessaire et indispensable de reposer notre esprit et d'avoir un minimum de loisir pour ce faire, mais la civilisation du loisir, tel que nous sommes en train de la vivre et de la construire, où on optimise le temps en dehors du travail de manière à n'avoir que des activités de loisirs, c'est la civilisation de l'improductivité, de la vacuité.

« Panem et circenses », on sait comment ça finit.

Ce n'est pas passer notre temps devant des films ou des émissions de télé-réalité qui donnera un sens à notre vie. Cela ne nous rendra pas plus heureux. C'est juste accepter de vivre par procuration des sentiments que nous n'avons pas le courage d'aller chercher. C'est juste accepter de ne pas vivre pendant quelques heures, se donner une dose de sommeil conscient, avec des rêves un peu plus réels que ceux que notre cerveau génère durant notre inconscience.

La télé aurait pu devenir un outil d'information, de détente, et de culture formidable, elle aurait pu... Mais c'est un outil dangereux, qui peut être utilisé à bon ou mauvais escient. Et comme dans chaque cas où il y a une possibilité d'exploitation à objectif financier, l'absence d'un contrôle responsable engendre l'abus. Le seul objectif des chaînes, comme il a été dit par un de ces abuseurs sans scrupule, est de vendre du temps d'attention, rendre nos cerveaux accessibles à toujours plus de publicité. Les programmes sont donc faits pour séduire le public, pour les rendre accrocs, pour flatter ses instincts efficacement, sans considération responsable d'aucune sorte, et surtout d'ailleurs, en refusant toute responsabilité sur les comportements que les programmes pourraient engendrer chez des personnes mentalement faibles.

La télé est le principal vecteur d'exemples de comportements négatifs, et parce qu'il est dans la nature des enfants de reproduire ce qu'ils voient par mimétisme, ils adoptent ces comportements sans en comprendre les réelles conséquences, et les amplifient par simplification réductrice.

En s'affranchissant de toute responsabilité, la télévision devient une des principales causes de la dégénérescence de notre société. On confond liberté d'expression avec irresponsabilité morale. Elle vend des exemples dans lesquels la moralité est absente, que les enfants copient pour devenir des adultes immoraux.

La télé est une drogue, une drogue douce certes, au même titre que l'alcool ou le tabac. Avec le temps on a commencé à prendre conscience du caractère fortement nuisible de ces deux derniers, et on

essaye d'en protéger nos enfants. A quand une pareille prise de conscience pour la télévision ?

[Marie-Louise G.d.R.]

M'inquiéter à cause de l'existence de cet assassin ?

Et pourquoi cela grand Dieu ? Il ne connaît même pas mon existence, le pauvre. Je dis le pauvre, parce qu'il doit être bien malheureux, comment expliquer sinon qu'il tue ceux qui ont la chance d'avoir un peu de bien ? C'est de l'envie, de la vengeance aveugle parce que lui manque de tout. Enfin... c'est une hypothèse.

La misère pousse à de telles extrémités parfois.

Le monde n'a plus toute sa tête, c'est bien triste. Tout perd son sens, on n'a plus le respect des valeurs.

Ce n'est peut-être pas sa faute à celui-là. Il a dû naître dans un de ces quartiers déshérités. Il n'aura appris à s'exprimer que par la violence. Pour autant, il fait visiblement preuve d'intelligence, étant donné le nombre de ses victimes. Il a dû faire un minimum d'étude pour cela. C'est un fait, il n'y a plus de ségrégation à ce niveau, tout le monde peut faire des études avec les aides qu'on accorde maintenant. Et cela n'est pas un mal, notez-bien. Moins on aura de non-instruits, plus on aura de chance de réduire la pauvreté. Il faut rendre ces gens capables de se débrouiller pour devenir maître de leur destin et sortir de la misère.

Quant à moi, je ne crains rien, pas plus que mon mari. Ce Rédempteur, nom un peu ridicule vous l'admettez, ne tue que des gens un peu people, des gens dont on parle dans la presse, de ceux qui étalent leur richesse, et leurs malversations pour certains, me suis-je laissée dire.

Nous... c'est différent.

Nous ne sommes pas des « m'as-tu-vu ». Nous vivons de notre côté sans nous faire remarquer. A quoi cela servirait-il ? A attiser l'envie des autres ? Non, ce serait mal venu. Un peu de charité pour ceux qui n'ont rien, tout de même !

Nous ne faisons de mal à personne, pas de politique, pas d'ostentatoire. Nous sommes riches parce que nous le méritons, Charles-Henry a beaucoup travaillé pour cela, il a le génie de la finance, un don du ciel ! Nous le méritons, et nous savons rester à notre place. Le luxe discret, le feutré, notre communauté n'a pas

besoin des feux de la presse, cela serait déplacé. Chacun à sa place et tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes.

Néanmoins, j'espère qu'il sera bientôt arrêté, bien évidemment. Il y a déjà tant de douleur sur notre belle planète, pas besoin d'en rajouter avec un tueur en série Français. J'espère qu'il sera possible de le soigner aussi. C'est vrai, personne ne mérite de rester malade ainsi. La folie est une véritable tragédie... surtout chez les pauvres, elle ressort avec une telle violence !

Dieu nous en préserve.

[Johann K.]

Je vois toute cette beauté qui s'étale devant mes yeux affamés et cela me serre le cœur, parce que je n'y aurai jamais droit. Jamais je ne pourrais caresser ces lèvres de mes lèvres, je ne serai pas la bouche à laquelle elles aspirent. Je ne serai jamais la source de son désir, le corps au creux duquel elle voudrait se blottir.

Je pourrais me contenter d'une moche, comme moi. Et nous formerions un couple moche, qui ferait des enfants moches... Mais je les aimerais, ce serait mes enfants, et peut-être qu'en s'aimant, nous pourrions être heureux, malgré tout.

Mais c'est elle que je veux, cette pulpeuse latine, langoureusement exhibée sur cette une de magazine. Ou une Halle Berry, une Scarlett Johanson, une Jessica Alba... Une, dont le regard m'évaderait de ce gris dans lequel je me morfonds.

Je suis laid, le reflet de notre monde, en quelque sorte. Je travaille beaucoup, dans un bureau pas très grand. Un bonjour-bonsoir avec les collègues, un pot de départ de temps en temps, et le soir, de retour chez moi, je suis seul devant mon écran. Je joue des heures, je vidéotise, un petit porno pour un peu de bon temps, de la musique tout le temps... je trompe l'ennui, je le passe, ce temps, je l'use, en n'en rien faisant.

Et lorsque par mégarde le silence s'installe, concentré que je suis sur une tâche prenante, je me parle à moi-même, pour tromper l'absence.

Je suis seul, et je me demande ce que ça ferait si tout le monde était seul. Est-ce que nous nous rassemblerions soudainement dans un éclair de lucidité ? Est-ce que nous réapprendrions à nous aborder, nous parler, nous comprendre ?

Plus nous sommes nombreux, plus nous sommes seuls, c'est quand même un étrange paradoxe ...

Et dans cette multitude, il y en a un qui tue. Est-ce qu'il tue par désespoir, ce Rédempteur ? Est-ce qu'il est seul ?

Tuerais-je pour ne plus être seul ? Pour attirer à moi les regards, les paroles... la vie ?

Non. Je n'ai pas envie de tuer. Je n'ai pas envie de grand chose...

Enfin si, j'ai des désirs, je crois. Mais cette absence d'énergie que le gris a mis en moi m'anesthésie.

Non, je ne tuerais pas. Je ne crois pas...

...

Mais lui... il est vivant.

[Pierre L.]

On ne peut pas vivre sans raison, sans espoir.

C'est dans notre nature d'avoir un objectif, quelque chose à atteindre.

Yann a raison.

Si on n'a pas de rêve, pas de projet, on se contente de subir la vie. On subit sans vraiment exister, on en vient à servir les rêves des autres. Mais soi-même, on devient de moins en moins quelqu'un, pour devenir de plus en plus quelque chose.

Je n'avais plus de but, plus rien. C'est ça qui m'a tué.

J'ai tout perdu, tout abandonné.

J'ai envie de revenir, vraiment... Reprendre pied.

Mais je ne sais pas à quoi m'accrocher, à qui.

Quelque chose, quelqu'un.

...

Quelqu'un...

Laure.

Je l'ai si bien caché dans un coin de mon esprit que j'en avais oublié son prénom.

Ma fille, mon p'tit trésor, Laure.

Je l'ai abandonnée... parce que j'étais stupide, faible...

Et pourtant, j'étais important pour elle, je m'en souviens. Quand elle me souriait...

J'étais son père.

Et ses petites mains, quand elle me touchait le visage...

Je l'ai abandonnée... Il n'y a pas de mot pour ça.

A cause de moi, elle n'avait plus de mère, et je l'ai privé aussi de père.

Ça fait tellement longtemps. Elle a du grandir toute seule, forcément.

Toute seule... Une si grande absence, ça ne se répare pas... Si ?

Je ne pourrais pas être pardonné, jamais. Je ne me pardonnerais pas si j'étais elle.

Je sais.

Mais...

Mais je pourrais compenser, me racheter un peu... Peut-être pas pour tout, mais un peu.

Juste un peu.

Chapitre 8

[R]

On ne mérite pas la mort parce qu'on dispose de plus d'argent qu'un autre. On ne mérite pas la mort parce qu'on est riche. Personne ne mérite vraiment la mort.

Mais lorsque l'état ne remplit pas son office, lorsque les trois mots qu'il est censé représenter ne forment plus que le souvenir d'un espoir, lorsque la loi défend ceux qui abusent, lorsque les voix de protestation ne portent pas plus loin qu'un jet de salive, quel moyen reste-t-il à l'homme du commun pour que justice soit rendue ?

La richesse ne se mérite pas, car personne ne mérite d'être riche, pas plus que quelqu'un ne mérite d'être pauvre. Personne ne vaut à ce point plus ou moins qu'un autre. La richesse est juste un abus, l'abus d'une position dominante, un abus de faiblesse.

La seule chose qui se mérite, c'est le bonheur. Mais personne n'a le droit de nuire au bonheur des autres pour construire le sien. Et lorsqu'on autorise certains à emprunter cette voie, en ne laissant pas à ceux dont on abuse l'opportunité de rétablir légalement l'équilibre, quelle solution reste-t-il ?

Il ne peut y avoir de richesse sans pauvreté.

Depuis des siècles, les méfaits de la richesse s'étalent sous les yeux de chacun, sans que cela ne perturbe ceux qui en sont les détenteurs. C'est la civilisation de l'inégalité et de l'égoïsme.

Puisque la loi ne sert plus à rendre la justice, il faut bien trouver un moyen de rétablir ce qui doit être. Et puisque la raison elle-même ne

peut convaincre ceux qui abusent de revenir à l'équité, puisque la force est inféodée au pouvoir, lui-même contrôlé par ceux qui formalisent l'abus, il ne reste plus que la solution de la violence.

Personne ne mérite la mort uniquement parce qu'il est riche, mais puisqu'aucun gouvernement n'aura le courage ou la clairvoyance de lui faire abandonner ce qu'il a acquis à tort, la seule solution restante est l'élimination.

Je tue le riche parce qu'il vole le bonheur des autres pour accroître le sien.

Je tue le riche parce qu'il se croit innocent.

Je tue le riche parce que son absence de culpabilité justifie son égoïsme.

Je tue le riche parce qu'il déguise le mal sous les appareils de la jouissance.

Je tue et ne demanderai pas de pardon.

Sauf si un jour tu me prouves qu'il existe une autre solution.

[Soufiane B.]

Pendant un moment, on a pensé que c'était fini. On s'était habitué au rythme d'un meurtre tous les mois, à peu de chose près. Je me suis même dit que les flics l'avaient serré en douce, et qu'ils l'avaient éliminé. Plus de deux mois sans nouvelles du Rédempteur et votre vie n'a plus le même goût...

C'est étrange comme on se fait à la violence, comme on l'a dédramatise, on fait de l'humour dessus... Enfin « on »... pas tout le monde, je fais de l'humour dessus. Mais peut-être est-ce parce que c'est comme si c'était virtuel, en quelque sorte. Ce n'est pas nous que cela atteint, ce ne sont pas nos vies qui sont en jeu, mais celles de ceux qui sont dans un autre monde que le nôtre. C'est peut-être pour ça que le Rédempteur a une image si anormalement positive. Quatre vingt quinze pour cent de la population ne se sent pas menacé par lui. Et plus ça va, plus j'entends de voix qui disent qu'il peut constituer un remède, principalement à la gauche de la gauche, bien entendu, mais aussi chez des gens que je pensais plus réfléchis, plus mesurés. Et surtout, pendant ce petit laps de temps sans nouvelles de lui, j'ai remarqué que de plus en plus de gens commençaient à en parler en bien.

Mais non, Il est encore là. Soixante douze jours de silence, puis la mort de la première fortune de France, on peut difficilement faire plus emblématique comme meurtre. De quoi réveiller les idées et les débats. Les autres journalistes commentent l'importance de cet assassinat, mais moi ce qui m'occupe l'esprit, c'est le délai.

C'est peut-être voulu, bien sûr, pour provoquer une réflexion durant son absence, d'autant plus que son dernier message parlait de sacrifice, le sien peut-être, qui en appellerait d'autres. D'ailleurs, pour le coup, la seule tentative d'imitation a été pitoyable. Le pauvre demeuré qui en était l'auteur était si maladroit qu'il n'a fait qu'entailler le bras de sa victime avant de se blesser lui même et de se faire maîtriser par les témoins de la scène.

Pour en revenir au délai, soit il était voulu donc, soit c'est juste une conséquence, celle de la difficulté d'atteindre sa cible. Et cette idée me parle. Elle rend certaines hypothèses plus probables, et d'autres moins.

Même si on considère qu'un groupe bien organisé peut rencontrer quelques problèmes pour mettre en place un assassinat de cette envergure, si son objectif était de continuer à faire passer le message, il aurait frappé une cible secondaire en attendant, pour respecter le délai « rituel » entre deux morts.

Par contre, s'il s'agit d'un homme seul, ce n'est pas du tout le même schéma. Meticuleux comme il est, il ne peut pas brusquement changer de cible parce qu'il n'arrive pas à atteindre celle qu'il s'est fixée. Il va persévérer, et attendre son moment.

Depuis le début de cette affaire, il y avait deux pistes, un homme seul ou une organisation structurée. A présent, avec l'accumulation de détails, je crois que mon idée est faite. Il s'agit d'un seul homme, j'en suis sûr. C'est mon instinct qui me dit ça.

Quoi qu'il en soit, qu'il s'agisse d'une personne ou de dix, ce n'est plus mon affaire. Ce qui m'importe, c'est le message, et l'impact qu'il a sur la société. Bon, bien sûr, au départ, je voulais poursuivre mon enquête, trouver de qui ou de quoi il s'agissait, être le premier... une idée un peu vaine en soi.

Maintenant, lorsque je constate l'effervescence grandissante qui anime les différentes couches de la société, je me rends compte qu'il y a beaucoup plus intéressant à faire : analyser et rendre compte des mutations qu'il génère dans la population et dans les idées. Ce n'est pas en tuant qu'il fait bouger les choses, c'est en provoquant des réactions, des débats, la frontière entre les idées évoluent. Bien sûr, entre tous les cris et les coups de gueules, ça ressemble assez au chaos tout ça, mais moi, je crois que c'est un chaos régénérateur.

Quelque chose va sortir de tout ça, et ça, c'est excitant.

[Jean-Pierre R.]

Hier soir, j'ai saboté ma première antenne relais de TV, et le relais du câble, pour faire bonne mesure. Il fallait passer à l'acte, ou plutôt accomplir quelque chose de plus engagé, de plus fort. Alors l'idée du sabotage m'est venue.

Pas très malin comme idée, avec du recul.

Mais pfiouu... gros succès.

Pour autant, je ne suis pas très fier de moi. J'ai eu un sentiment de culpabilité assez désagréable, qui m'a poursuivi durant toute mon « intervention commando ». A bien y réfléchir, ça indique que, quoique je suis puisse dire pour me justifier, j'ai conscience d'être coupable d'un acte répréhensible.

Le vandalisme, ça reste du vandalisme, même si c'est fait dans un esprit civique... Vandalisme civique... voilà un couple de mots qui me vaudrait des remarques acerbes de la part du professeur de ma fille.

Ça parle, ça vitupère dans les escaliers de l'immeuble, et partout dans les rues. Clairement ça a fait renaître du lien social ! Au moins un but atteint, pour un temps. Combien de temps exactement, je ne sais pas. Il est évident que les réparations iront rapidement. Mais ce court délai doit être mis à profit pour initier quelque chose de constructif... Discuter, débattre déjà, et trouver un relais pour avoir une action un peu plus large, communale dans un premier temps.

J'avoue qu'une fois cette destruction commise, je ne sais pas trop quoi faire de plus...

[Mélodie B.]

Je comprends pas pourquoi mes parents n'arrivent pas comprendre ce qu'est la décroissance. Ils s'enferment dans les on-dit colportés par l'idéologie libérale, sans absolument tenter de discerner le vrai du faux. Qui c'est la gamine dans cette histoire ? Moi ou eux ?

Moi j'essaie de comprendre, je m'informe. Eux, ils se contentent de répéter ce que leurs chefs idéologiques disent. C'est des moutons.

Mais c'est pourtant pas compliqué de comprendre, ça demande juste de prendre un peu de temps. Il suffit d'aller chercher sur internet. Et si tu veux qu'on te mâche le travail, tu vas sur wikipedia, et tu lis l'article dédié au sujet. C'est une synthèse claire, vingt minutes de lectures pour comprendre un peu. C'est trop vingt minutes ?

Il est où le problème ?

La vérité, c'est que ça les arrange de croire la libéroclique. Ça leur permet de ne pas se remettre en question, de pouvoir profiter de leurs petits plaisirs égoïstes, d'avoir une vie agréable, sans se demander si c'est pas aux dépens des autres. Et les autres, c'est pas juste les pays pauvres, c'est nous aussi, leurs enfants, leurs descendants. C'est nous qui allons payer l'addition.

Comment c'est possible que je sois leur fille putain !

La décroissance est mal vue à cause des lobbies industriels et financiers, qui voient en elle un danger pour leur survie et qui lui donne donc l'image d'une idéologie rétrograde qui veut faire retomber la société à l'époque néandertalienne.

Mais c'est de la désinformation. La vérité est pourtant simple, la décroissance s'inscrit tout droit dans la suite de l'idéologie humaniste, et c'est parce qu'elle place l'humain au centre de la société qu'elle déclare qu'il faut préparer la fin des ressources naturelles et corriger les effets négatifs de l'humanité sur la nature.

Et oui, forcément, ça va engendrer des changements dans notre mode de vie, bien sûr qu'on va perdre en luxe et en capacité de consommation ! Mais c'est pas pour autant que notre qualité de vie baissera, c'est ça la différence. Parce que la qualité de vie, c'est avant tout la qualité de relation que t'as avec les autres, avec les gens que t'aimes. Si tu apprends à prendre en compte les intérêts des autres, tu

vas en retirer de l'amour, parce que les autres sentiront que t'es quelqu'un de bien, et ils te le rendront. Si tu penses pas qu'à ta gueule et que tu prépares l'avenir de tes enfants, ils te le rendront, et vous pourrez vous aimer. Moi je peux pas aimer des gens qui vivent aux dépens des autres. C'est tout, c'est pas compliqué.

La décroissance, c'est juste l'avènement de la société responsable. Je vois pas ce qu'on peut reprocher à ça.

[Pierre L.]

Seul ce qui est vivant existe. Un objet n'existe pas, il est.

C'était comme une révélation, surgie en moi ce matin, au réveil.

Même une œuvre d'art n'existe que par la perception qu'un être vivant a d'elle.

La matière n'existe pas, nous seuls avons cette importance exceptionnelle.

Durant ces dernières années, j'existais, mais je n'en avais pas conscience. J'étais dans une espèce de coma, une brume opaque qui anesthésiait ma perception, ma réflexion et mes sentiments... On me croyait toujours saoul, mais j'avais à peine de quoi me payer une bouteille de temps en temps, lorsque je remontais trop près de la conscience.

Je me suis enfoncé dans cette non-vie pour fuir, mais la fuite n'a de sens que si elle mène quelque part. De rêve en hallucination, je m'éclipsais, me transformais, pour devenir cette chose devant laquelle on passe en l'ignorant, un objet de décors.

Je ne suis pas un objet. J'existe.

Je me sens presque euphorique, face à cette redécouverte.

Je ne sais pas combien de temps cela durera, je ne sais pas si cela a un sens.

Et voilà que je parle comme Yann...

La vie est faite de rencontres, une seule d'entre elles peut suffire pour vous remonter lorsque vous êtes au fond. Peut-être est-ce lui, ou peut-être était-ce le bon moment, j'émergeais de ma folie et il est venu à moi...

Et si Dieu existait, et qu'il l'avait mis sur mon chemin ?

...

Si Dieu existait, je n'aurais pas tué ma femme.

[Edouard L.] <http://de-la-lutte.over-blog.com>

DU PROFIT

La notion même de profit est contraire à l'intérêt de la communauté.

D'un point de vue définition, le profit est l'avantage moral ou matériel que l'on retire de quelque chose. Or, tirer avantage ou un bénéfice d'une action, ce n'est pas comme obtenir une compensation pour l'action accomplie. Accomplir une tâche ou un travail et en recevoir le fruit logique, c'est ce qui constitue la rémunération. Le profit, c'est ce qui est au-delà de cette rémunération.

A partir du moment où le prix de vente de quelque chose est différent de son prix total de production, quels que soient les paramètres qu'on prenne en compte dans cette démarche de production, il y a déséquilibre. Soit cette chose est trop payée, soit pas assez, mais dans les deux cas la communauté va en souffrir, puisqu'un des deux partis sera lésé. Le mécontentement engendré peut alors devenir source de tension et de conflit, engendrant des effets négatifs sur d'autres membres de la communauté, qui en sera d'autant plus perdante.

Bien sûr, si celui qui tirait bénéfice du déséquilibre en reversait l'intégralité à la communauté, cela pourrait compenser les effets négatifs du mécontentement engendré, et l'équilibre serait retrouvé. L'expérience nous prouve cependant que cela n'est jamais le cas, puisque le profiteur agit toujours pour son intérêt propre.

Ayant ancré la notion de profit dans les fondements de notre société moderne, et en exacerbant sa présence, c'est toute la communauté qui est condamnée à souffrir du déséquilibre en constante augmentation, jusqu'à ce que soit atteint le point de rupture. Depuis l'avènement du libéralisme, les inégalités se creusent encore plus rapidement, et la somme du malheur engendré par ce mode de vie est loin d'être compensé par le bonheur récolté par une minorité.

Pour enrayer cette spirale infernale, la seule solution qui reste consisterait à interdire le profit. Ainsi, chacun serait rétribué en fonction de la charge de travail effectué et les disparités sociales ne

seraient plus dues qu'à la différence d'investissement personnel dans le temps de travail, sa pénibilité, et la difficulté de son exécution.

Bien évidemment, pour qu'une entreprise reste économiquement viable dans ce contexte, il est nécessaire de prendre en compte tous les coûts de production, de l'achat de matière première à la nécessité d'investir dans la recherche et le développement, en passant par le salaire des employés. Mais pour ce qui est des bénéfices réels, ils doivent être équitablement répartis entre tous ceux qui ont participé à la production.

Quant aux éventuels investisseurs, il est normal qu'ils soient remboursés de la valeur de leur investissement, majoré du coût de l'inflation et d'un pourcentage, modeste, relatif aux risques encourus, qu'on pourrait par exemple situer au même niveau que l'inflation. Ainsi, en toute logique, une action ne pourrait que perdre de sa valeur au fur et à mesure du temps, jusqu'à disparaître de sa mort logique, lorsque toute la valeur qu'elle représentait lors de son acquisition aura été remboursée, majorations comprises. Le système d'actionnariat redeviendrait ce qu'il devait être à l'origine, un simple système d'emprunt mutualisé entre des personnes privées. Alors, le système spéculatif actuel, qui ne fait qu'handicaper les capacités productives de la société pour le profit de quelques-uns, disparaîtrait.

Le corollaire de ce système, c'est que l'entreprise reste maîtresse de sa gestion, sans être inféodée à un actionnariat dont les motivations premières n'ont rien à voir avec la vision à long terme dont elle a besoin.

Ainsi, par cette simple règle d'égalité de traitement, c'est la véritable équité qui règnerait accompagnée de la paix sociale que les politiques appellent actuellement de leur vœux sans rien faire de réel pour la générer.

[Alexandre R.]

Le suicide... Avant, je ne comprenais pas. Comment pouvait-on mettre fin à ces jours alors qu'il y avait tellement de choses à vivre ?

J'étais jeune, j'avais un avenir à accomplir. Je regrette ce temps de l'insouciance, des emportements, des sentiments exacerbés, des projets rêvés. A présent, de l'eau a coulé sous les ponts, comme on dit, de l'eau, des torrents d'eau, et je suis lessivé.

Maintenant, je comprends le suicide, du moins une partie d'entre eux. Parce que sans doute, chaque suicide est différent d'un autre n'est-ce pas ? En même temps, il doit bien exister des sortes de... schéma, qui les décrivent.

Un de ces schémas... je suis en plein dedans. Je le vois, parce que je ressens cet appel du vide. Ces dernières années, ça a été un peu comme dans ces fondus-enchaînés dans le cinéma, l'image s'efface petit à petit, pour être remplacée par une autre... sauf que moi j'ai pas droit à l'enchaînement, juste le fondu.

Je suis sorti du monde des délires et des espoirs pour rentrer dans celui des adultes, un travail, un appartement... une femme. Et puis, le chômage, le pas-d-fric, les engueulades, les petits boulots qui se succèdent, les magouilles foireuses, cette non-envie de rentrer chez soi parce qu'on sait qu'on va encore se prendre la tête.

...

Oui, j'suis en plein dans le fondu, la vie n'a plus de goût.

Pourquoi ? Bah... parce que c'est comme ça, parce que la société qu'on a construit génère obligatoirement cette vie de merde pour une partie de la population. Et manque de chance pour moi, je suis de cette partie là.

Partie de cette partie là, welcome to the party, vienzy avant de parti... r à ton tour, sortir de la partie, sans toucher ta parti... cipation.

...

Pas top cette beuh que je fume. Me suis encore fais avoir...

Comme dans la vie, les baisés comptez-vous.

Oui, je comprends qu'on ait envie de quitter la partie, comme un jeu dans lequel on sait qu'on a tout raté. Autant lâcher l'affaire et en

refaire une autre de partie, pour repartir sur de bonnes bases. Sauf que si j'arrête celle-là, je suis pas sûr d'avoir le droit à une autre chance.

Ma vie a pas de goût, je dois du fric à toute ma famille, à presque tous mes amis, ma femme me fait chier, bouffie, aigrie par les galères. Pourtant je l'aimais, au départ... je l'aimais...

Mais voilà, faut croire que la roue tourne pas pareil pour tout le monde. Quand elle tourne bien pour un mec, peut-être qu'elle tourne mal pour un autre... ça doit être un peu comme un équilibre.

Pourtant, quand je mate bien, je vois pas trop où il est cet équilibre, vu le nombre de galériens qu'il y a. Et même pas qu'ici, pas qu'en France... dans le monde partout. Combien on est à avoir une vie de merde, une vie de rien ? Des milliards, au moins... Là dessus, tu rajoutes les enfumés, ceux qui s'en sortent, mais juste à peu près... Il doit pas en rester des masses, des gars pour qui ça tourne bien.

...

Il est où l'équilibre ?

Société de merde... Et je dis pas ça parce qu'elle m'a pas laissé de chances. Si, elle m'a laissé une chance : le choix entre une vie de merde et une vie de moyenne merde. J'ai merdé, j'ai pris l'option trois, la merde noire que j'avais pas vue au départ.

Et je me retrouve là, comme un con, à fumer mon joint sur ce pont. La nuit est pas trop froide, mais avec ma choune, va pas tarder à pleuvoir.

....

Je pourrais en finir là. Fumer toute ma beuh jusqu'à en être abruti, et me laisser tomber dans l'eau. Ça changerait rien pour personne.

...

Non, ça changerait rien.

J'aurais servi à rien.

C'est peut-être lui qui a raison, ce Rédempteur. Autant servir à quelque chose. Je crois qu'il sait qu'il va être pris tôt ou tard, alors il en emporte autant qu'il peut dans la tombe. Qu'ils les fassent payer ces enculés qui nous volent nos vies.

J'aurais pu être ça peut-être, un tueur de riches... Saigner ces bâtards qui se la pètent avec leur tune à plus savoir qu'en faire...

Ou alors j'aurais raté ça aussi... Raté un jour, raté toujours !

Il fait pas froid, l'eau doit être bonne. J'suis pas obligé d'attendre la pluie...

Et si y'en a un qui passe, là, tout de suite, un richard, je le prends avec moi. Je mets mes bras autour de lui et hop, on plonge. Je serrerai aussi fort que je peux, pour bien le lester, comme lui il m'a plombé toute ma vie...

Enfin, avec ma chance, c'est couru... y'aura rien d'autres que des clodos à passer sur ce pont.

[Jean-Pierre R.]

L'impact n'a pas été aussi important que je l'avais espéré.

Déjà j'avais oublié ceux qui reçoivent la télé par satellite... Et puis une fois la télé remise, la vie a repris son train-train. Les seules personnes que je sens réceptives à mon discours sur les méfaits de la télé sont ceux qui en étaient déjà conscients.

Je crois que j'aurais beau faire sauter autant d'antennes télé que je veux, cela ne fera pas changer le fond du problème.

Le vandalisme peut traduire toutes les révoltes qu'on veut, il ne fait que demander une solution. Mais si on n'apporte pas cette solution, il ne débouche sur rien. A part un peu de répression supplémentaire peut-être. J'ai l'impression qu'il y a plus de flics dans les quartiers ces temps-ci... Big Brother n'est pas loin.

Chapitre 9

[R]

Parce que nous sommes anonymes, un parmi des milliards, la mort de l'un d'entre nous serait négligeable ? Justifiable ?

Parce qu'ils ne connaissent pas l'identité de ceux qu'ils promettent à la mort en leur ôtant leurs moyens de survie, leurs actes ne seraient pas condamnables ?

Pourquoi auraient-ils le droit de vie et de mort et n'y seraient-ils pas soumis en retour ?

Eux, les iniques qui dirigent notre monde.

La faim tue des milliers de personnes chaque mois, alors que notre société dispose des moyens pour l'éradiquer depuis des décennies. Mais cette société en question n'est pas celle du simple citoyen, lui subit, plus ou moins consentant, plus ou moins inconscient. La société responsable de la perpétuation de la faim est celle de ces odieux iniques dont les choix orientent le monde, ceux qui détiennent le pouvoir, les riches.

Les riches... Je crache ce mot comme une insulte, car il est est le plus insupportable des défauts, parce que défaut choisi.

Lorsqu'on peut empêcher la mort de quelqu'un et qu'on refuse de le sauver, on devient responsable de sa mort. On peut s'en laver les mains, justifier son égoïsme par quelque raisonnement fallacieux que ce soit, la vérité est que lorsqu'on conserve pour soi plus que ce dont on a besoin pour assurer la vie décente des siens, alors on prive d'autres personnes des moyens d'assurer leur survie.

La mauvaise foi fera dire au salaud que la définition d'une vie décente varie d'une personne à une autre, qu'on ne peut juger la perception d'un fait qui n'est que subjectif. Je connais ces paroles, je connais leur poison, je sais quelle insensibilité et quel égoïsme elles abritent, et je les conchie. Tu peux jouer sur les mots tant que tu veux, tu peux faire danser le fiel de ton cynisme sur le lit des morts aux flancs creux, tu restes pour moi le salaud. Et si tu n'es pas l'assassin qui fauche les vies des innocents, tu en es le complice souriant.

Je te juge et te condamne, parce que le devoir d'un être responsable est de ne pas autoriser l'impunité.

[Bertrand B.]

... chié.

Ça tourne à la psychose chez les politiciens...

Déjà qu'ils me les brotaient menu avant, maintenant que le Rémouleur vient de refroidir l'un d'entre eux, ils nous mettent la pression comme jamais. Comme si ça pouvait changer quoi que ce soit ! Ils pensent peut-être qu'on laisse courir ce malade mental parce qu'on préfère passer notre temps à jouer aux cartes ?

... m'énerve.

Sans compter que les pistes prennent des directions bizarres. Entre les indices laissés sur les lieux des crimes et les enveloppes contenant les lettres, les « experts » scientifiques avaient trouvé jusqu'ici plusieurs traces d'ADN différentes, correspondant à deux femmes et quatre hommes, d'origine ethnique multiples, trois chiens, deux chats, un perroquet et un hamster.

Ça conforte en effet l'hypothèse d'un groupe de terroriste, à l'opposé de celle du psychopathe solitaire, sauf que je ne vois pas ce que vient faire là-dedans cette liste d'animaux... Ménagerie ? Un magasin d'animaux dans lequel ils se réuniraient ?

... Mouais... On a mis une équipe sur cette piste, mais je sais pas trop pourquoi, ça me travaille. J'y crois pas.

On s'est crevé les yeux sur les différentes vidéos devant lesquelles le tueur a dû passer pour se rendre sur les lieux des crimes, avec toutes ces suspects potentiels, il y a de quoi s'y perdre.

... m'perturbe.. Ca correspond pas aux premières hypothèses qu'on avait soulevées sur le tueur. Sur les premières vidéos exploitées, celles qui sont relatives aux meurtres ayant eu lieu avant que l'existence du tueur en série ne soit révélée, j'étais persuadé qu'il s'agissait toujours du même homme, plus ou moins déguisé, mais toujours le même.

Quoique... le même exécuter, mais soutenu par un groupe de personnes ?

Possible...

Mais alors pourquoi les psychologues pensent-ils qu'il n'y a qu'un auteur pour toutes les lettres ? Un seul auteur, un seul exécuter... au

pire ça fait deux personnes. A quoi servent les autres ? Repérage, suivi des cibles ?

Probable... Mais alors pourquoi j'ai cette étrange impression qui me titille le bulbe ?

Soutange, mon second, penche pour un complot à grande échelle.

Malgré mon idée récente, on n'a trouvé aucun indice d'une action du Raboteur à l'étranger.

...

Hmmm... m'énerve.

Le problème, avec les séries télévisées qui sortent actuellement, c'est que tout le monde sait quelles peuvent être les méthodes d'investigation scientifiques qu'on pourrait utiliser. De là à se dire qu'un gars un peu plus malin que les autres pourraient utiliser ces méthodes pour les retourner contre nous... moi-même, ça m'a déjà traversé l'esprit, je sais comment on peut faire pour rendre fou des enquêteurs qui ne se la joueraient que scientifiques.

Et comme le Raboteur a plutôt l'air du genre malin...

Hmmm... oui, c'est ça qui me titille ! A chaque fois qu'on a trouvé des traces d'ADN animal, c'était chaque fois une race différente, et donc jamais le même animal ! S'il s'agissait d'animaux que le tueur fréquente, on retrouverait plusieurs fois les traces des mêmes animaux, et pas à chaque fois un animal différent.

Enfoiré...

Il nous balade ! Il doit se débrouiller pour récupérer des poils d'animaux et en glisser un ou deux volontairement dans les enveloppes, ou les déposer sur les lieux du crime.

Et je parie qu'il fait de même pour les cheveux ou les poils humains...

...

Enfoiré de gros malin...

[Jean-Pierre R.]

Dans le journal, j'ai lu le texte de ce fou qui tue sans raison. Sans raison apparente. Mais moi je la vois sa raison, finalement, entre ses mots.

Oui, il est fou. Mais qui l'a rendu fou ?

Il ne tue pas au hasard. Je n'y crois pas. Les profilers disent qu'ils tuent ceux qui ont le pouvoir et l'argent par vengeance, parce qu'il a raté sa vie. Ils disent ça pour se rassurer, voilà mon avis.

« Il tue parce qu'il est fou, on n'y peut rien. Nous ne sommes pas responsables ».

...

Ce qu'il l'a rendu fou, c'est le monde dans lequel on vit.

Pourquoi j'en suis convaincu ? Parce que moi-même j'ai parfois l'impression de devenir malade tellement ce que je vois autour de moi me révolte. Bien sûr, je ne tue pas, mais c'est parce que j'ai assez de liens pour me ramener à la raison. Mais si on ne les a pas ces liens ? Si on n'a pas quelqu'un qu'on aime et qui vous aime ? Si on n'est pas intégré dans une structure sociale forte qui vous soutient ? Et bien on sombre, c'est tout.

Et notre société s'est fait une spécialité de l'abandon de l'autre, celui qui n'arrive pas à suivre, celui qui n'arrive pas à se battre, celui qui ne correspond pas aux normes que la bien-pensance érige. Que le plus fort gagne, c'est ça l'esprit du libéralisme qu'on nous vend depuis deux décennies ou plus. Que le plus fort gagne et malheur au plus faible. Sauf que le plus faible, il peut péter les plombs, et si à ce moment là il a un couteau à portée de la main, c'est dans le bide du gros riche qu'il ira le planter, parce que le gros riche est la représentation de ce qu'il hait.

Dans son cas, je crois que tuer est un aveu d'échec, un genre de suicide social. Il a dû tout perdre. Ça se trouve, c'est peut-être un de ces golden-boys ruinés par la crise, ou un pauvre gars foutu à la porte pour cause de restructuration/délocalisation/compression-de-personnel/désolé-mais-vous-plombez-mes-bénéfices-je-vais-déplacer-mon-entreprise-dans-une-de-ces-heureuses-contrées-ou-on-a-encore-le-droit-d'exploiter-sereinement-les-travailleurs.

Et il y en a qui nous font croire que la mondialisation c'est une merveilleuse opportunité pour soutenir les pays en voie de développement ! C'est à pisser de rire quand même. Pisser ou pleurer, à voir...

La mondialisation, c'est surtout l'hégémonie des grosses sociétés, aux dépens des états et des peuples. On peut faire jouer la concurrence entre les mains d'œuvres, sans craindre qu'elles n'aient un sursaut de conscience de classe, puisqu'un travailleur indien n'a strictement rien à foutre d'un travailleur polonais. Quoique... je dis ça, mais les indiens, avec leur bouddhisme, ils sont capables de prendre en considération le malheur des autres peuples, peut-être.

Ou pas.

Toujours est-il que notre modèle économique est sans doute l'un de ceux qui génèrent le plus de pétages de plomb. Alors entre devenir un SDF, un suicidé ou un meurtrier spécialisé en richard gras et dodu, fais ton choix, ami désespéré.

On dit qu'on a les politiques qu'on mérite, ça se trouve, on a aussi les psychopathes qu'on mérite.

[Mélodie B.]

Ça y est, c'est reparti, la grosse machine à désinformation bat son plein. Et l'autre poussa là, ex-ministre de mon cul, qui nous ressort son refrain sur la conspiration scientifique, et qui nie que l'homme est responsable du réchauffement climatique par ses émissions de carbone.

Ça me saoule tout ça. Les médias qui mettent en avant les idées des uns comme la grande vérité du moment, puis les nient avec celles des autres, et qui simplifient les arguments sous l'excuse de les rendre compréhensibles. La vérité, tout ce qu'ils font ces faux journalistes, c'est de la caricature d'idée, de la caricature d'information ! Plus rien n'est compréhensible, on nous dit un truc puis le contraire, on saute d'un sujet à un autre, comme si le risque planétaire du jour précédent n'avait plus aucune importance.

Les médias surfent sur les idées et nous on les suit. On a peur, parce que ce qu'ils décrivent est effrayant, puis on s'en fout parce qu'ils nous disent que c'était du vent, et on s'insurge sur ceux qui ont émis les opinions retransmises, alors que les vrais coupables, ce sont les médias eux-mêmes, parce qu'ils schématisent, ils exagèrent le trait, ils simplifient les raisonnements.

La vérité, c'est que ces médias là, la télévision, internet, les journaux même, ne cherchent plus à nous informer. Ils ne cherchent qu'à vendre leur came, pour faire du chiffre, pour vendre leurs espaces publicitaires.

L'argent pourrait tout.

Enfin non, pas l'argent en lui-même. L'argent n'est qu'un outil, il n'est que ce qu'on en fait. Non, le danger c'est plutôt l'idéologie dominante, ce putain de libéralisme, qui dit que partout dans tout il faut faire du profit. Alors un journal ne fait plus de journalisme, il doit faire du chiffre. Tout est réduit à cette logique unique, faire des bénéfices.

Ça me fait gerber, autant ce Claude Allègre qu'on nous met à la télé que cet Al Gore qu'on nous a survendu pour bien nous faire peur.

Alors on se demande ce qu'on doit croire, si on doit faire quelque chose, si on peut faire quelque chose vraiment, puisqu'à un moment on

nous dit de partir dans un sens, et puis le moment d'après de partir dans un autre... C'est le chaos

Quelque part, j'ai lu que ce chaos servait la bourse. Plus il y avait d'incertitude, plus les parieurs pouvaient se faire du fric.

En fait, moi, c'est ça qui doit me servir à comprendre en fait. Comme on disait avant : « à qui profite le crime ? ». Entre un gars qui essaye de me prévenir d'un danger et un autre qui me dit « mais non, c'est pas grave, on peut continuer », ce que je dois voir en fait, c'est qui tire un bénéfice dans tout ça. Entre un gars qui ne gagne rien à me dire qu'il faut consommer moins pour revenir à un comportement raisonnable, et l'autre qui me dit qu'il faut continuer à se faire plaisir, parce que c'est lui qui me vend ce qui m'apporte ce plaisir, lequel des deux est le plus crédible ?

Mais même là c'est difficile, parce que les bénéfices que quelqu'un peut tirer d'une information ne sont pas toujours évidents. On commence bien par faire du fric avec l'écologie... green washing, c'est ça qu'on dit non ?

C'est ça qui me saoule, toute cette société basée sur le fric dans laquelle on se perd, les médias qui décrédibilisent l'information, la richesse des uns qui apportent le malheur des autres.

Des fois je me dis que je n'ai plus rien à faire dans cette société, qu'il faudrait tout faire péter pour tout recommencer.

Mais même ça on l'a déjà fait je crois, et qu'est-ce que ça a donné ?

J'suis perdue, je sais pas où je dois aller. La seule chose que je sais, c'est là où je ne veux pas être, et c'est ici, dans cette société de merde.

[Edouard L.] <http://de-la-lutte.over-blog.com>

DU CHOMAGE

« Donner du poisson à quelqu'un ne lui apprendra pas comment pêcher.

Donner à manger à un miséreux ne lui apprendra pas à mériter son pain.

Alors arrêtons d'assister les faibles et apprenons-leur à travailler pour gagner de quoi vivre ».

...

Je suis tellement lassé de ce mensonge. C'est une litanie répétée pour se disculper.

Les pauvres ne sont pas pauvres parce qu'ils sont fainéants. Ceux qui font la quête ou se nourrissent grâce aux restos du cœur ne le font pas par choix.

S'ils avaient le choix, comme tout être humain, ils préféreraient la dignité, ne dépendre de personne, gagner de quoi vivre à la sueur de leur front, parce que c'est ça être un membre à part entière de la société. C'est à ce prix qu'on se sent faire partie de la communauté.

Aux imbéciles qui me diront qu'il y a des personnes qui profitent du système, je répondrais que de la même manière, il y a des voleurs, des tueurs, des fous. Il y aura toujours des gens qui sortiront des normes, mais il s'agit d'exception. L'écrasante majorité de la population a pour unique désir d'avoir un métier avec lequel gagner sa vie pour assurer la subsistance de sa famille.

Quatre millions de chômeurs, ce ne sont pas quatre millions de fainéants, ce sont quatre millions de personnes que la société écarte pour améliorer ses profits.

Et le pire, ce sont ces politiciens hypocrites qui veulent nous faire croire qu'ils prennent des mesures en faveur de l'emploi. L'état ne peut intervenir que de deux façons pour résorber le chômage, par l'embauche directe, ce qui n'est pas le cas si on observe les statistiques de ces dernières décennies, ou en ne laissant pas d'autres alternatives à une entreprise que l'embauche si elle veut augmenter ses bénéficiaires.

Or ce que fait actuellement l'état est de pseudo-solliciter les entreprises pour qu'elles embauchent, grâce à des « mesures

incitatives ». Mais le seul objectif des entreprises est d'optimiser le bénéfice, peu important pour elles les sollicitations. Dans les éléments de lois promulguées, elles ne retiendront que ce qui leur permet d'augmenter leurs bénéfices, en limitant au maximum les obligations qu'elle aura vis à vis de la société. Au final, le cadre légal mis en place par les gouvernements libéraux de ces trois dernières décennies favorise le licenciement, parce que c'est un des moyens les plus pratiques d'augmenter les bénéfices, ce qui ne veut pas dire, bien évidemment, que tous les licenciements proviennent de cette origine.

Pour résorber le chômage, il faudrait que les entreprises acceptent de diminuer non pas leur bénéfice, mais leur pourcentage de bénéfice, soit en augmentant le salaire de leurs employés, soit en créant de nouveaux postes pour répartir le travail. Dans les deux cas, on augmenterait la masse salariale, et donc la consommation, et cette consommation permettrait de créer de nouveaux emplois.

Dans les faits, les entreprises continueraient d'augmenter le bénéfice total réalisé, ce n'est que le pourcentage par rapport à son chiffre d'affaire qui serait diminué.

En ne menant pas ce type de politique et même une politique inverse, c'est à dire augmentation du pourcentage de bénéfice aux dépens du contexte social de la société, nos politiciens sont directement responsables de la situation désastreuse dans laquelle nous nous trouvons. Dans chacune des mesures que l'état prend, les entreprises piochent ce qui leur permet d'améliorer leurs bénéfices, sans jamais prendre en compte les conséquences sur la communauté. La réalité pour l'entreprise n'est pas constituée du choix entre aider la communauté ou ne pas le faire, sa réalité est de choisir entre améliorer ses bénéfices ou aider la société. Ce qu'elle décide alors est évident, une entreprise n'est pas altruiste, ça c'est le rôle de l'état.

La seule solution est donc de contraindre les entreprises à agir pour le bien-être de la communauté. Mais pour cela, il faudrait que les politiques se soucient plus de la nation que de leurs soutiens financiers.

Le reste, ce sont des mots creux, qu'on sort en période électorale comme on chante une berceuse pour endormir les enfants. Et si les citoyens acceptent de le croire, c'est parce qu'ils refusent d'être adultes. On a les politiciens qu'on mérite.

Et vous ? Qu'est ce que vous voulez mériter ?

[Albert H.] <http://de-la-lutte.over-blog.com> - Commentaires

Votre analyse est pertinente, mais pas assez poussée, je pense.

Posez-vous la question : Pourquoi tourne-t-on autour de quatre millions de chômeurs en France actuellement ?

Parce que nos entreprises n'ont pas besoin d'eux. Elles produisent assez pour la demande actuelle du marché.

Pour qu'elles embauchent, il faudrait que les entreprises aient besoin de produire plus, et donc qu'il y ait plus de demandes.

Il y a deux solutions pour augmenter la demande : soit augmenter le nombre de consommateurs, soit augmenter les moyens des consommateurs actuels, pour qu'ils puissent acheter plus.

Pour réaliser ces solutions, on peut soit conquérir d'autres marchés, c'est à dire augmenter notre exportation, soit augmenter le pouvoir d'achat des membres de notre société, c'est à dire mieux les payer.

Augmenter notre exportation est une fausse piste. Premièrement parce que, grâce à la mondialisation, nous ne pouvons pas être compétitifs avec des pays dans lesquels les droits du travailleur sont réduits à peau de chagrin, et deuxièmement parce que, même si nous trouvions une méthode pour le faire, cela ne ferait que délocaliser le problème sans le résoudre ; Ce ne serait donc qu'une question de temps avant que ledit problème ne nous reviennent en boomerang.

Ne reste donc uniquement que la solution de l'augmentation des salaires, c'est à dire une meilleure répartition des bénéfices des entreprises.

Il n'existe pas d'autres solutions au chômage.

Dire le contraire serait mentir.

Ne pas prendre les décisions politiques qui vont dans ce sens signifie avaliser le chômage.

[Johan K.]

J'aime ses mots.

Le Rédempteur... Ce qu'il dit ressemble parfois tellement à certains de mes mots que je me dis qu'il est comme moi, un homme de cœur, perdu dans un monde insensible.

Et c'est peut-être ça, cela ne peut être que ça. Il ne supporte pas l'individualisme dans lequel notre société nous enferme un peu plus chaque jour, comme moi, il hait cette douleur que le monde colporte de foyer en foyer.

Il hait les riches, je hais les riches. Je hais les puissants, je hais tous ceux qui ôtent les couleurs du monde pour se les approprier toutes. Et je les hais de revendiquer ce droit sans une once de remords, sans une once de culpabilité.

Je pourrais être lui, moi aussi... Un Rédempteur... si j'avais le courage. Et je leur ferai payer toute cette absence de choix qu'il m'impose, je leur ferai payer le poids de cette médiocrité dans laquelle je suis enfermé. Parce que je ne suis pas très intelligent, parce que je ne suis pas beau, parce que je ne suis pas très doué pour quoi que ce soit, je n'aurais pas le droit d'avoir ne serait-ce qu'un peu de bonheur ?

Mais qu'ils crèvent tous, pour avoir paralysé le monde dans ce modèle injuste.

Oui, je pourrais, être un rédempteur...

Mais je ne désespère pas, il s'agit juste d'un déclic. Lorsque je n'en pourrais plus, vraiment, assez, lorsque l'occasion se présentera...

Il a raison, tout doit se payer.

Qu'ils paient, qu'ils crèvent.

[Yann C.]

Pierre s'est arrêté de mâcher.

Une larme coule sur sa joue.

Je lui donne un petit coup d'épaule et lui dis d'arrêter. On ne peut pas toujours se tourner vers le passé, il faut avancer.

Je ne sais pas vraiment ce qu'il a fait, mais sa culpabilité le pousse en permanence à regarder en arrière. Je lui reproche parce que c'est une erreur que je connais bien.

Une fois, au début, un jour que je lui parlais alors qu'il était encore gris, il a dit qu'il avait tué quelqu'un, une femme. Je ne sais pas s'il s'agit d'un accident ou d'un acte volontaire. J'ai du mal à le voir tuer quelqu'un, il n'a rien d'un homme violent, même lorsqu'il est saoul. Il n'a pas l'alcool agressif, il serait plutôt du genre alcool ensommeillé.

Il n'est pas ainsi, mais peut-être l'était-il avant. La douleur change un homme.

Mais si vraiment il a changé, il est cet homme là maintenant, ce vieillard pacifique qui regarde le monde avec ses grands yeux clairs et naïfs. Bien souvent, leur éclat disparaît, lorsqu'il contemple des images que lui seul voit. Mais je ne sens aucun mal en lui. Il n'est pas un tueur.

Enfin, je dis « aucun mal »... aucun mal dont il serait à l'origine. Parce qu'il souffre, c'est indéniable, s'il ne pense pas à mal, le mal auquel il pense le ronge.

C'est une douleur qu'il retient prisonnier, et qui devient sa propre geôlière. Il la tapis ainsi au fond de lui, jusqu'à ce qu'elle habite chaque fibre de son esprit, mais il ne l'affronte pas, il ne l'exprime pas. Tant qu'il ne l'aura pas combattue, avec les mots qui lui feraient prendre corps, il ne pourra pas l'abattre. Sans combat, nulle victoire n'est possible.

Les quelques amis de désespoir qu'il a, avec lesquels j'ai pu parlé depuis que je le connais, m'ont dit qu'il avait fait de la prison, sans qu'il ait jamais expliqué pourquoi. Pour autant, cela ne devait pas être très grave, puisqu'il n'y est pas resté longtemps.

Il a sans doute fait une erreur, commis un acte qu'il n'aurait pas dû commettre. Mais est-ce que ça mérite toutes ces années de douleur ? Il

a payé, ne méritait-il pas d'avoir une seconde chance ? Et qui lui a donné cette chance ?

Peut-être était-il faible et qu'il s'est effondré à sa sortie de prison, une vie détruite, sans repère, et personne pour l'aider.

Notre société n'a aucun cœur. Je ne sais pas qui l'a décidé, quand. Je ne sais pas comment ça s'est fait. Mais à présent, ceux qui ne lui servent plus, les faibles qu'elle ne peut pas utiliser ni exploiter, elle les met au rebut, et les oublie.

Peut-être cela a-t-il toujours été ainsi, peut-être ne fais-je qu'un excès de sentimentalisme... Mais ce n'est pas la société dont j'aurais rêvé, ce n'est pas la société que je veux.

Et je refuse de subir.

Si j'étais plus psychologue, je pourrais vraiment l'aider. Mais je ne sais pas comment inciter les gens à dire ce qu'ils ont besoin d'extérioriser. Alors je me contente d'être là, de temps en temps, de lui parler comme on parle à un être humain.

C'est un fait qu'on oublie si facilement, ceux qui marchent à côté de nous sans qu'on ne connaisse rien d'eux ne sont pas qu'un décor. Notre vie n'est pas le centre de l'univers, nous gravitons tous les uns autour des autres.

Pierre est un être humain, comme tous les déshérités qui errent dans nos rues. Loin de n'être qu'une image, il a des sentiments, une histoire. Je ne connais pas toute cette histoire, mais je peux facilement en deviner une partie, c'est facile lorsqu'on regarde. Il y a tout ce que j'ai déjà dit sur lui, son échec, sa douleur, mais il sait aussi écouter, il est honnête, humble, il a cette concentration qu'il prend lorsqu'il écoute un récit, qui fait sourire parce qu'on a l'impression qu'il vit ce qui est raconté. Cela fait des années qu'il est dans la rue, mais il n'est pas originaire d'un milieu modeste, il lui en reste une certaine culture, qui transpire dans son vocabulaire lorsqu'il a des éclairs de lucidité. De véritables éclairs, foudroyants de simplicité et de justesse.

Et il est capable de changer. Depuis que je viens le voir, j'ai noté qu'il semblait peu à peu reprendre pied, il boit de moins en moins. Je ne lui demande même pas, ça vient comme ça. Peut-être qu'il est dans une période de rémission. C'est peut-être cyclique aussi, je ne sais pas.

Je ne m'y connais pas en alcoolisme. J'ai l'impression qu'il n'est pas alcoolique par faiblesse, mais par désespoir. Ça fait une différence importante non ?

Il me regarde en souriant pour s'excuser. Certains trouveraient ce sourire pathétique, avec son visage taillé à coups de serpe, pas rasé depuis plusieurs jours, et son air un peu naïf. Moi je le trouve juste touchant et honnête.

Je l'aide comme je peux, sans véritable raison, ça se trouve comme ça.

Ou peut-être n'est-ce pas complètement innocent. Je suis comme tout le monde, j'ai besoin d'une personne à qui parler. La solitude peut ronger un homme tout aussi sûrement que la douleur. Parler est important, s'exprimer... c'est un mécanisme de survie.

Cette relation est un échange, comme toute amitié. Cette idée me fait sourire. Pierre qui me regarde prend une grande aspiration avec une moue satisfaite, et tourne la tête pour mordre à belles dents dans son sandwich.

Il observe les vélos qui passent de l'autre côté du canal.

Son regard est clair.

Chapitre 10

[R.]

« Pourquoi moi ? »

L'homme s'insurge. Du bout de mon silencieux, je le pousse dans son bureau. Il s'assoit dans un fauteuil avec précipitation. Je referme les portes sans le quitter des yeux.

« Ne parlez pas si fort. Je ne voudrais pas que votre femme se réveille »

Il sent la menace implicite et semble réaliser ce qui l'attend.

« Vous... vous-êtes L... l...lui, balbutie-t-il.

- Oui.

- Vous allez me tuer ?

- Oui. » Normalement, j'aurais déjà dû le faire. Dès que je l'ai vu. Mais je suis en colère, je sens ces mots en moi, qui ont envie d'exploser en autant d'attaques virulentes. Je déteste ce qu'il est.

« Mais pourquoi ? Pourquoi moi ! Proteste-t-il de nouveau.

- Pour ce que vous faites.

- Je ne suis qu'un homme politique !

- Non, vous êtes un politicien, un sale petit homme qui profite de sa position sociale pour accroître sa fortune personnelle aux dépens de ses administrés. Un homme politique devrait passer son temps à améliorer la vie de ceux qui ont investi leur foi en lui, pas magouiller autour de marchés juteux.

- Je ne magouille pas, c'est faux. Ce sont mes ennemis qui m'accusent de ça, mais ils n'ont aucune preuve !

- Nous ne sommes pas au tribunal, je n'ai pas besoin de preuves.
- Mais vous ne pouvez pas me condamner comme ça !
- Ce sont vos actes qui vous condamnent, vos paroles, la manière dont vous traitez ceux qui n'ont rien, et dont vous pliez devant ceux qui sont plus forts que vous.

- Je n'ai fait de mal à personne !

- Vous avez fait du tort à tout le monde. La politique n'a plus de sens à cause d'hommes comme vous. Vous êtes une icône de la malhonnêteté licite.

- C'est la politique, c'est comme ça. Le monde est comme ça ! Vous ne le changerez pas avec vos belles paroles !

- Je sais que les paroles ne suffisent pas. »

Le silence s'installe. Le regard du politicien plonge dans le mien. Il n'aime pas ce qu'il y voit et ses yeux se détournent. Un pli furtif apparaît au coin de sa bouche, son regard respire la lâcheté et la peur.

Un frisson de malaise parcourt mon échine. Je serre les dents.

« Je n'ai pas mérité ça, s'apitoie-t-il.

- Vous représentez la corruption incarnée. Il y en a d'autres dans le pays, sans doute certains pires que vous.

- Alors pourquoi moi ?

- N'importe lequel d'entre eux aurait dit la même chose. Mais vous, je vous ai choisi parce que vous êtes représentatif, vous êtes la personnification de ce système, et parce que l'absence de culpabilité que vous affichez vous rend insupportable.

Mais... »

D'une pression sur la détente, je mets fin à la discussion. J'ai déjà trop parlé, trop passé de temps ici, je me suis relâché et j'ai eu tort. Si quelqu'un m'a vu pénétrer ici, la police pourrait déjà être là à m'attendre dehors.

Durant un bref instant, je me demande si je dois tuer sa femme aussi. Elle est aussi coupable que lui, elle a toujours tout su de lui, de ces agissements. Elle l'a toujours soutenu. En venant, je ne pensais pas m'occuper d'elle, mais l'équité du traitement l'impose. C'est peut-être pour cela que je me suis abîmé dans cette discussion avec lui. Tout le

monde a toujours su qu'ils formaient un couple jusque dans leurs méfaits.

Je monte les marches rapidement, épiant les sons qui proviennent de la rue. Tout est calme.

Elle est allongée sous ses couvertures, déjà endormie, un masque sur les yeux. Je ne la réveille pas. Le son étouffé de la détonation ne perturbe pas vraiment le silence.

Avant de sortir, je vérifie ma perruque et mon postiche dans la glace. Rien n'a bougé. Mon regard est froid. Une longue seconde s'écoule. Je n'aime rien de ce que je suis ce soir. Je suis un monstre.

Une fois dehors, je reprends la légère claudication que j'avais empruntée pour parvenir jusqu'ici et m'enfonce dans la nuit.

Je n'aime pas ce que je fais.

Mais je dois le faire.

[Soufiane B.]

Le Rédempteur vient de signer le meurtre d'un ancien maire de Paris et de sa femme. J'ai reçu la lettre ce matin. Après la nouvelle de leur décès violent hier, je m'y attendais. C'est la première fois qu'il fait un doublé... En même temps, ces deux là ne formaient presque qu'une seule entité, aussi pourri l'un que l'autre, l'exemple même de ce que la politique peut créer de pire.

Mais quel que soit leur passé, ça reste deux petits vieux à la retraite, enfin... c'est comme ça que la plupart de mes confrères les présentent, et ils n'ont pas complètement tort.

Le message du rédempteur serait clair alors : pas de prescription pour les salauds. Mais pour le coup, il y a un gros flottement dans l'opinion de son fan-club, et moi je me demande si je dois continuer à lui servir d'intermédiaire. J'en entends qui disent « est-ce qu'il n'a pas été trop loin cette fois ? », mais est-ce que déjà son premier meurtre n'était pas aller trop loin ?

J'ai pas envie de la sortir celle-là.

Je comprends pas trop pourquoi les flics nous ont pas interdit de passer ses lettres dans la presse. Ou alors peut-être est-ce parce que si nous ne les passions plus, il n'en enverrait plus, et ils n'auraient plus aucun lien vers lui ? Qu'ont-ils sur lui, à part ces courriers ?

Et moi j'aide qui, en joignant les copies de ces courriers dans mes articles ?

C'est étrange cette crise qu'on traverse, toutes ces questions qui émergent à cause de lui.

La société réagit bizarrement, dans son ensemble. Les plus virulents l'applaudissent, les intellectuels se déchirent, verbalement s'entend, certains malheureux sont tentés de l'imiter, la jeunesse s'enflamme, les pouvoirs publics paniquent, et le reste de la population, la masse, regarde ça avec distance. J'ai presque l'impression qu'ils sont au spectacle, alors que les deux parties ne font que leur demander de prendre position. Ou alors, c'est peut-être une pudeur, on n'ose pas dire bravo, parce que ce serait indécent, mais au fond, on acquiesce ?

Et il y a peut-être le produit de cet éternel paradoxe, on hait les riches, parce qu'ils ont tout, mais on rêve tous d'être à leur place. Enfin tous... sans doute un peu moins à l'heure actuelle.

C'est complexe.

Et pour combler le tout, j'entends des voix dans les mouvements d'extrême gauche, qui se préparent à agir. Je sais pas ce qu'ils mijotent, ou plutôt je ne sais pas quelle forme ils comptent employer pour soutenir le Rédempteur, mais ils vont le faire. Et les flics sont au courant.

Peut-être le Rédempteur est-il un électrochoc pour notre société. Mais les cas où les électrochocs sont salvateurs sont restreints, et quels qu'ils soient, cela ne concerne que les électrochocs courts.

Et moi, dans tout ça, j'ai une responsabilité. Beaucoup de gens lisent mes articles. Notre tirage a bien augmenté, mon rédacteur est content, y'en a au moins un, mais moi, j'ai profité de la sempiternelle neutralité du journaliste pour ne jamais condamner le Rédempteur. Je fais dans l'explication de texte, je remets dans le contexte, je demande l'avis de philosophes, de psychologues... Mais je ne dis pas ce que je pense.

Et qu'est ce que je pense ?

Je joue les sages devant mes amis, et je dis que même si je suis assez d'accord avec l'analyse du Rédempteur sur notre société, je ne suis pas d'accord avec ses conclusions, c'est à dire sur son mode d'action. Mais en vérité, au fond de moi, l'idée que je garde pour moi, quelle est-elle ?

Il propose une solution que je n'aime pas, viscéralement, une solution dont je ne veux pas. Mais en existe-t-il une autre ?

Ma propre question est déjà biaisée, parce qu'elle implique que je considère que ce qu'il propose constitue réellement une solution.

Mais non, ce n'est pas possible. On ne peut pas tuer les gens comme ça ! Pour l'exemple, pour leur simple égoïsme ?

Non.

Et pourtant, pourquoi est-ce que je n'arrive pas à le dire ?

La vérité est que moi je ne pourrais-pas le faire, je ne peux pas l'envisager, je ne peux pas acquiescer, je ne peux pas être d'accord,

parce que ça va à l'encontre de ce que je suis. Mais lui, le Rédempteur, peut le faire. Je ne peux pas lui reconnaître le droit de le faire, mais je ne peux pas lui interdire.

Je crois que c'est cela qu'on appelle la lâcheté.

[Jean-Pierre R.]

Une image qui ne plait pas en général, mais nous sommes comme ces chiens qui restent des chiots toute leur vie, parce qu'on les a enfermés dans ce rôle.

Il est normal qu'un chiot passe son temps à jouer, fasse preuve d'insouciance. Cela fait partie de son apprentissage de la vie et de son évolution biologique, puisque le cerveau met un temps certain à mûrir et à prendre ses fonctions « matures ». Mais lorsqu'il grandit, censément, le chiot devrait abandonner graduellement ses attitudes et jeux infantiles pour devenir capable de trouver sa propre nourriture, capable de se reproduire et d'assumer les responsabilités que cela engendre : trouver à manger à ses chiots, les protéger... Le chiot, en devenant peu à peu chien, doit apprendre à devenir adulte, et laisser derrière lui le temps de l'insouciance.

Mais nous, son ou ses maîtres, nous les nourrissons, les protégeons, leur fournissons un toit. Nous interrompons leur apprentissage de la vie pour faire d'eux ce dont nous avons besoin, des animaux de compagnie toujours prêts à nous distraire, à nous consoler, à nous aimer. Nous les enfermons dans ce rôle de chiot, jusqu'à ce que la vieillesse leur sape leur énergie.

Bien sûr tous ne sont pas comme ça, mais un certain nombre... Tout comme la société nous transforme nous mêmes, êtres humains, en grands enfants irresponsables et improductifs, en permanence tournés vers la jouissance et les plaisirs ; la civilisation des loisirs, de la bouffe et du sexe.

Combien d'entre nous aurons la chance de se réaliser dans ce contexte ? Combien d'entre nous échouerons dans leur apprentissage vers l'âge adulte parce que la société que nous avons construite les en aura détournés ?

Le plaisir n'est que le substitut du bonheur. On nous fait prendre le premier pour le second, en nous persuadant qu'il est tout ce dont nous avons besoin pour remplir nos vies, et lorsqu'on se retrouve à la fin de celles-ci, on regarde derrière soi, et on ne voit que du vide. On n'a rien fait, à part rêver, on n'est pas devenu celui qu'on aurait voulu être.

Bien sûr, je parle pour moi, mais je pense que nous sommes des millions à nous être faits ainsi flouer.

Le bonheur réside en grande partie dans l'adversité, le combat, parvenir à un point qu'on s'était fixé, et qu'on a atteint malgré la difficulté. Un objectif qu'on réalise, et qu'on partage, car il n'y a pas de bonheur solitaire, il faut une famille ou des amis, avec lesquels communier, des gens qui nous comprennent et nous aiment, comme nous les comprenons et les aimons.

L'homme est un animal social, et à ce titre, la parentalité, assumée et pleinement vécue, est le meilleur moyen de construire la base nécessaire au bonheur. Ce n'est pas parce qu'il s'agit d'un idéal sociétal, mais c'est parce que c'est ainsi que nous sommes biologiquement constitués, c'est dans notre nature.

Actuellement, dans notre étrange civilisation, cette parentalité est devenue un des moyens les plus fréquents d'atteindre l'âge adulte, curieux paradoxe s'il en est, car c'est en tant qu'adulte qu'on devrait choisir de procréer. N'est-il pas curieux pour un chiot d'élever d'autres chiots ?

Alors une société meilleure serait peut-être une société où on apprend aux enfants à devenir des adultes, responsables et ouverts, plutôt qu'à perpétuellement les enfermer dans le rôle de consommateur de plaisirs éphémères. Et nous mêmes, parents, avons une responsabilité, en surprotégeant notre progéniture, nous les empêchons de se frotter à l'adversité, nous les privons d'une partie de l'apprentissage nécessaire à l'épanouissement de leur personnalité. C'est la somme de ces deux environnements, la société et la famille, qui constitue leur cadre d'apprentissage, et si les deux briment leur évolution, quelles chances ont-ils de réellement devenir ce qu'ils peuvent être de mieux ?

Et c'est sans doute dans ce sens là que je dois inscrire mes efforts. Je dois prendre mes responsabilités, pour mes enfants. Je dois agir pour que ce que je trouve injuste change, et non pas me contenter de me plaindre que cela ne va pas dans le bon sens. L'éducation qu'on leur donne ne me satisfait pas, je dois trouver un moyen de la modifier.

Mais ce n'est pas seul que j'y arriverais, ni à cinq ou dix. Il faut fédérer autour de cette idée, réunir les gens de bonne volonté. Bien sûr, je pourrais choisir de rejoindre un parti politique, puisque c'est la politique qui permet de gérer l'éducation, mais je n'en vois aucun qui m'inspire confiance. Il y a comme une faille gigantesque, qui s'est établie entre ces partis et nous, le peuple ; la raison en semble évidente, il suffit de voir où ils ont mené la société, eux qui en avaient les rênes.

Il me reste donc à trouver une solution, pour faire de la politique, sans rentrer dans le jeu électoraliste. Faire de la politique sans être politicien... Quelle voie reste-t-il ?

[Gilbert M.]

Pourquoi donner aux autres ce qu'on a mérité ? Pourquoi le partager alors qu'on a travaillé pour l'obtenir ? Pourquoi se contenter du simple nécessaire alors qu'on peut acheter le confort avec ce qu'on a gagné ?

Le but dans la vie, c'est d'être heureux non ? Alors je fais ce qu'il faut pour obtenir ce qui me rend heureux, ma Mercedes, mon appartement sur Paris, ma villa dans les Landes, des voyages pour me changer les idées, les études de mes enfants, les gros seins de ma femme. Tout s'achète, le bonheur comme le reste.

La vie ne nous donne rien, il faut le prendre. Il faut se battre pour obtenir ce qu'on désire et une fois qu'on l'a, savoir l'apprécier. Mais c'est déjà assez dur de se battre pour soi-même et ceux qui dépendent de nous, on ne peut pas se battre pour les autres. A chacun de faire sa part.

Je suis responsable de mes actes, je suis responsable de mon bonheur, mais je ne peux pas être responsable pour les autres. S'ils ne sont pas capables de défendre leur droit au bonheur, je ne pourrais pas le faire à leur place, ou alors au détriment du mien. Et qui a le droit de me demander de renoncer à être heureux pour essayer de rendre heureuses d'autres personnes ? Et je dis essayer, parce qu'en vérité, si les autres en question ne sont pas capables de se battre pour leur bonheur, vous aurez beau leur apporter tout le nécessaire, ils ne pourront pas plus le conserver. Et pire encore, ils pourront se montrer éternellement insatisfaits, parce qu'ils n'auront pas conscience des efforts apportés. C'est lorsqu'on a fait l'effort de gravir la colline qu'on peut vraiment apprécier la vue qu'elle offre.

On ne peut pas devenir heureux si on est un assisté.

Et puis même, c'est dans le sens de la sélection naturelle ! Les meilleurs survivent, et ainsi la race s'améliore et peut perdurer dans le temps. Au contraire, c'est en luttant contre cette loi naturelle qu'on prend le risque de faire du mal à notre espèce.

Alors oui, dans un certain sens, le monde est dur et cruel. Je ne dis pas que c'est chacun pour soi, on a tous notre petite communauté à défendre, ne serait-ce que notre famille.

Cela veut dire aussi qu'il faut savoir faire des choix. Lorsqu'on gravit les échelons de la société, on prend toujours la place de quelqu'un et il y a toujours quelqu'un qui voudrait prendre la vôtre. Il faut donc savoir se défendre, savoir attaquer, savoir faire des alliances, et parfois savoir renoncer à une promesse. Il faut être dur et intraitable dans certaines circonstances et être compréhensif lorsqu'on peut se le permettre. La vie est comme ça, c'est une jungle, une bataille continuelle, dont seuls certains sortent vainqueur.

Ça sous-entend qu'il y a des vaincus, forcément. C'est comme ça.

Moi, je n'ai pas envie de faire partie de ces vaincus, et de la même manière, je n'ai pas envie que mes enfants en soient. Alors je leur apprend ce que moi j'ai appris : à me battre. Être fort, c'est être dur, on ne peut pas être gentil. Être gentil, c'est être faible, manipulable. Bien sûr, on peut être gentil avec ses proches, avec sa famille, mais pas avec les autres, ceux qui sont en dehors du cercle, car eux profiteront de la moindre de nos faiblesses. On peut parfois être gentil, mais on ne peut pas être un « gentil ». C'est le prix à payer pour être fort, parce que le monde est ainsi fait, et quoiqu'en disent les utopistes, c'est le seul qu'on a et qu'on aura jamais.

Le Rédempteur n'est qu'un illuminé qu'on a dû bercer trop près du mur en l'abreuvant de fadaïses sur l'égalité. Il n'y a pas d'égalité, nous naissons tous différents, avec une somme de qualité et de défauts qui font que certains sont plus forts que d'autres, plus aptes, et forcément c'est ceux là qui surnagent. Le Rédempteur est un terroriste gauchiste qui utilise les mêmes armes que les communistes à l'époque, la violence et la peur, pour imposer ses idées. Et comme eux, tôt ou tard il récoltera ce qu'il mérite, et le monde continuera de tourner, avec ses inégalités et sa cruauté.

Oui, c'est vrai, le monde est insensible. Il fait de la vie un combat, et c'est pour ça, peut-être, qu'il est si beau.

[Mélodie B.]

La violence est-elle le signe d'un échec ?

La violence est une composante intrinsèque de la nature. Elle n'y est pas omniprésente, mais elle n'en est jamais absente longtemps lorsqu'on sait observer, une brusque bourrasque, un chat qui saute sur sa proie, la mère qui donne une fessée à son enfant, des vagues qui s'écrasent sur des rochers... La violence est naturelle. Elle accompagne la vie de chaque espèce du règne animal, néanmoins elle dispose d'un caractère particulier dans le cadre de l'espèce humaine, puisque l'homme est un animal doué de raison, et qu'il est donc, normalement, capable de rationaliser son comportement.

Lorsqu'il emploie la violence, il peut donc le faire par choix délibéré, pour atteindre un objectif issu de son raisonnement, mais aussi de manière impulsive, ou instinctive, en réaction à un événement ou une action.

Quelle qu'en soit l'origine, la violence a un sens, en ce qu'elle traduit soit la volonté de son utilisateur, soit son état mental au moment où il l'emploie, soit une partie de sa nature profonde. Dans tous les cas elle constitue une information. Mais plus que cela, elle peut souvent être considérée comme une forme d'expression, ou comme un outil.

Lorsque les voies de communication classique ont échoué, la violence peut être utilisée pour tenter de convaincre, pour imposer un point de vue, ou même pour ramener quelqu'un à la raison, telle la gifle assénée à une personne en crise de nerf : un choc physique pour arrêter le processus de délire, et reprendre le mode de raisonnement.

En cela, la violence intervient pour remédier à un constat d'échec. Elle n'en est pas le symptôme mais la conséquence. Parallèlement, lorsque le recours au raisonnement est possible, mais a échoué, si, par exemple, on est confronté à un interlocuteur qui, pour une raison ou une autre n'a pas intérêt à suivre la raison, la violence devient nécessaire, en tant qu'alternative à l'échec. Cela n'est pas pour autant qu'il s'agit de la bonne solution, car toute violence porte en elle une

dose de risque, qui en fait un outil dangereux. Mais elle est une solution, et souvent la plus facile à utiliser, parce que la plus simple.

Si l'échec n'a pas grand impact, il peut être logique d'accepter ce dernier. Mais lorsque l'échec ou le renoncement est intolérable, la violence devient une option raisonnablement envisageable.

Vis à vis de la situation qui a fait émerger le sujet de ce devoir, le véritable problème n'est pas de savoir si la violence est un signe d'échec, mais si, à partir du moment où on sait qu'elle est une conséquence possible de l'échec, il n'est pas plus intelligent d'éviter de générer la situation d'échec.

Dans cette hypothèse, celui qui dispose des moyens d'éviter l'échec, pour lui ou pour autrui, n'est-il pas autant responsable de la violence que celui qui se résout à l'employer ? La réponse logique devrait être « bien sûr ».

Or, cette option, supprimer l'échec à l'origine de la violence, n'a jamais été utilisée, ou même envisagée, par ceux qui dirigent notre société.

Les raisons peuvent en être de quatre natures :

- Il n'était pas possible d'éviter l'échec
- Cette option a délibérément été écartée, parce que la violence générée par l'échec constituait un élément négligeable par rapport aux gains de ceux qui contrôlent la situation.
- Aucune des options possibles concernant l'éventualité de cet échec n'a été prise en compte, car ceux qui nous dirigent ne s'en soucient absolument pas.
- La présence de la violence sert certains des objectifs de nos dirigeants.

Pour trancher entre ces hypothèses, il faut identifier la nature de l'échec à l'origine de la violence. Celle-ci est simple, il s'agit de l'échec de notre société, qui se révèle incapable de satisfaire aux aspirations de sa population. L'inégalité croissante nourrit le ressentiment, la rancune, le désespoir des plus pauvres, et la frustration de tous ceux qui les subissent ou les constatent, et qui se sentent impuissants à les corriger.

Les solutions existent-elles ?

Oui. Il est en effet possible, par des choix politiques, de réduire les disparités, pour limiter le ressentiment. Il est possible de savoir écouter la voix du peuple, lorsqu'il s'exprime, pour modifier les orientations sociales ou économiques qui l'ont forcé à se manifester en dehors du cadre électoral. En agissant sans tenir compte des objections ou des aspirations de ceux qui les ont élus, nos politiciens condamnent la politique à être une voie sans issue, un objet à travers lequel le peuple ne peut plus s'exprimer. Celui-ci ne peut donc que se chercher un autre mode d'expression. Or, la contestation pacifique n'est plus écoutée depuis longtemps. La seule voie qui reste est donc celle de la violence.

Cette conséquence logique est d'ailleurs facilitée par d'autres orientations politiques pernicieuses. En favorisant la sous-éducation d'une partie de la population, en l'enfermant dans une spirale d'échec scolaire, on limite l'apprentissage du processus de raisonnement. De fait on limite les modes d'expressions accessibles, ce qui, par ricochet, favorise l'émergence de la violence.

Bien au-delà de l'expression d'un échec, du Rédempteur ou de la société qui l'a créé, la violence se révèle donc être avant tout, du moins dans la situation que nous vivons actuellement, un choix politique, dont sont responsables tous ceux qui dominent et dirigent notre société.

[Yann C.]

Il est assis sur son banc, les épaules voutées, la tête penchée vers le bas. L'ombre d'un platane joue sur son pardessus élimé. Par dessous ses sourcils; il regarde un attroupement d'adultes, de l'autre côté de la rue. Il vient souvent ici, quelque chose l'attire en ce lieu.

Il reste figé dans cette posture, le visage impénétrable, statue qui fait partie du décor.

Si j'avancerais encore, j'entrerais dans son champ de vision. Je me recule et m'assois sur un banc.

S'il avait bénéficié de compréhension et d'un peu d'amour, au moment où il a échoué, il aurait pu se relever. Mais notre société nous apprend à regarder l'autre comme un étranger. Un étranger qui échoue, c'est un perdant, on passe devant lui sans le voir, il ne mérite pas notre attention. Et lorsqu'on est ignoré, c'est comme si on nous retirait le droit d'exister... Tant et si bien ignoré que cela ôte l'envie d'exister. Quel refuge reste-t-il alors, si ce n'est la drogue, l'alcool ou le sommeil éternel ? La fuite.

Notre civilisation, en élevant l'individualisme au rang de culte, a perdu son humanité.

De l'autre côté de la rue, une sonnerie retentit. Devant la grille, les parents se tournent vers les portes qui s'ouvrent, laissant sortir la masse piaillante de leur progéniture.

Une gamine riante se jette dans les bras de sa mère, et soudain, le visage de Pierre s'illumine. Il sourit doucement, presque heureux.

C'est donc ça qu'il vient chercher ici ? Ces rayons de vie éclatants ?

Il suit des yeux la petite fille qui s'éloigne, s'accrochant à elle comme elle s'accroche à la grande main qui tient la sienne, racontant des choses qui d'ici sont inaudibles.

Pierre ne regarde qu'elle.

Il se lève, les suit de loin, à l'abri de la rangée d'arbres qui protège la rue de la chaleur du soleil. Je l'imite, intrigué.

Une rue à gauche, deux rues à droite, la mère et sa fille entrent dans un immeuble bas. Pierre, épaule contre un mur, regarde les portes de verres derrière lesquelles disparaît la source de sa joie. Son sourire s'effiloche, tandis que d'un ongle crasseux il gratte le crépis

machinalement. Son regard se perd, dans cet ailleurs que je l'ai vu si souvent explorer.

Il m'avait parlé d'une petite fille, sa fille, qu'il n'avait pas vu grandir, à cause de la prison. Elle devait avoir à peu près l'âge de cette jeune enfant qu'il vient de suivre ainsi.

Peut-être lui ressemblait-elle ?

Comment pourrais-je comprendre ce manque, moi dont la vie n'a jamais été transformée par la naissance d'un enfant ?

[Edouard L.] <http://de-la-lutte.over-blog.com>

Du niveau de vie.

Jadis, la vie était censée être plus difficile que maintenant, mais un homme parvenait à faire vivre sa famille grâce à son travail. Est-ce la réalité ou est-ce une vue de l'esprit ?

Dans les fermes cela n'a jamais été le cas, c'est un fait, toute la famille a toujours travaillé. Mais en dehors de ce cas particulier, il me semble que le travail d'un homme suffisait pour nourrir, habiller et fournir un toit à sa famille, fut-ce dans une certaine pauvreté.

Depuis, le niveau de vie des sociétés occidentales a bien évolué, nos pays se sont considérablement enrichis, la pauvreté a grandement reculé... Et un homme ne peut plus subvenir seul aux besoins de sa famille. Le riche et l'aisé si, bien sûr, mais le pauvre ou l'homme de la classe moyenne ne peut plus y parvenir. Il faut deux salaires pour faire vivre une famille maintenant, deux salaires et les aides de l'état pour bon nombre de foyers.

Où sont passés les fruits de la richesse ? Certes auparavant les semaines de travail ressemblaient plus à soixante ou soixante dix heures de labeur, certes nos maisons se sont emplies de biens de consommation divers et de certains luxes qu'on considère comme un acquis commun, mais tout de même... Nos capacités de production sont censées avoir été démultipliées, à elles seules elles devraient pouvoir justifier l'évolution de notre niveau de vie.

Alors pourquoi a t'on besoin de fournir soixante dix heures de travail pour nourrir une famille ? Et pire encore, pourquoi ces soixante dix heures ne suffisent-elles pas pour toujours avoir un niveau de vie décent ?

Les chiffres parlent pourtant d'eux-mêmes, par exemple, entre 1959 et 2008, le PIB est passé de 904 Euro à 30413 euro par habitant, ce qui représente une multiplication par plus de trente, ou trois mille pour cent pour ceux qui aiment les statistiques. Est-ce pour autant qu'on a l'impression que chaque famille est trente fois plus riche qu'à l'époque ? Est-ce que notre qualité de vie a été multipliée par trente ?

Bien sûr, ce chiffre ne tient pas compte de l'inflation, pour raisonner plus justement, il faudrait avoir des statistiques plus complètes.

Prenons alors comme exemple une période plus récente, pour que notre mémoire puisse plus justement apprécier le contexte : Sur la dizaine d'années qui s'étend entre 1998 et 2007 le produit intérieur brut a augmenté de quarante pour cent. Dans le même temps, le salaire net de prélèvement a augmenté de 7,51 pour cent. Entre 1998 et 2007, la production de richesse en France a donc augmenté de 40%, alors que les salaires nets, en moyenne, ont augmenté quatre fois moins. Ou est passée la différence ? Pourquoi les salaires n'augmentent-ils pas au même rythme que le PIB ?

En examinant les faits plus finement, on constate que le SMIC, contrairement au salaire moyen, suit une courbe de progression qui colle approximativement à celle du PIB. Donc il existe bien une progression des bas salaires, mais c'est l'augmentation du nombre de travailleurs à bas salaire qui tire la moyenne vers le bas : nous sommes arrivés à un tiers de la population française avec un salaire basé sur le SMIC en 2006 ! Un tiers de la population qui touche le plus petit salaire autorisé par la loi !

Cumulé avec une stagnation des salaires médians, stagnation qui ne concerne pas les hauts salaires comme le montrent les différents chiffres qui émaillent nos informations régulièrement, ce phénomène explique la faible augmentation du salaire moyen, surtout comparé à l'inflation, qui a fait un bond de 16,13 pour cent sur la même période.

Nous assistons en fait à une paupérisation croissante qui cache son nom. Officiellement, le pourcentage de pauvres était en régression constante jusqu'à l'année 2004, mais depuis cette date, la courbe s'est inversée, et le nombre de personnes pauvres en France augmente tous les ans.

Le pouvoir d'achat des classes pauvres et des classes moyennes s'effondre, l'accroissement du PIB, prouve que notre pays continue à s'enrichir, ne profite plus à ceux qui travaillent, augmentant sans cesse l'écart entre les classes dominantes et la population. C'est ça le vrai résultat de la mondialisation gérée par le libéralisme.

Le règne de la concurrence libre et non faussée s'est établi, la régulation par le marché a montré son rôle : l'accélération des inégalités sociales, l'augmentation de la pauvreté, le nivellement par le bas de la qualité de vie des populations mondiales. Non, il ne s'agit pas d'améliorer l'économie des pays en voie de développement, il s'agit juste d'organiser et de structurer l'exploitation des masses, librement et sans régulation politique.

C'est ça que l'idéologie libérale a réussi à mettre en place, à force de manipulation médiatique et de bourrage de crâne.

Ce n'est pas dans ce monde que je veux vivre.

Et vous ?

[Jean-Pierre R.] <http://de-la-lutte.over-blog.com> - Commentaire

Je suis en train de lire « La stratégie du choc » de Noémie Klein, et ce dont je m'aperçois, c'est qu'elle dépeint là le véritable visage de cette idéologie libérale dont vous parlez, débarrassée de son appareil publicitaire. Si on lui laissait l'opportunité de complètement diriger le monde, si on lui laissait le champ libre, voilà ce que le libéralisme construirait : un état réduit au strict minimum, aucun service public et une dérèglementation complète, la concurrence libre et non faussée dans toute sa splendeur. Voilà donc, l'ensemble de la société vivant au rythme de la loi des marchés, uniquement des écoles privées, des soins privés, des transports en commun privés, l'énergie privée, l'ensemble de nos vies réglées en fonction des capacités financières de chacun. Vous croyez que c'est déjà le cas ? Non non, regardez-y mieux. Quelle que soit la qualité de l'éducation publique en France, elle existe bien, notre système social permet un accès aux soins, le capitalisme réel, du moins son aspect pur défendu par les néo-libéraux, est bien loin de ce qui existe actuellement dans les pays occidentaux.

Ces chantres de la dérèglementation voient comme un monde parfait celui dans lequel l'offre et la demande s'auto-régulent, sans frein d'aucune sorte. Mais dans les faits, ce dogme n'a qu'une seule et unique traduction : le règne d'une inégalité auprès de laquelle celle qui existe aujourd'hui n'est qu'une introduction. Ils voient un monde dans lequel la notion du bien de la communauté n'existe pas, pas plus que l'entraide ou la compassion, pour eux, c'est chacun pour soi, ce qui se traduit dans la réalité par : les plus forts prennent tout.

L'offre et la demande... comme si cette loi impersonnelle pouvait apporter un bien-être quelconque à chacun, alors qu'il ne s'agit que d'une loi déshumanisante, l'équivalent d'une loi naturelle qui dirait « que ceux qui ont trop froid meurent, parce qu'ils ne sont pas capables de se fournir une couverture ou du feu ». Le propre de l'homme, ce qui a permis sa survie et son évolution en temps qu'espèce dominante, est qu'il a su lutter contre les lois naturelles qui le réduisait à l'état d'animal soumis à son environnement. Il a su mutualiser ses acquis, et c'est en étant celui qui sait laisser de côté le chacun pour soi qu'il a

fondé une société, avec ses hauts et ces bas, certes, mais malgré tout une communauté.

L'absence de réglementation, c'est l'absence de salaire minimum ! L'impossibilité de lutter contre une position dominante ! C'est le corporatisme dominant, c'est la spéculation sans frein ! Celle-là même contre laquelle nous nous emportons actuellement, qui précipitent nos états au bord de la faillite parce que quelques sociétés et groupes d'influences jouent avec les cours pour engranger des masses indécentes d'argent sans fournir le moindre travail ni effort !

L'absence de réglementation dans l'économie, c'est comme dire qu'une société civile doit vivre sans loi et sans police : ce n'est un paradis que pour les salauds.

L'homme, en tant qu'espèce, n'est pas encore raisonnable, il est nécessaire d'établir des lois pour juguler ses débordements, pour protéger les faibles. Les réglementations sont à la société économique ce que la loi est à la société civile. Bien sûr, trop de lois restreignent nos libertés et notre bonheur, et pour cette raison il faut savoir faire preuve de mesure dans ce domaine, mais s'en passer serait un simple suicide, le retour à la barbarie. Le libéralisme, c'est la barbarie économique.